



Notes du mont Royal

WWW.NOTESDUMONTROYAL.COM

Cette œuvre est hébergée sur «*Notes du mont Royal*» dans le cadre d'un exposé gratuit sur la littérature.

SOURCE DES IMAGES
Bibliothèque nationale de France (BnF)

TRADUCTION
LIBRE
DE
LUCRECE.
TOME SECOND.

THE UNIVERSITY OF CHICAGO PRESS

TRADUCTION.

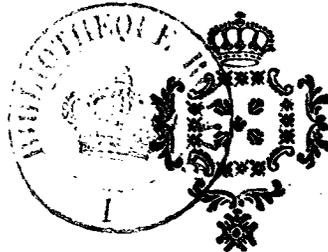
LIBRE

DE

LUCRECE,

Avec un Discours Préliminaire.

TOME SECOND.

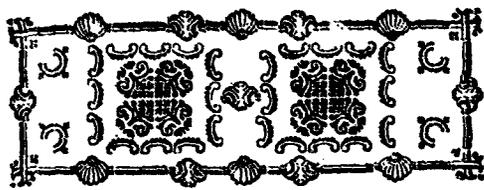


A PARIS,

Et se trouve A AMSTERDAM,

Chez CHATELAIN.

M. DCC. LXVIII.



TRADUCTION
LIBRE
DE LUCRECE.

LIVRE QUATRIEME.

JE parcours des lieux consacrés aux Muses, dont le chemin a été jusqu'à présent inaccessible, & où personne n'a jamais osé pénétrer avant moi. Je me plais d'approcher de ces fontaines sacrées, & de m'enivrer de leurs eaux que les temps ont conservé dans toute leur pureté; je me fais un plaisir d'y cueillir des fleurs nouvelles & de m'en faire une couronne illustre, dont les Muses n'ont jamais ceint les tempes d'aucun mortel. Premièrement parce que la matiere que je

Tome II.

A

traite, est sublime & importante; que j'apprends aux hommes à délivrer leur esprit du joug & des fers de la religion. Secondement parce que j'écris avec clarté sur un sujet très-obscur, & que j'y répands toutes les graces & la douceur de la poésie: Ce n'est pas sans raison; car de même que, lorsqu'un jeune enfant est malade, le médecin attentif à sa guérison, frotte de miel les bords du vase qui contient le breuvage amer qu'il doit prendre, afin que les levres encore peu exercées de l'enfant, étant attirées par la douceur du miel, il boive le suc amer de ces herbes salutaires, & que trompé heureusement par cet innocent artifice, il recouvre ainsi la santé avec la vie; de même, parce qu'il me semble que les matières que je traite, sont obscures & difficiles, & que je fais que le vulgaire stupide ne peut les écouter sans une espèce d'horreur, je veux, Memnius, vous les exposer avec tout le charme de la plus douce éloquence. Je ne vous présenterai ces matières, qu'ornées & parées de toutes les graces & de la douceur des Muses, afin que le charme

de mes écrits m'attache votre esprit, que toute la nature se découvre à vous, & que vous soyez convaincu de l'avantage qui revient de cette étude.

Je vous ai entretenu ci-devant de la nature des éléments des corps, de leur forme, de leur figure, de leur mouvement éternel dans l'espace; je vous ai fait voir comment tous les êtres ont été produits par leur choc & leur rencontre; je vous ai aussi parlé de la nature de l'esprit, de la matière qui le compose, de son union avec le corps & de sa destruction. Il est temps maintenant de vous entretenir de ces images légères auxquelles on donne le nom de simulacres, & qui ne sont autre chose que des membranes très-déliées qui se détachent de la surface des corps, & se répandent çà & là dans les airs: elles forment ces phantômes qui se présentent à notre imagination, lors même que nous veillons, & jettent l'effroi & la terreur dans notre esprit; ce sont elles qui troublent la douceur de notre sommeil, lorsque dans l'obscurité de la nuit nous nous représentons des spectres effrayants & les images des

morts. La connoissance de la nature de ces simulacres vous empêchera de croire que des ames quittent le rivage de l'Achéron pour venir habiter parmi les vivants, ou qu'il nous survive quelque partie de nous-mêmes, lorsque l'essence de l'ame & du corps est entièrement détruite, car toutes les choses retournent nécessairement à leurs premiers principes.

Je dis donc qu'il émane continuellement de toutes les extrémités des corps, des images légères, des simulacres; on doit regarder ces images comme des membranes ou écorces très-fines qui conservent dans leur émanation la forme & la ressemblance du corps d'où elles se sont détachées. On peut aisément se former une idée de ces simulacres, par les émanations qui se font de tous les corps: le bois répand de la fumée, le feu envoie de la chaleur, & ces émanations ont même lieu dans les corps dont les tissus sont les plus serrés, comme on le remarque dans les cigales, qui dans les chaleurs brûlantes de l'été, se dépouillent de leur vieille peau; dans les jeunes veaux,

qui au moment de leur naissance quittent les membranes extérieures où ils ont été formés, où enfin dans le serpent, qui par le mouvement des replis tortueux de son corps, laisse la dépouille de sa robe sur les épines que l'on voit ensuite briller sur les buissons.

Ces images légères, ces simulacres doivent se détacher non-seulement du fonds de l'intérieur de tous les corps, mais aussi de tous les points de leur superficie; telles sont les couleurs, on le remarque sur-tout de ces toiles peintes en or ou en pourpre qui se tendent sur les théâtres, lorsqu'elles voltigent entre les poutres où elles sont attachées, alors le spectacle, la scène, les images des Dieux, les vêtements de tous les spectateurs semblent flotter comme elles, & recevoir l'impression de leurs différentes couleurs : plus le passage à la lumière est fermé, plus les objets du dedans ont d'éclat & de variété de coloris. Si ces corps par conséquent réfléchissent la couleur de leur surface, toutes les choses doivent aussi renvoyer des images très-déliées; car les uns

& les autres émanent également de leurs superficies. On ne peut donc pas douter qu'il n'y ait des images très-déliées qui voltigent de toutes parts dans les airs, & qui sont tissées d'un fil si mince, qu'il n'est pas possible de les appercevoir séparément. Quant à l'odeur, la fumée, la vapeur & tous les autres corps de cette nature, ils se répandent de tous côtés, sans conserver aucun ordre, aucune liaison, parce qu'en se détachant du fonds & de l'intérieur même des corps, ils sont forcés de se diviser, en traversant les issues obliques par où ils passent. Mais au contraire lorsque la membrane très-déliée de la surface colorée des corps se détache, rien ne peut rompre son assemblage, parce que n'occupant que la surface du corps, elle doit se détacher avec une très-grande vitesse, & n'est arrêtée par aucun obstacle. Enfin, puisque les miroirs, les eaux, tous les corps polis & luisants réfléchissent des images qui ont une ressemblance parfaite aux corps d'où elles émanent, il faut de toute nécessité que les simulacres ou images ne soient que des surfaces très-déliées, détachées

de ces corps mêmes. En effet si l'on est persuadé qu'il se fait des émanations de certains corps, on ne peut douter qu'il ne s'en fasse d'autres beaucoup plus légères & plus subtiles qui nous échappent & que nous ne pouvons appercevoir. La nature a donc voulu qu'il se fit de tous les corps un écoulement perpétuel de figures superficielles & très-déliées, parfaitement semblables aux corps dont elles émanent. Ces figures ne peuvent être apperçues, lorsqu'elles sont une à une, mais elles deviennent sensibles à la vue lorsqu'elles sont soutenues & fortifiées par une continuelle émanation de figures semblables, telles que celles qui se réfléchissent sans cesse de la glace des miroirs; sans cette émanation continuelle, il ne paroît pas qu'elles puissent se conserver assez long-temps pour rendre la ressemblance exacte de chaque figure.

Pour connoître combien la nature de ces images est déliée, faites attention que les principes dont elles sont tissées, ne peuvent pas tomber sous nos sens; ils sont incomparablement plus petits que les corps, qui par leur peti-

teffe commencent à fe dérober à notre vue. Un exemple vous le fera aisément concevoir ; il y a des animaux si petits que la troisieme partie de leur corps est déjà imperceptible , que doit-on s'imaginer par conséquent de leurs intestins, de leur cœur, de leurs yeux, de la petitesse extrême de leurs membres & de leurs parties ? Que peut-on penser des particules qui forment leur ame & leur esprit ? Ne sent-on pas combien elles doivent être menues & déliées ? Tous les simulacres sont une si petite partie des corps, que personne ne pourroit dire quelle proportion de petitesse il y a entre ces images & les corps d'où elles émanent.

Les simulacres qui émanent des corps ne sont pas seuls de leur nature, il y en a encore d'autres qui se forment d'eux-mêmes dans cette partie du ciel que nous appellons notre air ; ces simulacres fluides se transforment sans cesse, & prennent la ressemblance de toutes sortes de figures ; semblables aux nues qui se grossissent & troublent par leurs mouvements impétueux la face riante de l'univers, quelquefois elles semblent former des

géants d'une grandeur démesurée qui se soutiennent dans les airs par un vol hardi, leurs ombres paroissent s'étendre fort au loin, on croiroit voir des montagnes & des rochers entassés les uns sur les autres, ou des animaux d'une figure extraordinaire.

Apprenez maintenant quelle est l'activité & la promptitude merveilleuse de ces simulacres, soit dans leur naissance, soit dans leur émanation, soit lorsqu'ils se détruisent par la rencontre d'un corps contraire à leur tiffure déliée. Remarquez que les extrémités de toutes les parties extérieures d'un corps peuvent sans cesse fournir à l'écoulement des simulacres, & que lorsque ces simulacres se portent vers des objets qui sont d'une tiffure fine & déliée, ils les pénètrent & passent au travers; mais s'ils rencontrent des corps durs, comme du bois, de la pierre, ils s'y brisent sans se réfléchir: si vous leur opposez au contraire des corps d'une surface très-lisse & très-polie qu'ils ne puissent pénétrer, ces images superficielles & délicates y sont reçues, renvoyées & réfléchies sans aucune

altération. C'est là la véritable cause de la réflexion des objets ; car en quelque temps, en quelque lieu, & avec quelque promptitude que vous opposiez un miroir à un corps, il s'y forme aussi-tôt une image qui se réfléchit : il émane donc continuellement de la surface des corps des images déliées, des figures légères ; & comme dans un temps très-court il se forme mille & mille de ces images, on ne peut disconvenir que leur naissance ne se fasse avec une extrême promptitude. Ainsi de même que le soleil lance dans un instant beaucoup de lumière, afin que le ciel brille sans cesse de sa clarté, de même aussi la surface des corps renvoie continuellement de tous côtés une très-grande quantité d'images : & cela est si vrai que dans quelque position que l'on place un miroir, les objets y sont représentés avec leurs mêmes formes & leurs mêmes couleurs. Ne voit-on pas d'ailleurs que lorsque l'air tranquille & serein brille d'une lumière pure & éclatante, il se couvre quelquefois dans un instant de nuées noires & épaisses ; on diroit que les ténèbres profondes sont sorties tout-à-coup des

abîmes immenses où elles sont renfermées, pour remplir toute la voûte des cieux. L'épaisseur des nues qui enveloppent alors la terre, représente des spectres effrayants ; les mortels sont saisis d'effroi par les éclairs & les tonnerres qui éclatent de toutes parts. Ces images cependant sont une si petite partie de l'objet qui les forme, qu'il n'est pas possible de s'en former une idée, ni d'en rendre raison.

Pour connoître la vitesse de ces images, la rapidité avec laquelle elles traversent les airs, pour se former une idée des espaces immenses qu'elles parcourent dans un instant de quelque côté qu'elles se portent, suivant les différentes positions des corps dont elles émanent, il faut faire attention en premier lieu que les corps qui sont composés d'éléments très-déliés, très-liffes, ont un mouvement très-rapide : telles sont la lumière, la chaleur, qui étant formées d'une matière très-menue, sont comme frappées & poussées à chaque instant par une nouvelle impulsion, de sorte qu'elles parcourent sans obstacle tout l'intervalle de l'air ; car la lumière

est incontinent suivie d'une autre lumiere , & les rayons du jour se succedent sans interruption les uns aux autres. Les images par la même raison doivent dans un instant traverser un espace immense, parce que l'impulsion la plus légère, en agissant par derrière, suffit pour les pousser en avant, & que les éléments qui les constituent, étant d'une nature très-rare & très-légère, elles doivent en se répandant tout-à-l'entour, pénétrer avec une extrême facilité toutes les choses, & s'infinuer dans le vuide des airs.

D'ailleurs, si l'on est persuadé de l'extrême vitesse avec laquelle la lumiere, la chaleur du soleil s'élancent sur la terre & remplissent dans un instant le vaste espace du ciel & tout ce qui est au-dessous de cette surface éclatante comme la mer, l'air, &c. Peut-on douter que les images qui émanent de la surface des corps, & dont rien ne retarde l'émanation, n'aient un mouvement beaucoup plus rapide, & ne parcourent dans un même temps, un espace beaucoup plus considérable que celui que parcourent la lumiere

& la chaleur du soleil? Pour se convaincre encore davantage de ce mouvement rapide des images ou simulacres des corps, on peut exposer à l'air pendant une belle nuit un vase plein d'eau, & l'on verra aussitôt les astres qui parent la voûte des cieux s'y peindre comme dans un miroir & se réfléchir; quelle extrême vitesse doivent donc avoir les images de ces astres pour arriver ainsi en un clin d'œil de la voûte des cieux à la surface de la terre? Ces corps qui frappent l'organe de la vue & se portent aux rayons visuels émanent donc continuellement des objets, & il n'y a rien dans la nature d'où il n'écoule perpétuellement des images. Les odeurs émanent de certains corps, le froid vient des rivières, la chaleur du soleil, le flux & le reflux de la mer mine insensiblement les édifices qui sont situés sur ses bords, des sons différents ne cessent jamais de se faire entendre aux oreilles; enfin, si l'on se promène sur le rivage de la mer, l'odorat est blessé par une humeur âcre qu'elle renvoie continuellement de sa surface, & si l'on voit piler & préparer de l'absynthe, on ressent son amer-

tume. Il émane par conséquent des images continuelles des corps, lesquelles se répandent & s'élancent à chaque instant de tous côtés dans les airs; cet écoulement est continu, il n'est jamais suspendu, nos sens en sont sans cesse affectés, le spectacle de l'univers est l'objet perpétuel de notre vue, l'odeur nous donne ses parfums, & les sons flattent nos oreilles.

Ces images sont les causes de nos sensations, une image qui se détache d'un corps fait impression sur nos sens, les pénètre & peint dans l'intérieur du sens l'objet même d'où elle émane, ainsi la vue & le toucher ont une même cause de sensation, c'est le toucher de l'image sur l'organe de la vue qui nous fait voir l'objet, comme c'est l'attouchement du corps qui nous fait juger de sa forme.

Les yeux seuls ont la faculté de voir les simulacres qui émanent des corps & qui remplissent sans cesse tout l'intervalle des airs. C'est la différente impression des images sur nos organes, leur mouvement plus ou moins rapide dans les airs, qui nous fait juger de la distance des objets, car plus

Il y a d'air qui s'agite entre l'image & nos yeux, plus l'objet d'où se fait l'émanation, paroît à une distance considérable; c'est ainsi qu'on peut expliquer comment les images des objets se peignent à une certaine distance dans un miroir, comment ils peuvent se réfléchir de miroir en miroir, comment étant dans l'obscurité l'on voit les objets qui sont à la lumière, & qu'on ne peut voir à la lumière, les objets qui sont dans l'ombre.

La nature de ces simulacres sert encore à expliquer pourquoi les objets paroissent jaunes aux yeux des personnes attaquées de la jaunisse, c'est qu'il s'exhale de leurs corps malades des semences de la même couleur qui s'impriment sur les simulacres qu'ils rencontrent, & ces simulacres ainsi teints, se portant ensuite dans leurs yeux, doivent leur faire paroître tous les objets de la même couleur.

Une tour quarrée paroît ronde dans l'éloignement, parce que tout angle vu de loin, paroît fort obtus, & que les simulacres qui émanent de la tour, sont émouffés par les impressions de l'air qu'ils rencontrent,

de sorte que les angles de ces simulacres perdent leur figure & deviennent imperceptibles.

Il ne faut pas d'ailleurs être étonné que nous ne puissions appercevoir les simulacres des corps, quoiqu'ils nous rendent sensibles les objets d'où ils émanent; car de même que nous ne sentons pas chaque particule du vent & du froid séparément, qu'il n'y a que la réunion de ces particules qui fasse impression sur notre corps; de même il faut l'ensemble de plusieurs simulacres pour faire sensation sur la vue.

Ne semble-t-il pas aussi que l'ombre qui se forme sur la terre, soit capable de mouvement; elle est inséparable de toutes nos démarches, elle imite toutes nos actions, si pourtant on peut se persuader que l'air étant privé de la lumière, puisse imiter l'homme dans ses mouvements, le suivre & gesticuler de la même manière; car ce que nous appellons l'ombre, ne peut être qu'un air privé de lumière: en effet de quelque côté que nous portions nos pas, il se forme une opposition entre le soleil & la terre; il se fait par conséquent dans
le

le lieu où nous sommes une privation de lumière, & la clarté ne revient dans ce lieu que lorsque nous le quittons. C'est ce changement qui nous persuade que l'ombre de notre corps l'accompagne toujours, & qu'elle nous est inséparablement attachée, car de nouveaux rayons de lumière se suivent continuellement pour briller dans les airs; ils ne se montrent qu'un instant, & disparoissent comme de la laine qu'on brûleroit au feu. Ainsi la terre facilement privée de sa lumière, se remplit incessamment de nouveaux rayons qui dissipent & chassent l'épaisseur des ombres.

Nous ne devons pas attribuer à nos sens le défaut de jugement de notre esprit; nos sens ne peuvent connoître la nature des choses, ils ne sont juges que de ce qui les affecte immédiatement. Ne semble-t-il pas que le vaisseau sur lequel nous sommes soit fixe sur les ondes, lors même qu'il vogue à pleines voiles sur la mer? On croiroit voir le rivage, les collines & les campagnes s'avancer vers la poupe, lorsqu'un vent favorable éloigne le vaisseau de la côte: tous les astres alors

paroissent immobiles & comme fixés aux voûtes brillantes du ciel, quoiqu'ils soient dans un mouvement perpétuel, qu'ils retournent constamment aux mêmes points du ciel où ils ont commencé à paroître sur l'horizon, après avoir parcouru leurs vastes orbites. Le soleil & la lune paroissent également immobiles, quoique nous soyons assurés par l'expérience qu'ils ont un mouvement réglé & continuél dans l'espace. De même si l'on regarde de loin, du milieu des mers, des montagnes élevées, on croiroit qu'elles ne forment toutes ensemble qu'une seule Ile, quoiqu'il puisse y avoir entr'elles une distance si considérable qu'une flotte entiere pourroit y trouver un libre passage. Il semble aux enfants, lorsqu'ils ont cessé de tourner dans une salle, que les murailles de la salle, les colonnes qui la soutiennent, tournent pareillement; ils tremblent que toute la maison ne les accable de sa chute.

Quand l'aurore commence à faire paroître ses premiers rayons sur l'horizon, & qu'insensiblement elle déploie sa clarté brillante dans les airs, on croiroit

dans cet instant voir le soleil s'élever du sein des montagnes voisines; elles paroissent toutes en feu par la réflexion des rayons étincelants de ce globe lumineux; les montagnes semblent éloignées du lieu où le soleil se leve, de deux mille traits d'arcs, ou tout au moins de cinquante jets de javelots, quoique néanmoins il y ait entre le soleil & les montagnes, des mers immenses, qui s'étendent sous le vaste espace de l'air; des contrées considérables, habitées par différents peuples & par des animaux de toutes sortes d'espèces.

L'eau qui séjourne entre les pavés des rues, quoiqu'elle n'ait pas souvent la profondeur d'un doigt, offre à nos regards un ciel autant éloigné sous la terre que les voûtes profondes des cieus s'élevent au-dessus de nous, de sorte que l'on croit voir le ciel, les astres, le soleil & les nues briller sous les pieds.

Si en traversant une rivière à cheval, nous nous arrêtons au milieu & que nous regardions fixement le courant de la rivière; il semble alors que le cheval, quoique immobile, traverse

la riviere & qu'elle remonte avec impétuosité vers la source. De quelque côté que nous portions nos regards , tous les objets fixes paroissent être en mouvement & emportés par la force de l'eau. De même encore si nous regardons de loin une galerie soutenue par des colonnes d'égale hauteur & par des murs à égale distance , il semble que les colonnes diminuent de hauteur & se resserrent ; les murs de droite & de gauche , le plancher , le plafond , semblent se rapprocher & se terminer en pointe , comme l'extrémité d'un cône. Les matelots en pleine mer se persuadent que le soleil se leve & se couche dans l'océan , parce qu'ils ne découvrent que la mer & le ciel ; mais sur des apparences aussi légères ne croyons pas que les sens puissent se tromper.

Ceux qui ne connoissent pas beaucoup cet élément , croient voir les vaisseaux qui sont ancrés au port dans un continuel balancement. La surface des eaux leur paroît couverte d'équipages brisés ; une partie des rames & du gouvernail qui sort au-dessus de l'eau , paroît droite à leurs yeux , & les autres parties qui sont

plongées dans la mer paroissent brisées, parce que ces dernières parties en réfléchissant leurs images, semblent flotter à la surface de l'onde & être emportées par le mouvement rapide des vagues. Lorsque la nuit répand le calme sur la terre, & que les vents entraînent dans les airs de légers nuages, ne semble-t-il pas que les astres brillants suivent une direction opposée à celles qu'ils ont ordinairement? Si vous pressez dans un certain sens, un de vos yeux avec la main, tous les objets que vous regardez avec l'autre œil paroissent doubles, les flambeaux reçoivent une double lumière, les ameublements de la maison sont doubles, & toutes les personnes paroissent avec deux visages & deux corps. Quand le sommeil enfin nous fait éprouver ses douceurs, que le corps jouit d'une parfaite tranquillité, ne nous semble-t-il pas souvent que nous sommes éveillés, que nous remuons, que nous agissons? Nous croyons voir dans l'obscurité de la nuit la lumière éclatante du soleil, nous nous persuadons, quoique renfermés dans une

chambre , que nous voyons le ciel ,
la mer , les fleuves , les montagnes ;
nous croyons traverser à pied les
campagnes ; nous nous figurons en-
tendre du bruit , quoiqu'il regne un
profond silence & que toute la natu-
re soit sourde à nos discours. Si nous
voulions y prêter attention , nous
verrions qu'il y a mille autres choses
semblables , dont les effets différents
tendent à nous rendre suspects les
rapports de nos sens ; mais c'est en
vain , car la plupart de ces choses
ne nous trompent que par le faux
jugement qu'en porte notre esprit ,
qui nous fait prendre pour réelles des
choses dont les sens n'ont nulle con-
noissance , & auxquelles ils n'ont au-
cune part. Si la connoissance du vrai
ne peut venir que des premières fonc-
tions de nos sens , on ne peut récu-
ser leur témoignage : les sens ne sont-
t-ils pas la cause première de toutes
les opérations de l'ame , & si les sen-
sations qu'ils éprouvent sont fausses ,
toutes les opérations de l'ame ne doi-
vent-t-elles pas l'être aussi ? Les sens
sont indépendants les uns des autres ,
ils ont chacun les qualités qui leur

font propres : il faut donc que les corps durs, mols, froids ou chauds paroissent tels au toucher. Ne point s'en rapporter au témoignage de ses sens, c'est détruire les premières notions, & renverser de fond en comble les fondemens sur lesquels sont appuyés notre vie & notre conservation ; car si l'on ne se fioit pas à ses sens, non-seulement toute la raison s'anéantiroit, mais même la vie n'auroit plus un seul moment d'existence ; on ne pourroit éviter les lieux dangereux, éviter les choses nuisibles & rechercher celles qui sont agréables. C'est donc en vain qu'on emploie les arguments les plus spécieux pour combattre la puissance certaine des sens. Si un Architecte, trompé par les erreurs de son esprit, travaille dans la construction d'un bâtiment contre les règles de l'art, si son équerre est mal placée, si le niveau n'est pas bien pris, si l'à-plomb n'est pas juste, tout l'édifice paroît de travers, sans ordre, sans symmétrie ; certaines parties sont ou trop hautes ou trop avancées, d'autres trop basses ou trop reculées ; le bâtiment semble à chaque instant

menacer ruine. Il en est de même de la raison, comme elle tire toutes ses connoissances des organes des sens, si leurs sensations ne sont point réelles, si leurs facultés sont trompées, la raison n'aura que des lumières incertaines, elle partagera leur erreur & leur incertitude.

Chaque sens est affecté par les choses qui lui sont propres; le son se fait entendre aussi-bien que la voix, lorsque les petits corps dont ils sont composés, s'infinuent dans les oreilles & les pénètrent. La voix & les sons sont donc d'une nature corporelle, puisqu'ils ont la faculté de frapper les sens & de les exciter: en effet on a souvent mal à la gorge de trop parler, la poitrine souffre des cris perçants qu'on a jetés, parce que les petits corps qui sont les éléments de la voix, se pressent de fortir en foule des poulmons, & blessent les passages étroits par où ils passent. La voix d'ailleurs perd son articulation dans une distance trop considérable, les paroles se détruisent par la rencontre de l'air; les oreilles alors ne reçoivent qu'un son confus, elles ne peu-

vent discerner le sens des paroles; tous les principes de la voix font mêlés & confondus les uns dans les autres.

Une seule & même voix peut se multiplier mille & mille fois, puisque dans une grande place un crieur public se fait souvent entendre de tout un peuple, & qu'il imprime aux oreilles d'un chacun la forme & le son distinct de ses paroles. Mais la partie de la voix qui ne vient point aux oreilles, périt inutilement en se dispersant dans l'air; & la partie au contraire qui est reçue sur les murailles, dans le creux des rochers, dans les vallons, en se réfléchissant, rend souvent les sons si parfaitement que l'on est quelquefois la dupe de ce langage trompeur.

Ces effets vous étant connus, il vous est facile de comprendre comment les rochers rendent exactement les paroles que nous proférons; quand nous cherchons au milieu des forêts épaisses & des vallons solitaires, nos compagnons qui s'y sont égarés, & que nous les appellons par nos cris redoublés. J'ai même fait l'expérience qu'une seule voix pouvoit se répéter jusqu'à six ou sept fois; les collines

en se la renvoyant de l'une à l'autre, répètent les mêmes paroles distinctement.

Ceux qui habitent le voisinage de ces lieux solitaires, ont scint qu'ils étoient la demeure des Faunes, des Nymphes, des Satyres; ils assurent que le silence de la nuit est souvent troublé par leurs plaisirs & leurs jeux; ils disent qu'ils expriment sur leurs flûtes des tons harmonieux, & qu'ils font entendre leurs douces querelles, leurs tendres plaintes; que les Villageois s'aperçoivent de loin lorsque Pan fait branler la couronne de pin qu'il porte sur sa tête cornue, & quand il parcourt de ses levres crochues les tuyaux de sa flûte, & qu'il fait entendre les accents de sa muse champêtre. Enfin on fait plusieurs contes de monstres & de prodiges de cette espèce, de peur que l'on ne s'imagine que les lieux solitaires sont privés de la présence des Dieux; ils entassent merveilles sur merveilles à cette occasion, soit qu'ils y soient portés par quelques raisons particulières: l'homme n'est que trop souvent avide de débiter des fables, & d'avoir des gens crédules qui les écoutent.

La vue ne peut atteindre où la voix peut pénétrer, parce que les images de la vue se brisent, lorsqu'elles ne rencontrent pas des issues droites, comme celles du verre qui sont facilement traversées par toutes sortes d'images & que le son peut passer par des routes obliques & sinucuses; d'ailleurs les images des objets ne peuvent se porter qu'en ligne droite, on ne peut voir à la fois devant & derrière soi, au lieu qu'une même voix peut se faire entendre & se diriger dans tous les sens.

La langue & le palais sont les organes du goût: les aliments broyés par la bouche, expriment un suc qui s'infinue dans les petites ouvertures obliques de la substance porusée de la langue & du palais, & suivant que les éléments qui composent ce suc, sont polis ou anguleux, ils produisent une sensation agréable ou désagréable.

Les mêmes aliments peuvent affecter différemment les organes du goût, ce qui paroît rûde & amer aux uns, peut paroître doux & suave aux autres. Cette différence même est quelquefois si considérable, que ce qui

fert d'aliment aux uns, est un poison mortel pour les autres. La salive de l'homme est mortelle pour le serpent : lorsqu'il en est atteint, il se replie avec fureur sur lui-même, & se donne la mort par ses morsures répétées. De même l'ellébore, qui est une nourriture excellente pour les chevres & les cailles, est un poison dangereux pour l'homme. Pour connoître les causes de toutes ces différences, rappelez-vous que les corps sont composés de principes très-variés, & comme tous les animaux qui respirent, diffèrent à l'extérieur, que chaque espèce a une forme & des parties différentes qui la distinguent ; ils doivent être formés d'éléments variés & de figures différentes. Or, comme les éléments dont ils sont composés diffèrent entre eux, il faut aussi que les intervalles, les passages, les pores soient différents dans l'union des membres, & qu'ainsi la bouche & le palais par la disposition différente de leurs principes, soient affectés diversement de la faveur des choses. De ces principes il y en a de plus grands & de plus petits ; les uns sont de forme quarrée ou trian-

gulaire, d'autres ronds ou anguleux, ou de quelque autre figure; car il doit y avoir une aussi grande diversité entre les pores & les ouvertures extérieures, qu'il y en a entre la forme & la figure des éléments qui la composent, & partant ce qui flatte le goût de l'un, peut paroître amer à un autre. La faveur d'une chose naît des éléments doux & polis qui la composent, & qui affectent légèrement le palais; comme son amertume vient des éléments durs & anguleux qui agissent avec trop de dureté sur l'organe du goût.

Parlons à présent de l'impression des odeurs sur l'odorat. Il faut d'abord convenir qu'il y a nombre de corps sur la terre d'où il se fait une émanation continuelle de différentes odeurs, qui se répandent de toutes parts dans l'air; de ces différentes odeurs il y en a qui sont plus propres à certains animaux qu'à d'autres, à cause de la différente figure de leurs éléments constituants. C'est la raison pourquoi les abeilles sont attirées de loin par l'odeur du miel, les vautours par la puanteur infecte

des cadavres ; c'est par cette même raison que les chiens suivent à la piste les animaux qu'ils chassent & que l'oye, gardienne du Capitole, sent de loin l'odeur du corps humain. La nature pour conserver toutes les espèces d'animaux a voulu que chacun d'eux fût doué d'un odorat qui lui fût propre & qui lui servit à choisir les aliments qui lui conviennent, & à rejeter ceux qui lui sont nuisibles. Les odeurs ne font pas une égale impression, il y en a qui s'étendent plus loin les unes que les autres, mais aucune d'elles ne peut jamais s'étendre aussi loin que les voix & les sons, & moins loin encore que les images & les simulacres qui viennent frapper la vue & nous font appercevoir les objets : car les odeurs ont peu d'activité dans leur émanation, elles périssent souvent peu-à-peu par le choc de l'air, avant d'arriver à l'odorat, parce qu'elles émanent avec peine de l'intérieur des corps, & la preuve que les odeurs viennent plutôt de l'intérieur des corps que de la surface extérieure, c'est qu'elles ont plus de force, lorsqu'el-

les s'exhalent de tout ce qui est broyé, pilé ou détruit par le feu. D'ailleurs les éléments qui composent les odeurs sont plus grands que ceux de la voix, puisque la voix & le son passent au travers des murs que les odeurs ne peuvent pénétrer. C'est pourquoi il n'est pas aussi facile de découvrir les lieux d'où émanent les odeurs, que ceux d'où viennent les sons; car les odeurs se refroidissent dans l'air où elles passent lentement, & elles perdent la chaleur nécessaire pour faire impression sur l'odorat, ce qui est cause que les chiens se trompent souvent, & qu'ils cherchent en vain les traces des animaux qu'ils ont perdus.

Ces effets différents ne se trouvent pas seulement dans l'odeur & le goût, mais il est également certain que les couleurs, les images des objets ne conviennent pas toutes tellement à nos sens, qu'il n'y en ait quelques-unes qui ne soient plus désagréables aux yeux que les autres.

Lorsque le coq par le battement de ses ailes annonce la joie qu'il ressent de voir disparaître les sombres voiles de la nuit, & que l'éclat de sa voix

rappelle les mortels au travail ; le lion, cet animal si fier & si terrible, ne peut cependant lui résister ; il n'ose soutenir son regard, & n'a d'autres secours dans cette occasion qu'une fuite très-prompte. La raison de cet effet étonnant ne peut venir que parce que dans les principes qui constituent le corps du coq, il y en a de certains qui en pénétrant les yeux du lion, blessent ses paupières, & lui causent une douleur si cuisante que, quelque courageux qu'il soit, il ne peut y résister ; quoique ces mêmes principes ne puissent blesser nos yeux ni même les affecter, soit parce qu'ils ne peuvent les pénétrer, ou parce que les ayant pénétrés, rien ne s'oppose à leur libre sortie.

Je vais maintenant vous parler en peu de mots des causes qui font mouvoir les différentes facultés de l'esprit, & des choses qui sont l'objet de l'entendement. Rappelez-vous qu'il y a un nombre considérable de simulacres qui émanent des corps & qui se dispersent de toutes parts : ces simulacres sont d'une nature si déliée que, lorsqu'ils se rencontrent, ils s'unissent

facilement les uns avec les autres : semblables à des toiles légères d'araignée, ou à des feuilles d'or très-minces que le vent poufferoit dans les airs. La tiffure de ces simulacres étant beaucoup plus délicate que celle des images qui excitent la sensation de la vue, ils pénètrent par les pores du corps, exercent leur action sur la nature délicate de l'esprit, & déterminent ainsi le sentiment.

C'est la réunion de ces simulacres qui nous représente des Centaures, des Scythes, des Cerberes, & les phantômes de ceux que la mort nous a enlevés; car on ne peut douter qu'il n'y ait des images de toute espece : les unes se forment d'elles-mêmes dans l'air, les autres partent du fond ou de la superficie des corps. Le hasard réunissant plusieurs simulacres, en forme de nouveaux d'une forme bizarre & singulière. Il est certain que les Centaures ne tirent point leur origine d'aucun animal vivant, puisqu'on n'a jamais vu sur la terre aucun animal de cette nature; mais si par hasard le simulacre d'un homme & d'un cheval se rencontrent dans

l'air, ils pourront facilement s'unir l'un à l'autre ; à cause de leur ténuité très-déliée, & ne formeront ainsi qu'un même simulacre qui pourra tenir de la nature des deux : tous les autres monstres de ce genre n'ont point d'autre origine ; ils sont formés par la rencontre des images les plus légères qui traversent l'espace avec la rapidité de l'éclair. L'esprit par conséquent peut être facilement ébranlé par la rapidité de leur impression, car il est lui-même composé d'éléments si actifs, si déliés, qu'il peut être mu & excité avec une merveilleuse facilité.

Rien ne peut mieux nous convaincre que la pensée est l'effet nécessaire des simulacres, que les objets mêmes qui se présentent à notre esprit, lesquels sont parfaitement semblables à ceux qui paroissent aux yeux. C'est donc une nécessité que nous comprenions les choses comme nous les voyons ; que la vue de l'esprit soit conforme à la vue du corps : ainsi, comme lorsque je vois un lion, c'est parce que l'image qui en émane, vient frapper ma vue ; par la même

raison, je ne dois point douter que d'autres images semblables, émanées du lion, ne soient la cause qui agit sur mon esprit, & le rend capable de voir aussi bien que les yeux, avec cette différence néanmoins que l'esprit se représente les objets avec plus de vitesse & de promptitude.

C'est par le concours perpétuel de ces simulacres que l'esprit conserve quelquefois son action, lorsque le sommeil s'est emparé de tous les membres; alors les mêmes images que l'on appercevoit lorsque l'on étoit éveillé, agissent sur lui: l'on croit même voir ceux dont les cendres reposent dans le sein de la terre; car les sens ayant suspendu leur action & étant livrés au sommeil, comme tout le reste du corps, ils ne peuvent faire connoître à l'esprit son illusion, en lui représentant la vérité des objets. La mémoire d'ailleurs étant aussi assoupie & suspendue par l'action du sommeil, l'esprit abandonné seul à ses idées, ne peut s'assurer & reconnoître par lui-même si celui qu'il se représente comme vivant, n'est pas la même personne que la mort lui a ravie depuis long-temps.

D'ailleurs le mouvement des simulacres, celui de leurs bras, de leurs mains, de toutes les parties de leurs corps qui se représentent à notre esprit dans le sommeil, n'a rien d'étonnant, car lorsqu'un simulacre disparaît, un autre lui succède aussitôt, & se présente dans la même situation; son geste & son mouvement sont seulement différents du premier. Ce remplacement se fait avec une vitesse prodigieuse, tant les simulacres ont une extrême mobilité, tant leur nombre est immense, & la quantité des éléments qui les forme considérable dans tous les temps. Cette matière est susceptible de beaucoup de difficultés que je vais vous éclaircir, afin de vous faire connoître parfaitement les secrets les plus cachés de la nature. On demande d'abord comment l'esprit humain peut déterminer sa pensée suivant sa volonté. Les simulacres sont-ils dans une perpétuelle attente pour suivre les mouvements de nos desirs? Se présentent-ils à notre esprit dans l'instant que nous le voulons? Si nous voulons nous représenter la mer, la terre, le ciel, les assemblées publiques, les festins,

les combats ; la nature crée-t-elle dans le moment, ou a-t-elle des images toutes prêtes de ces choses pour les faire paroître à notre moindre commandement ? Si nous faisons sur-tout attention que dans le même lieu, les mêmes personnes pensent & se représentent souvent des choses très-différentes.

Dans le sommeil, nous voyons passer les images des objets, elles marchent en cadence, elles remuent les bras, les pieds avec mesure. Dirait-on que ces images sont instruites dans l'art de la danse, & qu'elles savent donner des fêtes pendant la nuit ? N'est-il pas plus vrai de dire, que, de même que dans toute mesure sensible de temps, il y a nombre d'instants insensibles que la raison seule peut comprendre ; de même aussi dans tous les temps, dans tous les lieux, il y a toujours des images toutes prêtes à fournir à la pensée, tant les simulacres sont abondants & sont doués d'une extrême mobilité.

Il faut aussi considérer que les images qui se présentent à l'esprit, sont d'une nature infiniment plus délicate.

que celles qui s'offrent aux yeux : l'esprit ne peut les appercevoir, s'il n'y prête toute son attention; ces images s'évanouissent sans faire aucune impression sur lui lorsqu'il n'est point attentif à les recevoir; ce n'est que lorsqu'il en a le desir & la volonté qu'il les voit en effet. Cette vérité est confirmée par les yeux qui sont obligés de réunir toutes leurs forces quand ils veulent voir les corps d'une tiffure déliée; sans cette réunion les yeux ne pourroient même appercevoir aucun objet bien distinctement. C'est ce que chacun peut reconnoître, car lorsque l'esprit est distrait ou occupé fortement de quelque chose; les objets sensibles, ou qui sont près de nous, paroissent très-éloignés ou d'une maniere confuse. Nous ne devons donc pas être étonnés que l'esprit ne puisse appercevoir que les images qui sont le sujet de son attention: ne se flatte-t-on pas d'ailleurs tous les jours de grandes choses sur de légers apparences? ne se plonge-t-on pas sans y penser dans l'erreur? l'on n'est que trop souvent ingénieux à se tromper & à se faire illusion. Les simulacres changent encore

de forme & de figure , ceux qui d'abord s'étoient présentés à l'esprit sous la figure d'une femme , se changent aussitôt en celle d'un homme , leur métamorphose est continuelle , mais tous ces changements n'ont rien d'étonnant , puisqu'ils sont l'ouvrage du sommeil & de l'oubli.

Je voudrois maintenant vous faire éviter l'erreur de ceux qui croient communément que les yeux ont été faits pour voir les objets , que les jambes ont un mouvement facile , afin que nous puissions aisément nous baisser , nous relever & aller d'un lieu dans un autre , que la nature nous a donné des bras forts & robustes , des mains flexibles , afin de pouvoir faire aisément tout ce qui est nécessaire pour la conservation de la vie. Car il me paroît que c'est mal raisonner que de soutenir que les choses qui servent à l'homme , lui ont été données par la vue de l'utilité qu'il en a pu retirer ; aucune partie de notre corps n'a été formée à dessein , & pour que nous puissions nous en servir ; mais tous les membres ayant été formés , le temps a fait naître leur usage.

La vue n'a point été faite avant la formation des yeux , la parole n'a point précédé la langue , mais cet organe admirable a été formée bien long-temps avant qu'on fût l'employer, les oreilles ont été produites avant les sons & la voix. Enfin , la formation de tous les membres a précédé de bien loin leur usage , & aucun d'eux n'a été produit en vue de leur utilité, mais tout au contraire l'usage de se servir de ses mains dans les querelles, pour déchirer les membres, pour fouiller la terre de sang , a précédé l'invention des dards & des fleches ; la nature a appris aux hommes, comment il falloit se garantir des blessures, avant qu'ils eussent trouvé l'art de faire des boucliers, des casques, des cuirasses, ils ont eu l'habitude de reposer leurs corps fatigués sur la terre, sur l'herbe tendre ou en plein air avant qu'ils eussent imaginé des lits mols & voluptueux, ils se sont servis de leurs mains pour puiser de l'eau & se défatéer, long-temps avant qu'ils eussent trouvé les différentes sortes de vases & les vignobles. On peut donc croire facilement que toutes ces choses

ses qui font nées de l'usage, ont été trouvées par le besoin & la nécessité; mais il n'en est pas de même de celles qui ont été produites avant leur usage, & dont par la suite du temps on a trouvé l'utilité, comme sont principalement les sens & les membres; car il me paroît impossible que la nature ait jamais pu les créer en vue de l'utilité dont ils nous sont à présent.

L'émanation qui se fait des corps vivants est la cause de la faim & de la soif; la sueur sort en abondance par les pores, la plupart des animaux lorsqu'ils sont accablés par la chaleur & la lassitude, exhalent une grande quantité de corpuscules par la bouche; cette émanation raréfie leurs corps, toute leur nature s'affaïse, la douleur se fait sentir dans les membres; il faut donc qu'ils recherchent des aliments qui réparent leurs forces, fortifient leurs membres affoiblis, & qu'ils rétablissent l'économie & l'équilibre dans toutes les parties de la machine.

Je vais vous apprendre à présent comment notre volonté regle nos mouvements, comment nous avons la liberté de remuer nos membres, & quel

est le mobile qui fait agir un poids aussi considérable que notre corps. Afin que le corps se meuve, il faut que des simulacres se présentent à l'esprit & l'excitent; de-là se forme la volonté, car on ne peut entreprendre quoi que ce soit, si l'esprit n'a prévu auparavant ce qu'il veut faire : or, il n'est pas douteux qu'il seroit dans l'impossibilité de rien prévoir, si les images des objets extérieurs n'exerçoient leur action sur lui; quand donc l'esprit est excité par leur impression, & qu'il se détermine à se mouvoir, il agit dans le même moment sur l'ame qui, comme je vous l'ai dit ci-devant, est répandue & dispersée dans toutes les parties du corps. La communication de l'esprit avec l'ame est aisée à concevoir, puisqu'ils sont unis très-étroitement l'un avec l'autre; il résulte aussitôt de cette impulsion un mouvement universel dans tous les membres, de sorte que toute la masse étant ébranlée, s'agite & se remue. Alors le corps se raréfiant, l'air qui est un des éléments de l'ame, étant par sa nature très-mobile, pénètre par les pores du corps & s'infinue jusques

dans les plus petites parties, & le corps ainsi excité à la fois par l'action de l'air & des simulacres, se met en mouvement ; comme le vaisseau sur la mer se meut par l'agitation des voiles & par la force du vent. Ne soyez point surpris que des corps si petits puissent ébranler & mettre en mouvement une machine aussi considérable que le corps, puisque le vent qui est également composé d'éléments très-déliés & très-petits, agite sur la mer les plus grands vaisseaux, qu'un seul Pilote suffit souvent pour conduire le navire le plus considérable, & qu'au moyen du gouvernail, il le dirige à sa volonté, malgré la violence du vent & l'agitation des voiles. On voit aussi tous les jours, qu'à l'aide des machines les plus simples, on peut élever & transporter les fardeaux les plus pesants.

Je vais maintenant vous expliquer comment le sommeil répand sa douce tranquillité dans les membres, & bannit de notre esprit le chagrin & l'inquiétude. Premièrement les parties extérieures du corps étant environnées de l'air de toutes parts, il faut né-

cessairement qu'elles en soient frappées, & qu'elles reçoivent ses impulsions continuelles ; c'est par cette raison qu'il n'y a aucun corps dans la nature qui ne soit garni & défendu par une enveloppe extérieure, comme la peau, le cuir, la soie, la laine, les coquilles, l'écaille, l'écorce : l'air cependant pénètre les parties intérieures, exerce son action sur elles, lorsque les animaux l'attirent, ou le respirent. Ainsi le corps étant frappé de part & d'autre dans tous les sens par l'action de ce fluide, son impression pénétrant par les pores jusques à ses premiers éléments, c'est alors que le sentiment s'éteint peu - à - peu dans toute la machine ; car les mouvements, les situations principales de l'ame & de l'esprit sont tellement troublées, qu'une partie de l'ame est poussée hors du corps, une autre partie est forcée de se cacher dans les lieux les plus profonds, & celle qui reste, étant dispersée dans tous les membres, ne peut animer les sens & exciter les mouvements nécessaires, car la nature s'est emparé de tous les passages. Le sentiment se retire donc

dans les parties intérieures, puisque les mouvements sont changés : & parce qu'il ne reste plus rien pour commander aux corps, il languit; les bras, les paupières s'abaissent, les genoux plient, & la foiblesse se fait sentir dans tous les membres.

L'aliment en se répandant dans les veines, peut faire naître le sommeil, de même que l'air; & même si l'on a beaucoup mangé ou fatigué, l'affoupiement en fera plus profond : dans ce cas une plus grande quantité d'éléments étant mise en mouvement par l'effet de la digestion, leur assemblage se trouble, & l'ame par cette raison souffre une plus grande division; la plus grande partie est rejetée au dehors, & celle qui reste est plus divisée & plus enfoncée dans l'intérieur des parties du corps.

Le sommeil nous représente souvent les objets auxquels on est le plus attaché; on croit voir en dormant les choses dont on s'est occupé le plus longtemps pendant le jour, & qui nous ont affecté davantage. Les Avocats dans leurs songes plaident des causes, citent les loix & les réglemens qui

font en faveur de leur partie; les Généraux rangent des armées en bataille, livrent des combats; les matelots se persuadent qu'ils ont à éviter des écueils, ou à lutter contre la violence des vents. Nous-mêmes, nous croyons philosopher & faire des recherches pour pénétrer la nature; nous nous figurons mettre sur le papier les découvertes que nous avons faites. Les études pour lesquelles on a le plus de goût, les arts qu'on a le plus cultivés, toutes les choses enfin dont on s'est le plus occupé, se présentent souvent à l'esprit dans le sommeil. Si l'on a assisté plusieurs jours de suite à des spectacles qui auront fait une vive impression, les images de ces fêtes se représenteront à l'esprit pendant la nuit; & même, étant éveillé, on croira pendant quelque temps les avoir présentes devant les yeux : le spectacle, les décorations, les danses, le son mélodieux des divers instruments, les habillements d'or & de pourpre, tout le théâtre feront la même impression sur les sens que s'ils étoient présents; tant le travail assidu, l'étude, les exercices habituels

font de sensation à cet égard, non-seulement sur les hommes, mais encore sur les animaux. Voyez un jeune & vigoureux coursier couché & étendu sur le duvet des prairies, il semble par ses mouvements rapides aspirer à une noble victoire; il s'émue, il s'agite, il hennit, il se couvre d'écume & de fureur; on diroit qu'il cherche à employer ses forces, comme s'il avoit quelqu'un à vaincre. Souvent dans leur sommeil des chiens de chasse semblent vouloir partir tout-à-coup, ils remplissent les lieux qui les environnent de leurs cris, de leurs aboyements; ils attirent l'air par leurs narines, comme s'ils étoient sur les voies des animaux qu'ils croient chasser; quelquefois même étant éveillés, ils suivent les vaines images des cerfs, comme si ces animaux prenoient la fuite devant eux; & ils ne cessent de s'agiter, jusqu'à ce qu'ils aient reconnu leur erreur & repris leur esprit. De même la race fidelle des chiens domestiques fait une garde vigilante pendant la nuit; dans leur sommeil léger & incertain, ces animaux sont toujours prêts à se dresser sur leurs pieds, comme s'ils avoient pré-

sents quelques loups dévorants , ou qu'ils craignissent la présence de quelques voleurs. Les songes sont proportionnés aux principes constituants de chaque animal : plus les éléments qui entrent dans leur formation sont rudes , plus ils s'agitent , & plus ils montrent un naturel farouche. Ainsi plusieurs oiseaux des especes les plus timides croyant voir dans leurs songes des éperviers ou des vautours affamés fondre sur eux , prennent la fuite , & troublent par le bruit de leurs ailes le silence des bois consacrés aux Dieux.

Les hommes , qui par l'étendue de leur esprit ne se plaisent qu'à de grandes entreprises , ne font rien dans leur sommeil qui ne soit proportionné à leurs vastes desseins ; ils triomphent des Rois , ils les font prisonniers ; ils donnent des combats , les uns jettent des cris comme s'ils étoient percés par le fer ennemi ; les autres se défendent avec acharnement , comme si des lions ou des pantheres les eussent mis en picces. Il y en a qui dans leurs songes révelent les affaires les plus importantes , souvent ils donnent la

connoissance des crimes qu'il leur im-
 porte le plus de cacher ; d'autres
 croient passer du sommeil dans les
 bras de la mort, l'épouvante les saisit
 comme s'ils étoient précipités de la
 montagne la plus élevée dans l'abîme
 le plus profond ; cette effrayante pen-
 sée dissipe leur sommeil, ils croient
 avoir perdu leur raison, & il faut toute
 leur réflexion pour revenir de leur trou-
 ble & de leur agitation. Celui qui est
 altéré, croit être auprès d'une rivière,
 d'un ruisseau ou sur le bord d'une
 agréable fontaine ; il semble n'y être
 occupé qu'à étancher la soif qui le
 tourmente. Un jeune enfant assoupi
 par un sommeil profond & pressé par
 le besoin, croit lever ses vêtements
 & se mettre à son aise auprès de quel-
 que vase ; tandis qu'il mouille en effet
 ses draps & les couvertures magnifi-
 ques de son lit, tissées à Babylone
 ou à Memphis.

Mais lorsqu'on est parvenu à la
 fleur brillante de la jeunesse, lorf-
 qu'un tempérament prématuré com-
 mence à se faire sentir ; alors des
 images d'une forme agréable & sédui-
 sante se présentent de toutes parts à

l'imagination. Ces images agissent sur les parties qui contiennent une matiere surabondante, elles penetrent jusques aux sources du plaisir; elles contraignent la matiere contenue dans les reservoirs de se repandre avec abondance au dehors, & cet instant de jouissance mouille souvent le lit & les vetements: cet effet a lieu sur-tout dans l'age de l'adolescence, lorsque le corps commence à acquérir de la vigueur. Le changement des causes produit des effets differents. La force du temperament excite & met en mouvement cette matiere de la reproduction, qui étant forcée de quitter les lieux qui lui sont propres, se rend de tous les endroits du corps dans les reservoirs qui lui sont destinés; de là elle se communique aux parties que la nature a destiné à la generation. Ces parties excitées par cette matiere surabondante font naitre le desir de la jouissance, l'esprit recherche avec empressement l'objet qui a fait naitre sa flamme brûlante; car celui qui est atteint des traits de l'amour, soit que son cœur se soit laissé prendre aux charmes de la beauté, ou qu'il

ait été entraîné par les carettes flatteuses de quelque jeune femme, tourne aussitôt toutes les pensées vers l'objet de ses feux, il n'a point d'autre but, d'autre desir; il veut s'unir à celle qui est la cause de son martyre, il voudroit lui communiquer les transports de sa passion dévorante, car la vivacité de ses desirs lui présage les plus grands plaisirs. Telle est la cause physique de cette passion, à laquelle on a donné le nom d'amour; passion charmante, pleine de douceurs & de charmes, mais qui n'est que trop souvent suivie de chagrins & d'amertume; en effet, si l'objet que l'on aime est absent, son image est toujours présente à l'esprit, & son nom chéri se fait sans cesse entendre aux oreilles.

Il faut fuir ces dangereuses images, il faut s'éloigner de tout ce qui peut servir à entretenir cette passion funeste: la constance est ridicule, quand elle est accompagnée de soucis & de chagrins; car les playes de l'amour deviennent plus vives de jour en jour, les maux qu'il fait naître deviennent à la fin incurables; les excès de cette passion, si on n'y apporte remède de

bonne heure, augmentent sans cesse ; ils multiplient les inquiétudes de l'esprit & les tourmens du cœur, si on ne fait ses efforts pour arrêter ses progrès par de nouvelles blessures, & en portant son esprit sur d'autres objets. L'inconstance est le seul remede qui puisse alors nous guérir, la passion s'affoiblit en se partageant.

On ne goûte pas moins les plaisirs de l'amour, parce qu'on ne partage pas ses fureurs; au contraire l'amant tranquille a une jouissance pure & parfaite sans aucune peine, il ne se laisse point prendre dans les filets de l'amour, ou au moins il ne s'y engage qu'avec la liberté de pouvoir en sortir quand il lui plaît: l'amant trop empressé au contraire est incertain, embarrassé à l'instant même de la jouissance, il ne fait s'il doit faire usage de ses mains ou de ses yeux; il presse si fortement l'objet de ses transports, qu'il ne peut s'empêcher de lui causer de la douleur, il imprime sur les levres de son amante les marques de sa vive passion, on diroit que dans cet instant une cause secrete agit en lui & le porte à se venger sur l'objet de son

amour des feux brûlants qui le dévorent. Le plaisir suspend pour quelque temps ses peines cuisantes, la volupté prête des charmes à la vivacité de ses emportements, on se flatte toujours que ce qui a fait naître l'ardeur des desirs, fera capable de l'éteindre : mais en vain, la nature montre tous les jours par une triste expérience que la passion de l'amour est infatigable, & que la jouissance des plaisirs ne fait qu'augmenter l'ardeur des desirs.

Les aliments en se répandant dans les membres se fixent à de certaines parties, & apaisent la faim & la soif; mais dans l'objet le plus aimable rien ne nous repaît que de vaines images que le vent dissipe dans les airs, & dont la jouissance imaginaire ne peut assouvir les passions, & de même que dans la douceur du sommeil, celui qui se sent altéré cherche en vain de quoi éteindre l'ardeur qui le tourmente, soit auprès d'une rivière ou de quelque ruisseau, car il ne se représente à son imagination que des images de ses desirs qui ne peuvent apaiser sa soif; ainsi dans l'amour Vénus se joue des amants par des phantômes

vains & trompeurs, elle présente à des maux réels une guérison imaginaire; insatiables dans leurs desirs, ils ne peuvent se satisfaire ni par la vue, ni par la jouissance de l'objet qui les enflamme, rien n'est capable de fixer leur incertitude.

Enfin, lorsqu'un jeune amant a atteint la fleur de son âge, que son corps a pris tout son accroissement, que les membres ont acquis la vigueur nécessaire, que les émotions qu'il ressent font un préage des plaisirs qu'il attend, sous les tendres auspices de la déesse des amours; il se joint alors à l'objet de ses desirs, il le serre avidement dans ses bras, il le couvre de ses plus tendres baisers, ses lèvres pressées amoureusement contre les siennes, s'unissent & semblent se confondre, ils s'inspirent une ardeur mutuelle, mais en vain; car la trop grande vivacité de leurs feux est un obstacle à leur jouissance, quelques efforts qu'ils fassent, quelques ferrés que soient les liens de leur amour, ils ne peuvent venir à bout de satisfaire leurs desirs, leur trop vive ardeur ne sert qu'à les affaiblir, & leurs mem-

bres lassés semblent se dissoudre par la force de la volupté; mais lorsqu'enfin la nature & l'amour sont de concert, que la passion est satisfaite, l'impétuosité de leur ardeur est suspendue pour quelque temps: mais bientôt les mêmes desirs se renouvellent, les mêmes feux renaissent, on recherche de nouveau avec empressement l'objet de sa flamme, aucun remède ne tempère la violence de cette passion. Tant il est vrai que l'agitation perpétuelle des amants part de quelque cause secrète.

Le corps & l'esprit s'affoiblissent par les excès où cette passion entraîne; mais ce qu'il y a de plus funeste, c'est que l'on passe ses plus beaux jours dans une dépendance tyrannique, on dissipe son bien, on est aliégé de créanciers, on s'acquitte avec négligence de ses emplois, on perd sa gloire & sa réputation, on imagine tout pour flatter cette passion qui nous obsède, les parfums sont mis en usage, on prend la chaussure efféminée des Syconiens, on orne ses doigts d'émeraudes brillantes enchassées dans de l'or, on se pare d'habits les plus mols & les plus

efféminés , enfin les biens que les peres ont acquis par des voies légitimes & avec beaucoup de peine , se métamorphosent en rubans , en bijoux , en robes précieuses fabriquées à Scio & à Malthe , & ce qui ne devoit être employé qu'à un usage modéré & à l'entretien , se consume en jeux , en musique , en festins , en guirlandes & en luxe de toute espece. Mais c'est bien inutilement qu'on cherche à flatter cette passion , son caractere est de n'être jamais satisfaite , l'inquiétude & les regrets s'élevent du sein des plaisirs , & empêchent qu'on ne jouisse parfaitement , soit que l'esprit reconnoisse son erreur par les reproches de la conscience , soit parce qu'on rougit de passer ainsi sa vie dans une honteuse oisiveté , ou bien , soit parce que l'objet qu'on aime aura laissé échapper quelques paroles qu'on aura interprété à son désavantage , soit enfin parce qu'il aura marqué trop d'égards pour quelqu'autre , & qu'on aura cru voir sur son visage le bonheur de son rival.

Or , si dans une passion heureuse & satisfaite , il se rencontre tant de cha-

grins, jugez quels doivent être les maux qui accompagnent un amour malheureux & rebuté : envifagez les peines d'une flamme fans succès, & vous ferez convaincu qu'un amant est déchiré par mille inquiétudes. Il est donc toujours plus sûr de se défier des traits de l'amour, & de prendre garde à ne point tomber dans ses filets, car il n'est pas si difficile d'éviter d'y être pris, que d'en fortir quand une fois on y est embarrassé. Si cependant vous n'avez pu vous en défendre, vous avez encore quelque espérance de briser vos fers, hormis que vous ne vous opposiez vous-même au recouvrement de votre liberté, & que vous ne vous plaisiez à dissimuler tous les défauts de l'esprit & du corps de celle que vous aimez, & que vous desirez de posséder. C'est ce que font d'ordinaire la plupart des amants que l'amour aveugle, leur passion déguise les difformités des personnes qu'ils aiment, souvent même ils leur attribuent des avantages qu'elles n'ont pas, Cette dangereuse illusion fait qu'on adore quelquefois des personnes laides & méchantes, & qu'on les

éleve au faite de l'honneur. L'amour n'est que trop ingénieux à faire leur éloge. La noire, selon eux, n'est qu'une belle brune; la mal-propre & la sale n'a que l'air négligé; la louche ressemble à Pallas; la maigre & la décharnée n'en a que plus de force & de légèreté; la naine n'est que petite, elle pétille de grace & d'esprit; celle qui est d'une stature démesurée, n'en a que l'air plus noble & plus majestueux; ils disent de la begue qu'elle ne veut pas se donner la peine de parler; de la muette, que sa modestie est la cause de sa retenue; celle qui est ardente, babillarde, médisante, passe pour un esprit vif, gai, brillant; celle qui est presque muette de la toux, souffre qu'on l'appelle une beauté languissante; enfin celle qui est surchargée de graisse & d'embonpoint, passe pour la divine Cérès, si chérie de Bacchus; la camarde est de la race des demi-Dieux, des Sylènes, des Satyres, & celle enfin qui a les levres grosses & un peu avancées, est le charme d'un doux baiser. On ne tariroit jamais sur toutes les folies de cette nature; mais quand il seroit vrai

que votre amante eût des beautés qui la fissent admirer & qu'elle pût être mise en comparaison, je le suppose, avec Vénus; est-ce un ouvrage unique? Avant que vous la connussiez, n'aviez-vous jamais goûté de plaisirs dans la vie; ne profane-t-elle pas son mérite, en employant ainsi que les plus viles courtisanes toutes sortes d'artifices pour chercher à plaire? Si vous pouviez la voir à sa toilette; vous la verriez faire usage de fard, de parfum & d'odeurs de toute espece; il exhale quelquefois de tout son corps une odeur si forte que les femmes même qui l'aident à sa toilette, sont obligées de se détourner pour se boucher le nez, tandis que le pauvre amant qui languit & soupire au dehors, couvre sa porte de fleurs & de bouquets; il y brûle les parfums les plus délicieux, & le malheureux semble borner sa félicité à baiser le seuil de la porte de sa fiere maîtresse. Si lorsqu'on lui permet d'entrer dans sa chambre, il reconnoît tout l'art de sa parure, c'est alors qu'il doit chercher une honnête excuse pour se retirer, après lui avoir témoigné les

plaintes que son amour avoit étouffées ; & il doit s'accuser d'une extrême folie d'avoir presque placé au rang des Dieux une créature si peu digne de son cœur & de sa tendresse. Aussi, lorsqu'une femme veut retenir un amant auprès d'elle & le conserver long-temps , il n'y a point d'art & d'industrie qu'elle n'emploie pour cacher tout ce qu'elle fait en secret, mais c'est bien inutilement ; car si vous ne pouvez découvrir tous ses artifices par la vue du corps , vous le pourrez au moins toujours par la vue de l'esprit : & même si la personne que vous aimez, a l'esprit bien fait, si elle ne manque pas de mérite , elle vous permettra de connoître le détail de toutes ses actions , persuadée que vous excuserez facilement quelques-uns de ses défauts.

Mais s'il y a des tendresses déguisées , il y en a de sinceres. Quelquefois une jeune beauté s'abandonne à l'ardeur de ses feux , elle reçoit dans ses bras son tendre amant , elle le serre sur son sein , elle le baise amoureusement en pressant ses lèvres contre

les fiennes ; les deux amants se livrent aux plus délicieuses caresses de l'amour, & s'empresse à satisfaire leurs desirs : c'est cet empressement qui porte les femelles des oiseaux, celles de tous les animaux sauvages & domestiques à se rendre aux desirs des mâles de leur espece ; une ardeur mutuelle les y invite, & la nature seconde leur doux penchant.

Mais il arrive souvent que le plaisir qu'on a partagé, est suivi d'une douleur mutuelle. On voit les chiens dans les carrefours faire tous leurs efforts pour se séparer, & n'en pouvoir venir à bout, tant les liens de leur amour ont de force & d'union : c'est l'effet du plaisir réciproque auquel ils se sont abandonnés, & qui ayant trompé leur ardeur, les tient unis plus qu'ils ne le desireroient.

Si lors de l'union de l'homme & de la femme, la matiere que fournit le premier est la plus abondante ; les enfants qui en sont produits, ressembleront davantage au pere qu'à la mere ; mais si au contraire la matiere fournie par la femme est la plus abon-

dante, si la qualité de sa liqueur féminale domine, ils ressembleront plus à la mere qu'au pere. Mais si l'enfant tient de la ressemblance de l'un & de l'autre, c'est qu'alors le mélange des deux liqueurs féminales se fera fait dans une proportion égale, & que dans l'acte de la génération, il y aura eu de part & d'autre une tendresse égale & réciproque. Les enfants peuvent encore ressembler à leurs aïeux, à leurs ancêtres, parce que leurs pere & mere peuvent contenir dans les principes de leur assemblage, nombre d'éléments disposés de la même maniere qu'ils l'étoient chez ceux de qui ils ont reçu le jour: de sorte que ces éléments ou principes constituants peuvent se transmettre de pere en fils. Ainsi la nature par des moyens différents produit des formes & des figures différentes, & nous donne quelquefois les traits, les gestes, la voix & les cheveux de ceux de qui nous descendons; car les principes qui forment ces choses, ne sont pas moins constants & déterminés que ceux qui servent à la formation du corps & de toutes ses parties. La matiere de

la reproduction est commune à tous les individus dans chaque espèce : l'enfant qui vient au monde, est formé de la double liqueur féminine des père & mère ; mais il ressemble davantage à celui des deux qui en a fourni le plus abondamment, soit qu'il soit fille ou garçon.

Bien des personnes s'imaginent que la stérilité est un effet de la puissance des Dieux, elles se persuadent qu'ils empêchent qu'elles n'aient des enfants qui les appellent du doux nom de père. Dans cette inquiétude, ils rougissent les autels du sang des victimes, ils les chargent de présents par l'espérance de se voir un jour renaître dans une nombreuse postérité ; mais c'est en vain qu'ils se plaignent du destin & qu'ils importunent les Dieux ; la stérilité n'est qu'un effet naturel, qui ne provient que d'un vice dans les organes ou dans la matière de la génération ; car si cette matière est ou trop épaisse, ou trop fluide, ou trop déliée, elle ne peut produire son effet : une matière trop déliée ne peut se fixer dans les lieux qui lui sont destinés ; à peine y est-elle lancée,

qu'elle s'écoule & se répand au dehors ; celle qui est trop épaisse, au contraire, ne peut pas s'élancer aussi avant qu'il le faudroit, soit qu'elle ne puisse atteindre les lieux qui lui sont destinés, soit qu'y étant parvenue, elle ne puisse s'unir avec la liqueur féminale de la femme, car la génération ne se fait pas sans un certain rapport, une certaine harmonie entre ceux qui goûtent les plaisirs de l'amour. Certains hommes conviennent mieux à certaines femmes, on a vu des femmes stériles avec leur premier mari, ne l'être pas avec un second, & se dédommager par une nombreuse postérité des inquiétudes qu'elles avoient eu d'abord : on a vu aussi des hommes qui, n'ayant pu avoir des enfants avec leurs premières femmes, en ont ensuite trouvé de plus convenables à leur tempérament, qui leur ont donné des enfants pour le soutien de leur vieillesse.

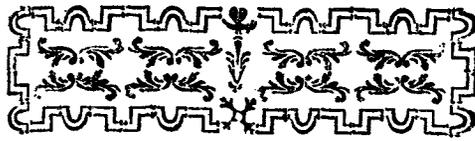
Il importe donc beaucoup pour la génération que les tempéraments se conviennent, afin que dans le mélange qui se fait des liqueurs féminales ; celle qui est plus fluide, puisse
s'unir

s'unir avec celle qui l'est moins. Il faut encore observer de faire un bon choix des aliments, car certaines nourritures contribuent beaucoup à la perfection du principe de la reproduction, & d'autres l'affoiblissent & le corrompent. L'art contribue encore beaucoup dans les plaisirs de l'amour à faciliter la conception : il est certain que les femmes conçoivent beaucoup plus facilement, lorsqu'elles prennent l'attitude des animaux, parce que dans cette position les lieux propres à la reproduction, peuvent recevoir avec beaucoup plus de facilité la liqueur féminale. Les mouvements lascifs & efféminés sont inutiles à l'acte de la génération ; rien même n'y nuit davantage, que lorsqu'une femme excitée par l'ardeur impatiente de ses desirs, s'abandonne à trop de volupté ; alors elle rend inutiles les efforts de son mari, elle l'arrête dans le moment où il veut féconder la nature, elle empêche le but de l'union des deux liqueurs féminales. C'est par cette raison que les courtisannes mettent en usage les mouvements les plus lascifs, afin d'éviter de devenir grosses & de

donner plus de plaisir à leurs amants ; mais une femme sage & raisonnable ne connoît point ces raffinements de la volupté.

Ce n'est point par la volonté des Dieux ni de la mere des amours, qu'une femme laide ou difforme parvient quelquefois à se faire aimer ; mais si elle a des manieres douces & prévenantes , des graces naturelles , une parure simple & élégante , un esprit aimable , elle peut aisément décider un homme à passer ses jours avec elle. La persévérance n'est jamais sans succès ; quelque foibles que soient les premiers coups , s'ils sont continuellement répétés , ils feront effet à la longue : ne voyons-nous pas que l'eau qui tombe goutte à goutte sur un rocher , le cave insensiblement & le détruit à la fin.

Fin du quatrieme Livre.



TRADUCTION
LIBRE
DE LUCRECE.

LIVRE CINQUIEME.

OU trouverai-je des expressions qui répondent à la beauté de ces sublimes découvertes? Pourrai-je me flatter d'écrire d'une manière convenable à la grandeur de ce sujet, & de trouver des éloges dignes de ce fameux sage qui nous a communiqué ses savantes & laborieuses spéculations? Son éloge, si je ne me trompe, me paroît au-dessus de tout être mortel, car s'il faut dire ce que je pense & ce qu'exige la vérité, je ne balance point à croire que ce grand homme fut un Dieu. Oui sans doute, Mem-
Dij

nus, ce fut un Dieu que celui qui nous enseigna le premier le chemin de la sagesse, qui nous donna ces excellents préceptes auxquels les hommes ont depuis donné le nom de Philosophie, & qui faisant cesser le trouble & les inquiétudes d'une vie malheureuse apprête aux mortels à vivre heureux & tranquilles.

Comparez les découvertes des premiers bienfaiteurs de l'humanité à celles de ce Sage & sans balancer vous conviendrez que si l'on est redevable à Cérès de la découverte des moissons; à Bacchus, de celle des vignobles; ces découvertes ne sont pas absolument nécessaires à la vie, puisqu'on prétend qu'il y a encore aujourd'hui des nations qui n'en font aucun usage, mais nul homme ne peut être heureux sans le parfait contentement de l'esprit, sans être dégagé de mille craintes chimériques & ridicules, & ce grand homme mérite d'autant plus d'être regardé comme un Dieu, qu'en nous enseignant la sagesse, il nous a indiqué le premier la route des vrais plaisirs, & nous a ainsi enseigné les moyens d'une vie douce & paisible.

On se tromperoit beaucoup si l'on préféroit les travaux d'Hercule à ces sublimes découvertes ; qu'aurions-nous à craindre aujourd'hui de l'horrible sanglier, si redouté autrefois dans les montagnes de l'Arcadie, du lion terrible de Némée, du fameux taureau de Crete, de l'Hydre à tête rennaillante armée d'horribles serpents ; du monstre Geryon, redoutable par la force de ses trois corps ; des chevaux de Diomedé dont les narines enflammées répandoient la terreur dans le voisinage du mont Ifmare & dans le pays des Bistonniens ; qui craindroit aujourd'hui les oiseaux funestes de l'Arcadie, autrefois la frayeur des marais Stymphalides ; le fier serpent, gardien des Hespérides qui des vastes replis de son corps s'entortilloit au pied de l'arbre précieux qui portoit les pommes d'or ? seroit-ce les bords de la mer Atlantique, ou l'Océan qui seroient à redouter, ces mers qu'aucun de nos concitoyens n'ont jamais traversé, & dont même aucun barbare n'ose approcher ?

Supposé que tous les monstres de cette nature dont Hercule a purgé la

terre dans les siècles passés, n'eussent point été exterminés, qu'auroient-ils de redoutable pour nous aujourd'hui? Les bois, les forêts, les montagnes ne sont-ils pas encore peuplés en grande partie d'animaux féroces & nuisibles, & n'est-il pas toujours aisé d'échapper à leur fureur? Mais si l'esprit n'est absolument dégagé de préjugés, on ne peut être heureux; quels combats alors n'éprouve-t-on pas dans son ame? A combien de vives allarmes n'est-on pas exposé? Que de craintes ridicules assiegent l'esprit? Quels maux ne causent pas l'orgueil, la vanité, la colere, l'intempérance & toutes les autres passions? Celui donc qui apprit le premier aux hommes l'art heureux de dompter ces passions funestes, de les déraciner de leur cœur, non par la force, mais par la sagesse de ses conseils, est si supérieur à tous les autres hommes qu'il mérite assurément d'être mis au nombre des Dieux. Notre reconnoissance doit lui dresser des temples & des autels avec d'autant plus de justice que même il a toujours parlé des Dieux avec beaucoup de respect & de vénération, &

qu'il est le premier qui nous ait fait connoître la nature, qui nous ait développé ses myſteres & ses opérations les plus cachées.

Puisque j'ai commencé cet ouvrage sur les traces de cet homme immortel, je vais continuer à développer sa doctrine ; je ferai voir comment toutes les choses sont sorties du sein de la nature, quel est le temps destiné à leur conservation, comment elles ne peuvent enfreindre les loix éternelles & immuables de leur durée.

Pour continuer de traiter cette matière avec ordre, il faut vous faire voir d'abord que ce monde n'est point éternel, qu'il a été produit, que sa destruction est inévitable ; que c'est le concours des éléments de la matière qui a formé la terre, la mer, le ciel, le soleil & tous les astres. Je ferai voir ensuite comment tout ce qui vit, respire ou végete, est sorti du sein de la terre ; comment elle s'est peuplée d'une multitude d'espèces d'animaux qui n'y étoient pas auparavant ; par quel moyen la société s'est formée, les différentes langues se sont établies. Je vous apprendrai comment la crainte

des Dieux s'est emparé de l'esprit des mortels, comment ils ont toujours religieusement conservé la sainteté de leurs temples, les bois, les lacs, les autels qu'ils leur ont consacrés, aussi bien que leurs simulacres.

Je vous expliquerai aussi la cause du mouvement réglé du soleil & de la lune, comment la nature emploie sa puissance pour diriger leurs cours. Ne vous imaginez pas, mon cher Memnius, que ces astres qui parcourent des orbes immenses entre le ciel & la terre, & répandent leurs douces influences sur les plantes & les animaux, soient abandonnés à leur propre conduite; ni que les Dieux s'employent pour l'ordre & la conservation de leurs mouvements. Ceux qui sont convaincus que les Dieux jouissent dans le ciel d'une tranquillité parfaite, & qui se laissent éblouir à la vue du spectacle de la nature, de ses diverses productions, & particulièrement de celle qu'étale à nos yeux la voute azurée du ciel, retombent de nouveau dans l'esclavage de la religion, ils se donnent pour maîtres des tyrans impérieux que leur foi-

blesse & leur ignorance leur fait regarder comme tout-puissans, ils ne conçoivent pas jusqu'où peut s'étendre le pouvoir de la nature dans la production ou dans la destruction des différentes choses. Ils ignorent que tout l'univers est assujetti à des loix & à des bornes qu'il ne sauroit passer ni enfreindre. Jetez premierement la vue sur la vaste étendue du ciel, de la mer & de la terre. Un jour arrivera que ces corps, si différens par leur nature, par leur forme, seront détruits; & que leur énorme masse, après s'être soutenue pendant des milliers de siècles, se détruira nécessairement.

Je n'ignore pas la difficulté qu'il y a de prouver la destruction du ciel & de la terre, combien cette opinion doit paroître extraordinaire, je suis persuadé qu'on la recevra comme une nouvelle étonnante, qui d'abord ne paroît pas croyable, parce qu'elle n'est point sensible ni au toucher, ni à la vue, & qu'il n'y a que ce qui affecte immédiatement nos sens qui nous persuade; je ne laisserai pas cependant que de traiter cette matiere,

puissiez-vous n'être pas forcé par l'arrivée de ce terrible événement, d'ajouter foi à mes discours; vous verriez alors la terre ébranlée jusques dans ses fondemens entraîner la ruine entière du reste du monde, veuille la fortune éloigner de nos jours ce terrible événement, & que la raison, bien plus que l'expérience, vous persuade de la nécessité de ce fatal événement.

Les oracles que je vous annonce sont plus sûrs que ceux que rendoit la Pythie, lorsqu'elle étoit animée par le laurier & le trépied d'Apollon; mais je veux, avant tout, que mes conseils vous rassurent contre les craintes de la religion, & que vous ne croyez pas que le ciel & les astres qu'il renferme, soient d'une nature divine & immortelle. Je ne veux pas que vous pensiez que les Dieux puniront des mêmes foudres, dont on dit qu'ils se servirent autrefois contre les Géants, ceux qui ont le courage de soutenir que la destruction du monde est inévitable, que l'éclatante lumière du soleil sera détruite; & qui assurent que ces prétendus êtres im-

mortels seront soumis à la destruction. En effet, comment ces corps participeroient-ils de la divinité, & mériteroient-ils des honneurs immortels, puisqu'ils donnent des marques certaines qu'ils sont entièrement privés de vie, qu'ils sont incapables de recevoir aucune sensation, & qu'ils n'ont ni esprit ni intelligence? car il est certain que la nature de l'esprit & de l'entendement ne s'allie point indifféremment avec toutes sortes de corps: les arbres ne croissent pas dans l'espace des airs, les végétaux ne contiennent pas de sang, les rochers n'ont point de sève, les poissons n'habitent point les champs, tout est constant & réglé dans la nature. L'ame est unie au corps, elle en est dépendante, elle naît & périt avec lui, elle est attachée aux nerfs, au sang, aux os & à toutes les parties du corps; & elle ne peut s'en séparer qu'elle ne périsse totalement: le corps a par sa nature un lieu fixe & déterminé où l'ame & l'esprit croissent & se développent. Il n'est donc pas raisonnable de soutenir que l'ame puisse subsister dans son entier après la destruction du corps, & de la ren-

fermer dans des mottes de terre, dans les feux du soleil, ou dans la simple nature de l'air ou de l'eau, toutes choses absolument incapables de la contenir, & qui étant absolument privés de vie & de sentiment, ne peuvent jouir d'une nature divine & immortelle. On ne sauroit de même fixer le séjour des Dieux dans aucune des parties de ce monde; leur nature est si éloignée de la nôtre, que l'esprit peut à peine s'en former la plus légère idée : une substance divine n'étant point sujette à l'attouchement, ne peut être saisie par aucun point; il ne peut y avoir de rapport entre la matière & une telle substance, par la raison que ce qui ne peut recevoir de sensation, n'en peut donner; que ce qui ne peut toucher, ne peut être touché. Vous verrez dans la suite de cet ouvrage que la demeure des Dieux doit être conforme à leur nature, & que celui d'un bonheur éternel ne peut être celui où la nature nous a placé.

L'orgueilleuse présomption des hommes les porte à croire que les différentes beautés de la nature font un

présent des Dieux, que ce travail admirable exige nos hommages, & qu'on doit se persuader qu'il sera immortel. Ils croient que toutes les choses ont été créées dès le commencement pour leur utilité & leur usage : ils disent qu'il y a de l'impiété à borner les décrets immuables des Dieux ; que la providence ayant arrangé la place de chaque chose pour l'éternité, on ne doit pas la changer. Cette pieuse délicatesse fait passer pour criminelles les idées qu'on peut se former de la destruction de ce monde ; mais en vérité toutes ces objections sont bien dénuées de raison & prouvent bien la foiblesse de notre jugement. Les Dieux ne sont-ils pas au-dessus de nos hommages ? les mortels peuvent-ils contribuer à leur grandeur ? Des êtres immortels ne veillent par sur nos plaisirs, ils ne sont pas chargés du détail de la nature. Dans un repos éternel, qui auroit pu leur inspirer tout-à-coup une vie active, si différente de la première ; la nouveauté ne plaît qu'à ceux qui peuvent prendre du dégoût pour les choses anciennes ; mais des êtres immortels n'ayant point à

craindre une triste vieillesse, la vie qu'ils mènent étant conforme à leur nature, comment auroient-ils pu se laisser surprendre aux charmes de la nouveauté ? Les Dieux vivoient-ils dans l'horreur des ténèbres ? une sombre tristesse les accabloit-elle de ses noires vapeurs, pour que l'éclat des productions nouvelles pût les rendre sensibles, pour qu'ils pussent se laisser entraîner par les attraits de la nouveauté ? Quel malheur y auroit-il eu que nous ne fussions nés ? Ce sont les agréments de la vie qui la rendent supportable, & l'être qui est dans le néant, peut-il regretter la lumière & les plaisirs qu'il ne connoît pas ?

Où les Dieux, d'ailleurs, auroient-ils pris l'idée & le plan de la construction de l'univers ? car pour la formation de tant d'ouvrages différents, il a fallu qu'ils y pensassent, qu'ils y réfléchissent. Comment auroient-ils connu la force des principes, la puissance de leurs mouvements, de leurs dispositions, s'ils n'avoient puisé dans la nature même la matière & le moule nécessaires pour la production de tant ^{de} choses différentes ? Il est certain

que depuis des siècles infinis la matière première s'étant heurtée dans tous les sens, elle s'est jointe de mille manières différentes; elle a essayé toutes les formes possibles, tant qu'à la fin ayant trouvé celles qui lui convenoient, elle a dû s'y maintenir : c'est ainsi que se sont formés tous les mondes & toutes les choses de cet univers.

Quand la puissance de la matière ne me seroit pas connue, je n'en serois pas moins décidé à croire que la nature n'est point l'ouvrage des Dieux; tout m'atteste cette vérité, le ciel même m'en fournit la preuve : c'est sur cette vaste étendue que s'élevaient des vents orageux qui excitent des tempêtes; descendons-nous sur la terre, de longues chaînes de montagnes, de hautes forêts, des rochers inaccessible & escarpés, des marais impraticables & fangeux, en couvrent une partie. La mer borne des terres inconnues; le froid piquant du nord, la chaleur brûlante de l'Équateur rendent ces climats presque inhabitables. Partout, sans les soins de l'homme, la terre n'offriroit que des chardons

& des ronces ; c'est à force de culture qu'il a surmonté un terrain ingrat ; c'est pour soutenir sa vie , qu'il la passe comme un esclave dans le travail ; c'est au soc de la charue & à la sueur de son front qu'il doit l'abondance & la fertilité des moissons ; sans ses soins infatigables il attendroit en vain les bienfaits de cette mere commune : encore arrive-t-il qu'il est trompé dans ses espérances. La nature ne répond pas toujours à ses travaux ; tant de peines , tant de sueurs deviennent quelquefois inutiles : le soleil brûle ses productions naissantes ; la grêle ou l'orage les fait périr , ou l'haleine furieuse des vents les renverse.

Pourquoi , d'ailleurs , la nature fait-elle naître , entretient-elle tant d'espèces d'animaux féroces & nuisibles ? d'où vient qu'elle ne renouvelle les différentes saisons de l'année , qu'avec les mêmes maladies ? pourquoi permet-elle que la mort tranche nos jours avant le terme prescrit ? De quelle manière l'enfant entre-t-il sur la scène du monde ? ne diroit-on pas que c'est un malheureux matelot que la mer a jetté sur le rivage , après l'avoir fait

le jouet de ses fureurs; il ne sort du sein de sa mere, que pour ressentir les peines de la vie; nud, par terre il remplit de ses cris le lieu de sa naissance, comme s'il craignoit déjà les malheurs qui l'attendent dans le cours de sa vie. Les animaux au contraire ont été bien mieux traités de la nature, ils se développent insensiblement; il n'est pas besoin qu'une tendre nourrice soulage leurs maux, qu'on égaie leur enfance par des jeux & de douces paroles: les climats différents, les saisons diverses ne les obligent pas à des habillements incommodes; & comme la terre fait éclore de son sein tout ce qui leur est nécessaire, que l'intérêt & l'ambition ne les divisent pas, ils n'ont point imaginé des armes pour se défendre; n'ayant rien en propre, ils n'ont pas besoin de villes, de tours & de murailles pour se garder.

La terre, l'eau, le feu, l'air qui semblent être les éléments de cet univers, sont d'une nature périssable, le monde par conséquent doit être aussi assujetti à la destruction, car les parties d'un tout ayant été formées par

l'union & la rencontre de la matiere premiere, & leur forme étant périssable, le tout qui est composé de ces parties doit être comme elle assujetti aux mêmes loix de la destruction, & puisqu'il paroît sensiblement que toutes les vastes parties du monde se détruisent & se réparent successivement; il est raisonnable de conclure que puisqu'il y a eu un temps pour la production & la naissance de l'univers, il y aura aussi un temps pour sa destruction & sa dissolution.

Ne croyez pas, mon cher Memnius, que cette opinion soit sans fondement, ce n'est pas sans raison que j'ai avancé que la terre, le feu, l'eau, l'air sont d'une nature périssable, que ces choses avoient eu un commencement, & qu'elles auroient une fin. Le soleil par son ardeur brûlante consume une partie de la terre, la terre battue par les vents, & foulée par les pieds des animaux, détache de sa surface des tourbillons de poussiere qui sont emportés dans l'espace des airs, les pluies augmentent l'impétuosité des torrents; tout ce qui sert au développement, à l'augmentation d'u-

ne chose, perd autant de sa substance qu'il en donne, & comme la terre semble être la mere de tous les êtres, qu'elle tire de son sein la matiere de leur accroissement, elle en est aussi à son tour réparée dans leur dissolution, tous les êtres viennent s'y rejoindre comme à un tombeau commun. La mer, les fleuves, les torrents, les fontaines sont continuellement réparées par des eaux nouvelles, leur cours qui n'est jamais interrompu en est la preuve, mais la nature emploie différents moyens pour empêcher que l'océan ne sorte de ses bornes, qu'il n'engloutisse la terre; les vents, le soleil en attirent une partie, une autre se philtre au travers des terres, y dépose son âcreté & forme une eau douce, claire & limpide.

Parlons à présent des changements innombrables qui arrivent dans l'air à chaque instant par la quantité de matiere qui se détache continuellement des corps, & qui se portent dans toute son étendue; de sorte que si l'air ne reparoit à son tour cette émanation des corps, il y a déjà long-temps que tous les êtres auroient été transformés dans sa propre substance, l'air

par conséquent est renouvelé par la même chose qu'il renouvelle, l'expérience nous convainc qu'il n'est rien qui ne perde à chaque instant une certaine quantité de matière; le soleil même, cette source intarissable de lumière, qui remplit sans cesse l'univers de nouveaux feux, qui darde ses rayons continuellement, & dont les nues nous dérobent quelquefois la présence, parce que leur épaisseur forme comme un voile entre cet astre & nous; le soleil, dis-je, s'il ne trouvoit en lui-même à réparer la quantité de matière qu'il fournit à chaque instant, perdrait bientôt tout son éclat. C'est ainsi que ces lampes funèbres suspendues aux voûtes, & dont il s'échappe sans cesse des étincelles de feu, trouvent toujours en elles-mêmes de quoi réparer leur perte. La matière grasse & terrestre qui les compose fournit l'aliment de leur clarté & leur réparation est toujours si prompte qu'elle prévient leur dissolution; il en est de même de la lumière du soleil, de la lune, des étoiles; les premiers traits qu'ils envoient ne sont pas sensibles, ils ne le deviennent que parce qu'ils sont

continuellement suivis d'une multitude d'autres, de sorte qu'il ne faut pas douter que ces choses ne soient très-fujettes à l'altération, & que par conséquent elles ne peuvent être éternelles.

Le temps qui détruit tout, consume les pierres les plus dures, les marbres, le bronze, les tours les plus solides : les temples des Dieux, leurs images n'évitent point son pouvoir. Le destin même, cette divinité respectée ne peut étendre le cours de nos jours. En vain il voudroit s'opposer aux décrets immuables que la nature a fixé pour la durée des êtres. Les tombeaux des héros ne sont plus connus que par leurs débris, les rochers se détachent des montagnes, ils cèdent au terme prescrit à leur dissolution ; s'ils étoient formés pour l'éternité, ils ne se détacheroient point de leur masse, & souffriroient sans aucune altération les coups inévitables du temps.

Jetez enfin les yeux sur toute la nature, considérez tout ce qui vous environne, regardez tout ce qui est au dessus de vous, voyez ce que la terre renferme dans sa vaste étendue,

tout ce qu'elle produit, tout ce qu'elle reçoit à la dissolution des êtres, & vous ne douterez pas que ce monde ne soit un assemblage périssable, car tout ce qui sert à l'augmentation & au développement d'une chose doit s'épuiser, & n'est réparé que par de nouvelles productions.

D'ailleurs si le ciel & la terre n'ont point été produits, si leur nature est immortelle, d'où vient que la guerre de Thebes & la ruine de Troye sont les premiers exploits que les Poètes aient chanté? Pourquoi tant de belles actions, qui ont dû précéder ces guerres célèbres, n'ont-elles pas fait le sujet de leur poésie? il faut donc que la création des choses ne soit point éloignée, que la naissance de ce monde ne soit point ancienne? Pourquoi voit-on tous les jours des arts qui se perfectionnent & qui s'étendent par de nouvelles recherches? Que de progrès n'a-t-on pas fait dans toutes les sciences? L'on est parvenu à pénétrer la nature, à connoître ses mystères & ses opérations les plus cachées.

Si cependant vous persistiez à croire que toutes les choses ont été dans les

temps antérieurs, comme elles font à présent, que le feu a pu faire périr les monuments anciens, que les villes ont été englouties par de violentes secouffes de tremblement de terre, que des pluies continuelles jointes à l'ardeur des flammes ont englouti les demeures de ses anciens habitants; vous ne fourniriez un moyen invincible de vous prouver que la terre & le soleil périront; car il est certain qu'un corps pouvant recevoir de telles atteintes, souffriroit une entière défunion, si un choc plus violent venoit à séparer ses parties. Qu'est-ce qui prouve davantage la nécessité de mourir, que le retour des mêmes maladies dont la nature s'est déjà servi pour ôter la vie à nos semblables.

Il n'est rien d'éternel que ce qui est parfaitement solide, que ce qui souffre le choc d'un autre corps sans en être altéré ni pénétré, que ce qui n'admet aucune division dans la texture de ses parties; telle est la matiere premiere, telle est encore le vuide qui ne craint ni les impulsions, ni les attaques, & qui renfermant toutes les choses & les comprenant toutes, est éternel &

ne fauroit se dissoudre , puisqu'il n'y auroit rien au dehors qui pût recevoir les débris de sa dissolution , mais j'ai montré que l'impénétrabilité n'est point le propre de la nature du monde ; qu'il y a du vuide dans l'union de ses parties , puisqu'il y a des corps qui se détachant de sa masse , peuvent se heurter avec violence , & faire craindre la ruine de son assemblage , que d'ailleurs sa vaste & profonde étendue est suffisante pour recevoir ses débris & ses ruines ; le ciel , le soleil , la terre , la mer ne sont donc pas exempts des traits de la dissolution , au contraire , l'espace en leur ouvrant son immense abîme , est toujours prêt à les engloutir , de sorte qu'il faut avouer que ces choses ont été produites , & qu'étant périssables elles n'ont pu résister depuis tant de siècles aux coups de la dissolution.

Si les principales masses de l'univers peuvent se heurter , se choquer entre elles d'une manière aussi violente ; peut-on ne pas croire que quelque jour verra la fin d'une guerre aussi opiniâtre , soit que le soleil dominant à cette dissolution , attire & puise toute l'humidité

l'humidité de la terre ; soit que les fleuves grossis par de nouvelles eaux, se débordent & inondent toute sa surface : ils l'ont inutilement tenté jusqu'à présent, parce que les vents en frappant les ondes, en enlèvent une partie, & que le soleil en attire une autre par la force de ses rayons ; car toutes ces causes agissent avec des puissances égales, & se disputent à l'envi l'avantage de cette fameuse dissolution. Peu s'en est fallu qu'autrefois la terre n'ait été embrasée & consumée par le feu, & qu'un déluge universel n'ait, à ce qu'on dit, submergé & englouti toute la terre ; mais le feu fut victorieux, lorsque Phaëton cédant à l'ardeur des chevaux du soleil, fut emporté dans les voûtes incertaines de l'espace, & embrasa tout ce qui se rencontra sur son passage. Le Maître des Dieux irrité précipita d'un coup de foudre sur la terre ce jeune téméraire : le soleil reprit pour toujours le flambeau du monde ; il ramena ses chevaux dispersés, les attela à son char encore tous effrayés, & reprenant sa route ordinaire il ramena toute la nature par sa présence.

Tome II.

E

C'est ce que les Poëtes ont anciennement chanté dans leurs vers, & c'est en quoi ils se font trompés; car le feu n'a de puissance que lorsque la matiere qui le compose & qui est répandue dans l'espace, est réunie : alors il arrive, ou que son action est détruite par les obstacles qu'il rencontre, ou que la masse universelle des choses cédant à sa flamme brûlante, court à sa destruction. L'eau de même, à ce qu'on prétend, l'emporta autrefois à son tour, lorsque les fleuves sortant de leurs lits inonderent & submergerent beaucoup de villes & de terres ; mais de quelque maniere que leurs eaux se soient retirées dans l'espace, il n'est pas moins constant que les pluies s'arrêterent, que les fleuves perdirent de leur impétuosité & furent contenus dans leurs lits.

Je vais maintenant vous expliquer, Ô Memnius! comment le concours de la matiere a pu former le ciel, la terre, la mer & tout ce que nous voyons : il est certain que les éléments n'ont point été réunis par une cause intelligente, ils n'ont pas consulté sur leurs mouvements, sur leurs

directions. Mais toute la matiere premiere parcourant depuis des siecles innombrables, la vaste étendue de l'espace a dû se heurter, se rencontrer de mille manieres, & former différentes sortes de combinaisons & d'assemblages. Il est donc vrai que les éléments de la matiere qui étoient répandus dans l'espace, ayant essayé toutes sortes de mouvements & de liaisons, se sont enfin réunis; ils ont formé des ébauches de différents corps, & cette premiere réunion, ce premier assemblage ont été les principes des choses, & ont servi à former ensuite le ciel, la terre, la mer & tous les animaux. Alors on ne voyoit point le char brillant du soleil parcourir les voûtes du ciel; les étoiles, la lune, la terre étoient à peine ébauchés, il n'existoit rien de ce qui existe aujourd'hui. Lorsque le monde sortit du chaos, ses premieres productions ne furent que des masses informes, les éléments semblables commencerent seulement à se réunir, l'univers parut sur les abîmes du vuide, les différentes parties qui le composent se separerent, prirent un certain ordre & réunirent à

leurs masses, les différents éléments qui leur convenoient. Le mouvement, l'action, le concours, la pesanteur, la forme différente & variée des éléments de la matiere premiere, étoit d'abord un obstacle à la production des choses, mais lorsqu'ils eurent trouvé un ordre, une direction convenable; le ciel se sépara de la terre, la mer fut contenue dans ses bornes, & les feux du ciel dégagés de toute matiere terrestre, éclairerent l'univers: les éléments qui formerent la terre, étant d'une nature plus pesante, plus compacte se fixerent au centre le plus bas; les éléments au contraire qui formerent le soleil, les étoiles, la lune, & le vaste circuit du ciel s'éleverent au dessus du centre, car il n'est pas douteux que la matiere qui forme ces corps, est plus polie, plus ronde, plus déliée, plus petite que celle qui compose la terre; de sorte que le ciel, les astres furent les premiers corps qui s'élançerent avec impétuosité du sein du chaos, & qui attirerent avec eux une grande quantité de matiere subtile; tel on voit à-peu-près les brouillards, les vapeurs s'élever du fond des

lacs, des rivières; ou les exhalaïsons sortir de la terre, lorsque la verdure des champs, couverte de la rosée du matin, reçoit les premières impressions de la lumière éclatante du soleil.

Dès que ces premiers éléments eurent gagné les parties supérieures, ils s'unirent, & pressés dans tous les sens par des vents orageux, ils ne composèrent qu'une même masse, il s'en forma ces nuages épais qui nous dérobent la beauté du ciel dont la nature légère & fluide se fortifia dans son contour par l'union de ses parties; le ciel s'étendit de lui-même dans tous les sens, dans les abîmes infinis de l'espace; de cette sorte il servit comme d'enceinte & de barrière au monde: la lune, le soleil se formerent des éléments qui ne furent pas employés à la construction du ciel & de la terre, car les éléments qui n'eurent pas assez de pesanteur pour se fixer aux parties inférieures de la terre & qui ne furent pas assez légers pour gagner les parties supérieures du ciel, s'éleverent, se soutinrent dans les espaces intermédiaires entre la terre & le ciel, & forme-

rent ces globes qui sont les masses principales de l'univers.

Cette première division de la matière étant faite ; au même moment la terre s'entrouvrit pour former les campagnes du vaste océan , elle en creusa les abîmes immenses & la chaleur du ciel, les rayons du soleil agissant en même-temps sur sa surface, la pénétrèrent & en resserrèrent les différentes parties. Les éléments les plus grossiers furent obligés par l'excès de leur pesanteur, de se porter & de se réunir vers son centre ; la matière la plus légère, la plus polie , forma les eaux de la mer, celles des fleuves, des rivières, & la terre en se condensant , fit sortir de son sein une grande quantité d'éléments d'air & de feu qui s'élevèrent dans le ciel, & se réunirent pour en affermir les voûtes brillantes. Les champs alors s'abaissèrent ; les rochers, les montagnes éleverent leurs cimes jusques aux nues : c'est ainsi que la terre fut formée des éléments les plus grossiers ; les plus compactes de toute la matière : sa pesanteur la porta vers les parties les plus inférieures du monde où elle se fixa.

Par cette séparation des matieres les plus pesantes ; la mer, l'air, le ciel conserverent leur pureté, leur élasticité, leur éclat, & quoique de ces choses les unes soient beaucoup plus légères que les autres, comme le ciel ; il ne conserve pas moins sa nature, porté & soutenu sur les plaines de l'air, on y voit se former les vents, les tempêtes, les orages, sans qu'il en soit troublé, sans qu'il en reçoive d'altération. Une force constante le retient dans la même situation, le même ordre ; c'est par les mêmes efforts qu'il perpétue ses feux, comme l'océan dont le balancement périodique est produit par la même cause, & subsiste depuis nombre de siècles.

Parlons actuellement du mouvement des astres. Pour que tout le ciel tournât sur lui-même, il faudroit que les poles qui le soutiennent, fussent pressés & comprimés par l'air qui l'environne des deux côtés ; il faudroit encore qu'un autre air en se répandant au-dessus, le fit mouvoir vers l'orient, & qu'un troisième air en agissant au-dessous & en sens contraire, le soulevât & le mût vers l'occi-

dent : c'est ainsi que l'eau d'une riviere fait tourner à la fois des roties & enleve des feaux. Mais peut-être que le ciel est fixe ; & qu'il n'y a de mobile que les astres qu'il renferme ; & qui se meuvent , soit par l'impulsion des tourbillons rapides qui se forment de la matiere du ciel , & qui se voyant resserrés font effort de toutes parts pour s'échapper ; soit par l'air qui venant du dehors , les met en mouvement ; soit enfin que la matiere destinée à leur réparation les attire , ou qu'ils aient par eux-mêmes la puissance de se porter vers elle. Il est bien difficile de connoître les causes véritables de tous ces mouvements ; je me borne à parler de ce qui se fait ou de ce qui se peut faire dans le nombre des mondes qu'enferme cet univers. J'assigne différentes causes aux mouvements des astres , quoique je sois persuadé qu'il n'y en a qu'une ; mais il n'est pas aisé de la déterminer.

Pour que la terre soit stable & fixe au centre du monde , il faut que la pesanteur diminue peu-à-peu vers les parties inférieures , & qu'elle ait été soutenue dès le premier moment de

sa naissance par un corps d'une nature différente de la sienne, qui lui soit inséparablement attaché avec le volume d'air qui l'environne & qui lui sert comme de base; c'est la raison pourquoi la pesanteur n'est point à charge à cet air, elle ne le comprime pas & ne le presse point. C'est ainsi que l'homme n'est point incommodé du poids de ses membres; le col supporte sans peine la tête, & les pieds le poids du corps, tandis que la plus légère impression qui nous vient du dehors très-souvent nous gêne, nous blesse: tant il est de conséquence quelles choses se joignent & s'unissent. La terre n'est donc point une production incertaine, qui ait été apportée dans le lieu où elle est située; qui soit venue d'ailleurs pour s'unir à un air qui ne lui étoit point propre; mais dès la première naissance du monde elle a été produite avec l'air qui l'environne, comme les membres avec le corps: cela est si vrai que la terre étant ébranlée tout-à-coup par le bruit impétueux du tonnerre, communique sa secousse & son mouvement à tout ce qui est au-dessus d'elle; ce qui n'arriveroit pas

si elle n'étoit comprise & renfermée tout-à-l'entour par le ciel, par l'air, & s'ils n'avoient eu des liens communs dès le premier instant de leur naissance. Ne voyons-nous pas que l'ame, quoique d'une nature très-déliée, commande & gouverne le corps à son gré, parce qu'elle lui est unie & attachée très-étroitement ? n'est-ce pas à sa puissance que le corps doit la faculté qu'il a de courir, de s'élever de terre, de sauter & de faire toutes fortes d'exercices ? L'expérience vous fait donc connoître ce que peut un corps délié, uni à un corps pesant, comme l'air à la terre, ou l'ame au corps.

La grandeur & la chaleur du soleil ne sont ni moindres ni plus grandes que ce qu'elles nous paroissent, car de quelque distance que nous vienne la lumière, dès qu'elle ne perd rien de son éclat dans l'espace qu'elle traverse, il faut que sa grandeur soit telle qu'elle nous paroît sur la terre, sans qu'on puisse y rien ajouter ni diminuer. De même la lune, soit qu'elle nous éclaire d'une lumière empruntée ou de sa propre lumière, n'est pas plus grande que nos yeux ne nous la re-

présentent ; car si l'on fixe de loin un objet éloigné, il ne paroît d'abord que confusément ; on ne distingue point son contour, ses extrémités. Mais puisque la lune nous laisse voir sa lumière dans tout son éclat, que nous distinguons sa figure, que nous pouvons juger de sa circonférence, il faut donc que sa grandeur soit telle que nous la voyons. Il en est de même des feux qu'on apperçoit d'ici-bas dans le ciel ; ils ne peuvent être ni plus grands, ni plus petits qu'ils ne nous paroissent, comme ceux que nous découvrons sur la terre, & qui quoique éloignés nous laissent appercevoir leur lumière & leur flamme qui vacillent de côté & d'autre.

On ne doit pas être étonné que le soleil n'étant pas plus grand qu'il ne nous paroît, puisse fournir à l'énorme quantité de lumière qui remplit les mers, les terres, toute la vaste étendue des cieux, & que toute la nature se ressente de sa chaleur. Car comme cet astre renferme en lui-même la matière inépuisable des feux dont il éclaire le monde, qu'il en est continuellement réparé par le retour des

rayons qui viennent se rejoindre à lui comme à leur centre, il ne peut s'épuiser & malgré la petitesse de son disque, il peut suffire à la quantité de lumière dont il pare l'univers; tel un petit ruisseau qui d'abord ne coule que parmi les prairies étant augmenté dans son cours, inonde ensuite de vastes campagnes. Il se pourroit d'ailleurs faire que le soleil, quoique d'un foyer très-petit, pût éclairer & échauffer l'univers, si l'air étoit de nature à s'enflammer aisément & à étendre de proche en proche la lumière qu'il reçoit; ainsi qu'on voit quelquefois la plus petite étincelle consumer les moissons dans les campagnes, & la flamme & la fumée s'élever tout à l'entour; peut-être encore que le soleil placé dans les régions supérieures du ciel, renferme au dedans de lui une grande quantité de matière ignée, qui communiquant sa chaleur aux rayons, fait naître les ardeurs brûlantes de l'été.

On ne fait pas précisément la raison pourquoi le soleil dirige sa course de la zone torride à la zone glacée, & comment en revenant sur ses pas il passe du signe du Cancer au signe du

Capricorne ; on ne conçoit pas non plus comment la lune parcourt en un mois l'espace que le soleil est un an à parcourir. Peut-être y a-t-il plusieurs causes de ces mouvements, peut-être aussi, comme Démocrite l'a pensé, que plus les astres sont près de la terre, moins ils sont soumis à l'action du tourbillon qui entraîne & fait tourner tout le ciel, parce que dans un tourbillon la rapidité des mouvements n'est pas la même ; qu'elle diminue vers sa circonférence ; de sorte que le soleil étant placé dans la partie inférieure, & plus bas que les étoiles il ne peut égaler leur vitesse.

La lune est encore plus près de la terre que le soleil, & plus son orbite s'éloigne du soleil & s'approche de nous ; moins alors son mouvement approche de la rapidité de celui des autres astres, & parce que le tourbillon qui l'entraîne dans le ciel est moins rapide & moins impétueux que celui qui fait tourner le soleil ; les autres étoiles ont d'autant plus de facilité pour l'atteindre & devancer sa course, de sorte que par là elle paroît venir plus promptement aux mêmes points du

ciel, quoique dans le vrai, ce soient les étoiles, qui dans la rapidité du mouvement des cieux, reviennent vers elle; il se peut aussi que par le concours différent de deux volumes d'air qui traversent les parties du monde alternativement, il y en ait un qui dans un temps marqué, agit & repousse le soleil du solstice d'été au solstice d'hiver, & qu'un autre tourbillon d'air agissant en sens contraire, le ramène ensuite des pôles glacés aux climats brûlants de l'Équateur. La lune ainsi que les autres astres qui parcourent leurs orbites immenses dans l'espace des airs, pourroit aussi obéir à l'impulsion alternative & opposée des deux airs; & en effet ne voyons-nous pas que les nues poussées par des vents contraires, sont emportées dans les différentes parties du ciel? pourquoi donc ne croirions-nous pas que d'immenses tourbillons d'air soient suffisants pour entraîner le soleil, les astres, & les forcer à fournir leur immense carrière.

La nuit répand ses sombres voiles sur la terre, soit lorsque le soleil après avoir parcouru son orbite immense, se

porte aux extrémités du ciel, & qu'épuisé par la longueur de son cours & par l'action de l'air sur ses rayons, il ne répand plus qu'une lumière incertaine & languissante; soit parce que la même force qui l'entraîne sur les parties supérieures du ciel, le contraint de diriger ensuite son cours sous la terre. Mais lorsque la jeune épouse du vieux Titon ouvre tous les matins avec ses doigts de roses les portes de l'orient, l'éclat de l'aurore frappe alors les mortels, & leur annonce le jour qui va fuivre, soit que le soleil envoie de l'autre hémisphère quelques rayons, comme l'avant-coureur de son arrivée; soit que la matière du feu soit contrainte de se réunir dans un temps marqué & de former ainsi tous les jours un nouveau globe de lumière: c'est ce qu'on prétend voir sur la cime du mont Ida, lorsque le soleil paroît à l'orient; on voit se lever tout-à-l'entour des feux épars qui se réunissant insensiblement, forment un globe qu'on apperçoit distinctement. Ce concours réglé de semences ignées & cette réparation certaine de la lumière n'ont rien qui doive nous surprendre; la

nature nous montre un ordre établi pour toutes ses productions : les arbres fleurissent & se dépouillent de leur verdure dans un temps marqué ; les dents tombent à un certain âge ; les joues d'un jeune adolescent se couvrent d'un tendre coton qui fait ensuite place à un poil plus ferme & plus épais ; le tonnerre enfin, la neige, les pluies, les orages, les vents suivent assez l'ordre des saisons ; car les premiers éléments s'étant s'abord arrangés d'une certaine manière, la nature ne peut plus changer l'ordre de leurs premières dispositions.

Les jours croissent lorsque les nuits diminuent, & par une révolution certaine ces mêmes nuits augmentent lorsque les jours décroissent. Le soleil est la cause de cette vicissitude ; car soit qu'il s'éleve au-dessus de la terre, ou qu'il en éclaire les parties inférieures, il divise toute la circonférence du ciel en parties inégales, de sorte que ce qu'il ôte d'un côté, il le rend au côté opposé ; mais cette irrégularité cesse dès qu'il arrive dans l'Équateur : les jours sont alors égaux aux nuits ; le ciel est partagé également

au nord & au midi, il borne les vents orageux qui arrivent de ces pôles du monde. Mais la situation & la position du soleil font obliques dans le zodiaque ; il y fait le partage des saisons de l'année, & ne répand sa lumière sur la terre & dans les cieux qu'obliquement : c'est ce qu'ont enseigné ceux qui ont observé le ciel, & qui l'ont divisé en tant de différentes constellations.

Pour expliquer cette succession des jours & des nuits ; ne pourroit-on pas croire aussi que l'air étant plus épais dans de certaines régions, les rayons du soleil se trouvent arrêtés, & n'ayant point assez de force pour pénétrer cet obstacle, ils retardent à éclairer l'autre hémisphère ? C'est ainsi que pendant l'hiver la nuit continue de répandre son obscurité sur la terre, jusqu'à ce que la lumière du soleil forçant les portes de l'orient, fasse briller les premiers traits du jour, ou que les feux qui forment le soleil, arrivant suivant les différentes saisons de l'année avec plus ou moins de vitesse, fassent paroître leur clarté.

La lumière du soleil étant réfléchie.

peut produire celle de la lune : cet astre nous éclaire d'autant plus qu'il s'éloigne davantage du soleil, jusqu'à ce que lui étant tout-à-fait opposé, il brille à nos yeux de toute sa splendeur ; ensuite il nous dérobe insensiblement son éclat, lorsqu'achevant son cours, il s'éloigne de plus en plus du soleil. C'est l'opinion de ceux qui prétendent que la lune est comme une boule qui dirige ses mouvements sous cet astre : peut-être aussi que la lumière de la lune lui est propre & que son éclat n'est point emprunté, mais que roulant & entraînant inséparablement avec elle un corps opaque, il nous en dérobe tantôt une partie, tantôt une autre, & quelquefois il nous la dérobe toute entière.

La lune ne pourroit-elle pas aussi en tournant sur ses poles, nous montrer d'abord un de ses côtés, ensuite toute sa face lumineuse, & enfin continuant de tourner sur son axe, faire disparaître peu-à-peu cette même clarté, jusqu'à ce que sa lumière s'évanouisse tout-à-fait : c'est le sentiment que les Chaldéens ont apporté pour combattre celui des Astrologues, quoi-

que néanmoins l'opinion des uns & des autres soit possible, & qu'on ne sache à qui donner la préférence.

Enfin puisque la clarté de la lune n'est pas produite suivant un ordre réglé de certaines formes & de certaines figures; que chaque jour elle perd de son éclat du côté où elle a d'abord commencé à paroître, tandis que du côté opposé sa lumière va toujours en augmentant; il n'est point aisé de déterminer par le raisonnement la cause de cette variation; mais elle ne doit pas vous étonner, puisque nous voyons mille autres choses produites avec un ordre constant. Le printemps revient toujours dans la même saison, c'est le temps des amours; le doux zéphir par le bruit de ses ailes annonce qu'il est l'aimable avant-coureur des plaisirs : Flore remplit l'air du parfum des fleurs, & par la variété de ses présents flatte agréablement la vue & l'odorat. La chaleur vient ensuite répandre la sécheresse sur la terre; elle est suivie de la blonde Cérès. L'automne succède & nous enrichit des présents de Bacchus; mais bientôt les vents nous font sentir leurs halei-

nes furieuses. Le tonnerre qui gronde dans la nue , fait trembler les mortels ; la neige commence à se répandre , le froid vient engourdir toute la nature , le triste hiver est arrivé. Cessons donc de nous étonner que la lune ait un temps prescrit pour la naissance de sa lumière , comme elle en a pour son extinction ; puisqu'il y a tant d'autres choses qui sont produites avec un ordre fixe & constant.

Les éclipses du soleil & de la lune peuvent être produites par différentes causes : la lune peut , opposant son globe opaque aux rayons du soleil , en dérober la lumière à la terre ; ce même effet peut aussi arriver par l'interposition d'un autre corps imperceptible & sans éclat. Il se peut encore que le soleil perde sa clarté par l'effet d'un corps plus lumineux ; la terre en s'interposant entre le soleil & la lune , peut également dérober la lumière à ce dernier corps ; il se peut aussi que dans le passage de la lune , un corps solide s'interpose entr'elle & le soleil ; peut-être enfin que la lune ayant une lumière qui lui est propre , la perd dans de certaines régions de l'espace

qu'elle parcourt , parce qu'elle est effacée par l'éclat de lumières plus vives qui s'y rencontrent.

Après vous avoir expliqué comment ces globes immenses ont pu se former dans ce vaste univers, dans l'immense espace du vuide; comment on peut connoître les mouvements variés & les orbés différentes du soleil & de la lune; la cause & la puissance qui les font mouvoir; comment ces globes s'éclipserent & couvrent la terre de ténèbres; comment ensuite reparoissant sur l'horizon, ils parent l'univers de nouveaux feux; je reviens de nouveau à la naissance du monde; je vais vous entretenir de l'essai des premières productions de la terre, de ce qu'elle osa d'abord former, & exposer à la lumière éclatante du jour & à l'haleine incertaine des vents.

La terre produisit premièrement toutes sortes d'herbes; ses collines s'embellirent d'une agréable verdure, & les prairies émaillées de fleurs se firent remarquer sur toutes les campagnes, elle permit ensuite aux différentes espèces d'arbres & de plantes de s'élever dans les airs & d'y

prendre peu-à-peu leur accroissement, & de même que les plumes ou la laine sont une des premières choses qui sont produites, lors de la formation des animaux; de même les herbes & les arbriffaux dans la nouveauté de la naissance de la terre, furent une de ses premières productions. Elle forma ensuite toutes les espèces d'animaux; car sans doute vous ne croyez pas qu'ils soient descendus du ciel tout formés, ou qu'ils sont sortis du fond des eaux. La terre est la mère commune de tous les êtres, il n'y a rien qui ne soit sorti de son sein, aujourd'hui même l'action combinée de la pluie & de la chaleur du soleil, ne fait-elle pas éclore sur la terre une prodigieuse quantité de toutes sortes d'insectes; il n'est donc pas étonnant qu'autrefois dans la première jeunesse du ciel & de la terre, il se soit formé des animaux en beaucoup plus grand nombre & beaucoup plus forts.

Dans la saison naissante du printemps, on vit toutes les espèces d'oiseaux sortir & abandonner la coque de leurs œufs; c'est ainsi que la cigale

dans les chaleurs de l'été, quitte son petit étui, & va chercher d'elle-même l'aliment nécessaire à sa subsistance & à sa conservation. La terre essaya de produire des animaux, les campagnes alors renfermoient beaucoup plus d'éléments de chaleur & d'humidité, & selon que chaque région se trouvoit disposée & offroit des lieux plus convenables, il s'y forma des matieres qui tenoient à la terre par leurs racines; les embryons qu'elles renfermoient croissant avec le tems, acquirent assez de force pour déchirer leurs enveloppes & surmonter tout ce qui s'opposoit à leur passage. La nature dans ce premier âge ouvroit dans les endroits où s'étoient formées ces matrices, les pores & les veines cachées de la terre, elle en faisoit sortir un suc semblable au lait; ainsi l'on voit aujourd'hui le sein d'une jeune femme se remplir d'un lait abondant, parce qu'alors toute la substance de l'aliment se portoit dans cette partie. La terre étoit donc la nourrice de ces premiers nés, la chaleur leur servoit de vêtement, & son gazon leur tenoit lieu de berceau.

Dans ce premier âge du monde; le froid n'étoit pas si rigoureux, la chaleur si excessive, les vents si violents; toutes ces choses ayant été formées ensemble, se sont accrues & fortifiées par le temps; c'est donc avec justice que nous reconnoissons encore aujourd'hui la terre pour la mere commune de tous les êtres, puisqu'elle est par sa puissance que le genre humain a été produit, que c'est elle qui a formé tous les animaux, dont les uns habitent les forêts, les autres les mers ou les airs; mais parce que toute puissance productrice a nécessairement des bornes, la terre cessa d'être féconde, comme une femme cesse de l'être avec l'âge; car le temps change à la fin l'essence, la nature même du monde; toutes les choses se succèdent & font place les unes aux autres, rien n'est fixe ni permanent dans l'univers; le temps exerce continuellement son pouvoir sur tous les êtres, il les change, les altere, les manie à son gré; les uns tombent en pourriture, les autres malades & languissants périssent de vieillesse, d'autres prennent naissance du débris de ces premiers.

premiers. Tout change à la fin de face ; la terre passe d'un état à un autre , aujourd'hui impuissante à produire ce qu'elle avoit fait naître autrefois, demain elle fera fortir de son sein, ce qu'elle avoit inutilement tenté auparavant.

La terre essaya d'abord les formes de toutes sortes de monstres ; les uns étoient privés de pieds, de mains, de la plupart des membres ; les autres étoient sans bras, sans bouche, sans yeux ; d'autres avoient leurs membres tellement unis & attachés ensemble, qu'ils ne pouvoient se mouvoir, il leur étoit impossible d'éviter ces choses désagréables, & de fuir celles qui pourroient leur faire plaisir. La terre créa donc des monstres de toute espece, mais la nature les priva de la puissance de se reproduire, ils ne purent se développer, ni rechercher leur nourriture, ni goûter les plaisirs de l'amour ; car il faut le concours de nombre de circonstances pour que l'animal acquiere la faculté de se reproduire, il faut d'abord que l'aliment y contribue ; que la matiere de la reproduction trouve un réservoir

& une essence convenable dans le corps, lorsque toutes les parties ont pris leur accroissement, il faut enfin que le mâle & la femelle se recherchent par l'attrait mutuel du plaisir. Par conséquent dans ces premiers temps nombre d'animaux durent périr, parce qu'ils manquoient des qualités propres à la reproduction; & tous ceux qui respirent actuellement, ne se sont maintenus que par la force, ou par l'adresse, ou par la vitesse de leur course, ou par l'utilité dont ils ont été qui nous a engagé à en prendre soin & à les conserver. Toutes les espèces d'animaux sauvages & carnassiers, comme le lion, le tigre, se sont maintenues par la force; la ruse a conservé les renards & la vitesse les cerfs; mais le chien fidèle & vigilant, le bœuf, la brebis & toutes les bêtes de somme se mirent sous la garde de l'homme; ils préférèrent un esclavage paisible à la crainte d'être sans cesse la proie des animaux les plus forts: l'homme, comme pour les récompenser de leurs services, leur donna d'abondants pâturages. Mais ceux à qui la nature n'avoit point procuré.

ces avantages , & qui d'ailleurs ne purent se soutenir par eux-mêmes , ni mériter nos soins par leur utilité , furent la proie des animaux les plus forts : ces especes infinies ne purent échapper à leur destinée ; elles périrent toutes , & furent effacées du nombre des êtres.

Mais on ne vit jamais de Centaure dans le monde ; il ne se forma point d'animaux avec une double nature , & d'un corps mêlé de membres de différentes especes. On conçoit sans beaucoup de pénétration qu'il n'y a que les choses de même nature qui puissent s'unir & s'allier ensemble. A trois ans un cheval est à la fleur de son âge ; il est alors fort & vigoureux , tandis qu'un enfant de cet âge peut à peine se soutenir , & qu'il cherche encore les mamelles qui l'ont allaité. Mais dans la suite , lorsque le cheval commence à perdre sa vigueur , que ses membres en dépérissant annoncent sa fin prochaine , c'est l'âge où le jeune enfant accru , développé , perfectionné , commence sa jeunesse florissante ; ses joues , son menton se couvrent d'un tendre duvet. Ne peniez

donc pas qu'il y ait jamais eu de centaures, ni de scyllés demi-femmes ou demi-poissons, environnés de chiens dévorants ou d'autres monstres semblables, formés de parties d'animaux d'espèces si différentes & si disproportionnées. Il est d'ailleurs impossible que ces monstrueuses productions puissent avoir un penchant égal pour se réunir; leurs passions, leurs inclinations sont différentes; ils ne pourroient croître & se développer en même-temps; les mêmes aliments ne conviendroient pas à toutes leurs parties: c'est ainsi que la ciguë qui sert de nourriture à la brebis, est un poison très-dangereux pour l'homme. De même le feu ne consume-t-il pas également le corps des lions & celui de tout autre animal qui habite sur la terre? Comment donc se pourroit-il qu'un être qui seroit composé d'un triple corps, comme la chimère qu'on prétend être formée des parties d'un lion, d'une chèvre & d'un dragon, pût exister & exhaler de sa gueule affreuse des flammes ardentes? Celui qui dans le premier âge du monde & dans la nouveauté du ciel & de la terre ima-

gina ces productions bizarres & monstrueuses, n'en dut soutenir l'idée que par le plaisir qu'il y a d'imaginer des choses nouvelles : on pourroit encore aujourd'hui égayer son imagination sur mille récits aussi fabuleux, & prétendre qu'alors on vit couler sur la terre l'or avec l'eau des fleuves, que les arbres portoient des perles au lieu de fruits; que les hommes étoient si grands & si puissants qu'ils pouvoient traverser les mers d'un seul pas, & que de leurs mains ils pouvoient embrasser la vaste enceinte du ciel & la faire tourner autour d'eux. Mais quoique la terre dans le premier assemblage des animaux renfermât dans son sein beaucoup d'éléments propres à la production des êtres, rien ne prouve cependant que l'union de choses si différentes, comme d'un homme avec un animal ou d'un lion avec un dragon, fût possible; puisque tout ce que la terre produit, comme les arbres, les grains, les fruits, les herbes ne peuvent naître & se développer, s'ils sont mêlés & confondus les uns dans les autres, tant il est vrai que toutes les choses gardent nécessairement leur

premier ordre, leur première disposition, & qu'il n'y a rien qui ne conserve les loix que la nature lui a données.

Les premiers enfants de la terre étoient beaucoup plus robustes que ceux d'aujourd'hui, parce que la terre n'avoit encore rien perdu de sa force: leurs os, leurs nerfs, leurs muscles, toutes les parties de leurs corps étoient aussi plus grandes & plus fortes; ils n'étoient pas sensibles à la chaleur ni au froid, à la différence des climats ni au changement des aliments; leurs corps étoient très-peu susceptibles d'altération; leur vie errante comme celle des animaux, voyoit long-temps les vastes révolutions du ciel & du soleil. On ne connoissoit pas l'usage de la charrue; le fer n'avoit pas encore ouvert le sein de la terre; on n'avoit pas imaginé de semer dans ses entrailles, ni d'y élever de jeunes arbrisseaux; on ne savoit pas émonder les arbres ni les tailler; la chaleur, les pluies faisoient toute la fertilité de la terre. Ces premiers hommes se contentoient de ce qu'elle produisoit d'elle-même & sans culture; leur nour-

riture étoit les fruits des chênes, de l'arboufier, du pommier. Ces arbres alors donnoient des fruits plus grands, plus suaves qu'à présent, & qui étoient pour eux un aliment délicieux. La nouveauté florissante de la terre lui faisoit produire un grand nombre d'autres fruits qui les satisfaisoient ; ils alloient appaiser leur soif sur le bord des fleuves & des fontaines, comme encore aujourd'hui les animaux attirés par le doux murmure d'un ruisseau, vont s'y défatérer. Ces hommes errants à l'aventure, à l'ombre de la nuit se retiroient dans les antres rustiques des Nymphes qu'ils rencontroient : là des ruisseaux d'une eau claire & limpide coulants au travers des rochers, retomboient en cascade dans de vastes prairies, & grossis dans leur cours par de nouvelles eaux, ils se répandoient avec impétuosité dans les campagnes. On ne connoissoit pas dans ce siècle grossier l'usage du feu, l'homme ne savoit point employer la peau des animaux pour se couvrir ; les bois, les forêts, les cavernes étoient leurs retraites ordinaires, les arbres leur servoient d'asy-

le contre l'impétuosité des vents & la violence des orages. Personne ne travailloit pour le bien commun, ils n'avoient ni loix ni coutumes, ils jouissoient sans contestation de ce que le sort ou le hasard leur offroit, chacun ne pensoit qu'à soi, & satisfait de son existence, il se suffisoit à lui-même sans s'embarasser des autres. L'amour cependant, ou plutôt le besoin & la nécessité portoient ces amants rustiques à se réunir dans les forêts, quelquefois une mutuelle ardeur seconçoit leurs désirs, quelquefois aussi une passion brutale & emportée les rendoit maîtres de leur jouissance par la force, mais plus souvent ils achetoient leurs plaisirs par des glands, des châtaignes choisies, & dans ces premiers temps ces petits présents n'étoient pas à négliger.

Ces premiers enfants de la terre pleins de confiance dans leur force poursuivoient & chassoient les jeunes animaux à coups de pierre ou de massue, il y en avoit peu qui leur échappassent, & les cavernes n'étoient pas pour eux des retraites bien sûres. Lorsque la nuit les surprenoit, ils fai-

foient comme les sangliers, ils se couchoient sur la terre & s'enveloppoient de feuillages. Errants sans crainte sous les sombres voiles de la nuit, ils ne remplissoient pas l'air de leurs gémissements pour le retour du jour; ils attendoient tranquillement dans le silence & dans la douceur du repos, que la lumière du soleil revint faire briller son éclat dans le ciel. Ils avoient remarqué dès leur plus tendre jeunesse cette alternative de jours & de nuits, ce n'étoit plus pour eux une merveille; ils n'appréhendoient pas qu'une nuit éternelle couvrît pour toujours la face de la terre. Mais leur plus grande inquiétude étoit de voir troubler leur repos par l'arrivée de quelques bêtes féroces; quelquefois chassés de leurs demeures, ils cherchoient en vain d'autres cavernes; un sanglier écumant ou un lion furieux les forçoit de quitter cette nouvelle retraite; il falloit céder à ces hôtes cruels le lit couvert de feuillages qu'ils venoient de dresser pour leur sommeil.

Néanmoins il ne paroissoit pas alors plus d'hommes qu'à présent; si quel-

qu'un d'eux avoit le malheur d'être surpris par quelques bêtes farouches, elles lui déchiroient les membres & en faisoient leur nourriture. Les forêts, les montagnes, les plaines d'alentour, retentissoient des cris horribles qu'ils jettoient en se voyant, pour ainsi dire, ensevelis tout vivants dans les entrailles de ces animaux carnassiers. Ceux qui se déroboient à leur fureur par la vitesse de leur course, portoient leurs mains tremblantes sur les blessures mortelles qu'ils venoient de recevoir ; ils appelloient la mort à leur secours avec des cris épouvantables ; mais bientôt épuisés par la perte de leur sang, rongés par les vers qui s'engendroient dans leurs blessures, & ignorant sur-tout les remèdes qu'il falloit appliquer à leurs maux, ils voyoient terminer leur vie avec leur douleur. Mais dans ce temps on ne voyoit pas des milliers d'hommes se réunir & se faire entre eux des guerres longues & cruelles, la mer n'étoit pas teinte de leur sang, & la terre ne se trouvoit pas couverte en un instant d'une multitude de morts & de mourants. Les ondes irritées de l'o-

céan ne faisoient point échouer les vaisseaux contre les rochers ; en vain l'orage & les tempêtes regnoient sur les mers, le calme de l'océan n'avoit encore tenté personne ; l'art de la navigation n'étoit pas découvert. Si quelques hommes alors périffoient par le défaut d'aliments, combien un plus grand nombre aujourd'hui périssent par les excès & par l'intempérance. Il étoit bien rare dans ces premiers temps que les hommes s'empoisonnassent eux-mêmes par leur imprudence, tandis qu'aujourd'hui ils préparent eux-mêmes les poisons qu'ils veulent donner à leurs ennemis.

Mais lorsque l'homme quelque temps après eut imaginé de se construire de petites cabanes, de se couvrir de la peau des animaux, & qu'il eût trouvé l'usage du feu ; que le mari & la femme se choisirent une même demeure, qu'ils s'unirent par les tendres liens de l'amour, que les enfants furent reconnus & avoués par leurs peres ; dès ce moment le genre humain commença à perdre de sa vigueur, l'homme accoutumé au feu, ne put supporter l'intempérie des sa-

sons, l'usage trop fréquent des plaisirs de l'amour énerva son tempérament, les tendres caresses des enfans adoucirent insensiblement le naturel farouche des peres; l'amitié s'établit, on forma des liaisons avec les voisins, on prit un soin particulier des enfans & des femmes, ils convinrent dans leur langage à peine à demi-formé, de soutenir & de protéger le sexe le plus foible, & sans autre morale que celle de la nature, ils s'exhorterent à la défense de l'oppressé. Ce n'est pas qu'ilregnât entr'eux une union générale & parfaite, mais la plus grande partie observa toujours religieusement ses traités, sans quoi peut-être le genre humain se seroit totalement détruit, & on ne l'eut pas vu se multiplier jusqu'à nous.

On imagina les différens sons de la langue, l'utilité des choses fut la cause des noms particuliers qu'on leur donna, comme un jeune enfant qui ne peut encore se faire comprendre; montre & désigne avec le doigt les choses qu'il voit & qu'il desire. Tout être vivant connoît les forces dont il peut se servir. A peine les cornes commencent-

elles à paroître sur la tête d'un jeune taureau, que s'il s'irrite, il se baïsse pour en frapper; les lionceaux, les jeunes pantheres ont à peine des ongles & des dents, qu'ils les emploient à se défendre & attaquer. On voit les jeunes oiseaux se fiant à leurs ailes délicates abandonner leur vie aux premiers essais de leur vol. Qu'il est ridicule de penser qu'un seul homme ait imaginé le premier les noms de toutes les choses, & qu'il ait ensuite fait part de cette découverte au genre humain! De qui un mortel auroit-il pu recevoir cet avantage? Comment auroit-il été seul privilégié parmi tous les autres hommes, comment la connoissance en seroit-elle parvenue à un seul homme, préférablement à tout autre? Croit-on d'ailleurs qu'il auroit eu assez de crédit pour forcer ses semblables à recevoir ses préceptes. La docilité ne paroît pas avoir été une des vertus dominantes de ces premiers siècles, & il n'est pas vraisemblable que des hommes aussi grossiers eussent eu assez de patience pour recevoir & apprendre d'autrui une langue qu'ils n'eussent pas imaginée. Est-il donc si

étonnant que le genre humain étant pourvu d'organes propres à parler, ait donné des noms différents aux différentes choses selon les idées qu'il s'en formoit ? Ne voyons-nous pas que les animaux même ont une langue & des inflexions différentes pour exprimer leurs diverses sensations, comme la peur, la joie, la douleur ? Voyez un dogue irrité, il ouvre une large gueule, montre des dents menaçantes ; la rage, la colère lui fait pousser des cris effrayants, mais à peine est-il apaisé, les inflexions de sa voix changent, ses aboyements deviennent plus doux ; voyez-le ensuite caressant ses petits avec sa langue, jouant avec eux, les agaçant par de feintes morsures, combien alors son ton, ses accents sont doux & touchants, & combien ils sont encore différents des cris qu'il jette, lorsqu'il est enfermé seul dans une maison, ou lorsque la douleur des coups le force à se plaindre.

Un jeune cheval qu'irrite l'ardeur de ses desirs, les exprime par des hennissements bien différents de ceux qui le font frémir au bruit des armes, ou lorsqu'en liberté dans la plaine, il

se presse les flancs pour quelqu'autre fujet. Combien les éperviers, les milans, les vautours, les plongeurs qui tirent leur nourriture des eaux de la mer, n'ont-ils pas d'accents variés, soit qu'ils se disputent leur proie ou leur aliment, soit que les saisons soient la cause de cette variation, comme on l'affure des corbeaux & des corneilles, qui, dit-on, demandent de la pluie, & semblent appeller les vents & la fraîcheur de l'air. Par conséquent si des animaux ont la faculté d'exprimer de plusieurs manieres leurs affections différentes, pourquoi l'homme qui leur est si supérieur n'auroit-il pas celle de désigner par des noms les diverses choses qu'il apperçoit ou qu'il conçoit ?

L'usage du feu peut avoir été trouvé de deux manieres ; la foudre en se précipitant sur la terre, peut avoir laissé des traces de ses flammes, car on voit qu'un corps, lorsqu'il est frappé par les feux du ciel, répand des flammes qui se font remarquer tout alentour ; ou bien, le choc impétueux des vents agitant les arbres dans les forêts, aura mis le feu aux branches & aux rameaux. Ce ne peut être

qu'aux rayons du soleil qu'on a l'obligation de l'usage de cuire les viandes & de les rendre par-là d'une plus facile digestion. L'expérience fit connoître à ces premiers hommes beaucoup de choses dans les campagnes, qui ayant été meuries par la chaleur du soleil, étoient devenues meilleures : alors ceux qui avoient le plus d'adresse & d'industrie, apprirent à se servir de cet élément pour préparer leur nourriture ; ils réformèrent leur manière de vivre, ils adoucirent leurs mœurs dures & grossières : les plus puissants d'entr'eux commencerent à bâtir des cités & des forteresses pour s'y tenir en sûreté ; ils partagerent les troupeaux, diviserent les champs, & ce partage se fit suivant les avantages ou les prérogatives de la beauté, de la force ou de l'esprit ; car dans ces commencements la force & la beauté étoient dans une grande considération. Chacun enfin posséda quelque chose en propre ; mais bientôt après l'or fut trouvé, & cette funeste découverte fit perdre de leur prix à la force, à l'esprit, à la beauté ; tout fut soumis à l'empire de la richesse. Si l'homme

réglait la conduite de sa vie par le conseil de la sagesse, qu'il fût unir la sobriété à l'égalité de l'esprit, il seroit toujours riche. Quiconque fait se contenter de peu, n'a point à redouter la pauvreté ; mais les hommes recherchent avec empressement la puissance & les dignités dans l'espérance de donner une base solide à leur fortune ; ils s'imaginent que le chemin de la richesse est celui du bonheur, & qu'on ne peut être heureux sans elle. Mais que leur attente est vaine ! que cette route est semée de ronces & d'épines ! A peine croient-ils être au faite des honneurs, que souvent l'envie, comme un coup de foudre, les précipite & les fait retomber dans la bassesse & l'infamie ; de sorte qu'il vaut souvent beaucoup mieux obéir & vivre en paix, que de prétendre commander aux nations, & de tenir sous ses loix des sceptres & des couronnes. Laissons les mortels superbes tenter le chemin des grandeurs & de la fortune ; ils ne prennent pas garde que la route de l'ambition est étroite & escarpée : souvent l'envie, semblable au tonnerre, les renverse par terre du rang suprême

où ils se font élevés. Ces mortels orgueilleux n'ont souvent de savoir & de prudence, que celui qu'ils reçoivent de leurs ministres; ils s'en rapportent toujours moins à leur sentiment qu'à celui des autres : telle a toujours été la conduite des hommes élevés en dignité dans les siècles précédents ; telle elle est encore aujourd'hui & fera encore à l'avenir.

Quand les Rois ont été détrônés & massacrés par leurs peuples, l'ancienne majesté du trône a été abbatue; les sceptres superbes, les diadèmes illustres, couverts de sang & de poussière, foulés aux pieds de la multitude, sembloient regretter les honneurs qu'ils avoient perdus ; car on se plaît à traiter avec le plus de mépris & d'indignité les choses qu'on a le plus craint & redouté. Alors la souveraine autorité fut remise entre les mains du peuple, chacun demanda pour soi le commandement, on créa les charges & les magistratures, les loix furent établies : les hommes las à la fin que la violence & la force décidassent de tout, & voyant que les querelles qui s'élevoient entre eux,

faisoient le malheur perpétuel de leur vie , se soumettent de plein gré à l'autorité des loix ; ils s'obligent réciproquement de les observer. Cette soumission & la crainte du châtement suspendirent tout acte de violence ; on modéra les transports de sa colere, tant par la crainte du glaive de la justice, que par les remords d'avoir rompu les liens de la société civile. En effet n'a-t-on pas toujours à craindre que les crimes ayant échappé à la pénétration des Dieux & à la connoissance des hommes , ne soient divulgués tôt ou tard ? ne peut-on pas se trahir soi-même dans le sommeil ou dans des accès de délire ou de rêverie , & publier alors des crimes que le temps sembloit avoir effacé ?

Il n'est point difficile de connoître l'origine du culte des Dieux, ni de savoir comment toutes les nations leur ont élevé des temples & fait des sacrifices ; pourquoi encore aujourd'hui elles implorent leurs secours dans leurs actions les plus importantes, quelle est la cause qui porte les mortels à élever dans toutes les parties de la terre des temples nouveaux aux Dieux,

& à célébrer des fêtes en leur honneur. Dans ces temps il se présentoit à l'esprit des hommes, même pendant leur sommeil, des simulacres de la plus grande beauté & d'une taille merveilleusement avantageuse, & parce qu'ils croyoient voir le mouvement du corps de ces simulacres, & qu'il leur sembloit qu'ils parloient convenablement à la grandeur de leur être ; ils leur attribuerent l'usage des sens & du sentiment ; ils se persuaderent qu'ils étoient immortels, parce que ces figures se représentoient sans cesse à leur imagination, & en effet elles devoient toujours y être présentes par l'écoulement perpétuel des simulacres ou images qui s'échappent des corps, d'ailleurs ils pensoient qu'il étoit impossible que rien pût vaincre les forces puissantes de ces divins simulacres. Ils se persuadoient qu'ils devoient être beaucoup plus heureux que nous, parce que la crainte de la mort ne troubloit point leur repos, & qu'ils leur voyoient faire pendant le sommeil nombre de choses surprenantes sans qu'ils en parussent fatigués. Mais ce qui les persuadoit davantage, étoit

les mouvements réglés du ciel , le retour certain des saisons , dont ils n'avoient pu jusqu'alors découvrir la cause , ils les regardoient comme des prodiges qu'ils attribuoient aux Dieux , & ils se persuaderent ainsi aisément que rien ne se faisoit au monde sans leur volonté ; enfin ils établirent dans le ciel des trônes & des palais éternels pour ces Dieux , parce que c'est au ciel que se fait le mouvement du soleil & de la lune , que c'est là que se forment les jours & les nuits , qu'on voit des astres nous prêter leur clarté pendant l'obscurité , que des feux brillants s'agitent dans les airs , & qu'enfin c'est sur cette région spacieuse que les nues forment les pluies , la rosée , la neige , la grêle , les vents , les orages & la tempête.

Malheureux mortel ! qui oses troubler le repos des Dieux en les affujettissant au travail & aux mouvements de la colere ; combien cette crédulité t'a causé de crainte & d'alarmes ! Que nous avons ressenti cruellement les suites de cette erreur funeste ! quelle source de larmes ne prépare-t-elle pas à la postérité. N'appel-

lez point piété l'action de l'hypocrite qui s'approche des statues des Dieux la tête voilée, qui prosterné par terre, élève ses mains au ciel pour implorer leur secours, & qui entassant vœu sur vœu, remplit les temples du sang des victimes. La véritable piété consiste à pouvoir envisager toutes les choses avec un esprit tranquille & un regard ferme; car lorsque nous élevons les yeux vers cette voûte éclatante qui pare notre univers, & que nous considérons le nombre prodigieux de soleils, & d'astres qui brillent avec éclat dans le ciel, lorsque nous faisons attention aux mouvements réglés du soleil & de la lune, ce spectacle nous attriste, sur-tout si l'inquiétude qui en naît nous force à rechercher en même-temps, s'il n'y a point quelque puissance supérieure qui imprime le mouvement & règle toutes ces choses.; car l'ignorance des causes premières, tourmente l'esprit; on veut savoir quelle a été l'origine du monde, quelle sera sa fin, jusqu'à quand cette enceinte immense pourra résister au choc de tant de mouvements; ou si la puissance des Dieux ne préservera

point le monde des loix de la destruction , malgré les efforts de tant de secouffes qui l'agitent depuis l'éternité des temps , & qui tendent fans cesse à le détruire.

Quel est d'ailleurs le mortel dont l'esprit ne soit point ému par la crainte des Dieux , qui ne se sente saisi d'effroi par la peur du tonnerre , lorsque ses coups redoublés ébranlent la terre , & que son murmure menaçant se fait entendre dans tout le ciel ? Alors les peuples , les nations sont saisis de terreur ; la crainte des Dieux humilie l'orgueil des Rois ; pénétrés de frayeur ils croient que le moment de la punition de leurs crimes est arrivé. Lorsque les vents déchainés excitent l'orage & la tempête , lorsque leur souffle furieux submerge les vaisseaux qui sont sur les mers ; que les légions , les soldats , les matelots , les éléphants se choquent & sont entraînés par les ondes irritées , alors le chef de l'armée adresse ses vœux au ciel pour appaiser sa colere ; il fait des prieres aux vents pour se les rendre favorables , mais c'est en vain ; les fiers aquilons sourds à ses prieres redoublent leurs

fureurs , & le font souvent échouer contre un écueil ou un rocher. Tant il est vrai qu'il y a une certaine force secrète qui fait évanouir les desseins des hommes , qui dompte l'orgueil des grands , & se joue de leur ambition. Enfin , quand la terre tremble sous nos pieds , que les villes ébranlées semblent vouloir tout ensevelir sous leurs ruines , qu'y a-t-il d'étonnant que dans ces instans périlleux , l'homme oubliant sa raison & se défiant de ses lumieres , ait recours à la puissance des Dieux , & qu'il les reconnoisse pour les causes de toutes les choses ?

Au reste on trouva le cuivre , l'or , le fer , aussi bien que l'argent & le plomb , lorsque le feu eut détruit les forêts sur les montagnes , soit qu'il y ait été mis par la chute du tonnerre , soit que les hommes de ce temps l'y eussent mis eux-mêmes pour intimider leurs ennemis pendant la guerre , soit que ces mêmes hommes séduits par la bonté du terrain , voulussent étendre leurs campagnes & rendre leurs pâturages plus abondants , soit enfin pour faire périr les animaux sauvages

sauvages & s'enrichir de leurs dépouilles, car dans ces premiers siècles de la terre ; on se servoit pour chasser plutôt de fosses & de feu, que de filets & de chiens ; enfin de quelque maniere que le feu ait détruit & consumé les forêts, il est certain que la terre ayant été brûlée & vitrifiée par le feu, des ruisseaux d'or, d'argent, de plomb, sortirent de ses veines dans les cavités les plus profondes des montagnes : & ces ruisseaux s'étant arrêtés à la surface de la terre, ils s'y consolidèrent & se firent remarquer par leur brillant & leur éclat. Les premiers hommes s'apercevant que ces métaux conservoient la même forme que les matrices d'où ils avoient été tirés, ils imaginèrent alors que si ces métaux étoient liquéfiés par le feu, ils pourroient prendre la forme qu'on voudroit leur donner ; & à force de les battre, ils en formerent des pointes aigues, des tranchants déliés, dont ils se servirent pour armer leurs dards, leurs fleches ; ils en firent ensuite des outils pour couper les arbres des forêts, équarrir les bois, les tailler, les creuser ou les arrondir.

Ces premiers outils étoient indifféremment d'or, d'argent, de fer ou de cuivre; mais bientôt s'étant apperçus que l'or, l'argent avoient moins de résistance que le fer; que la pointe des outils qui en étoient formés, s'é-mouffoit aisément, ils donnerent la préférence au fer & à l'airain, & laissèrent dans les entrailles de la terre l'or & l'argent. Mais que les temps sont changés! on fait peu de cas aujourd'hui du fer, du cuivre: l'or & l'argent sont l'idole & le souverain bien de l'homme. Ainsi les siècles mobiles changent le prix de toutes les choses; ce qui fut autrefois précieux, est aujourd'hui méprisé; une chose en bannit une autre; l'or est aujourd'hui ce qu'on recherche avec le plus d'empressement; on ne fait cas que des biens de la fortune, & les mortels s'empressent à lui rendre les plus grands honneurs.

Vous pouvez facilement, Memnius, connoître par vous-même comment les hommes ont trouvé l'usage du fer: d'abord ils n'avoient d'autres armes que leurs mains, leurs ongles, leurs dents & les pierres; ils s'armoient

dans les bois de troncs, de branches d'arbres. Mais quand ils eurent connu le feu, & qu'ils fûrent l'employer, ils forgerent des armes de fer ou d'airain. L'usage de l'airain cependant précéda celui du fer, parce qu'il étoit alors plus abondant, & qu'il est d'une matière plus maniable, plus souple; on l'employa à remuer la terre; les armures pour la guerre étoient de ce métal; ils s'en servoient pour faire de larges blessures à leurs ennemis, pour s'emparer de leurs champs & de leurs troupeaux. Avec de telles armes, on conçoit qu'ils se rendirent aisément les maîtres de tout ce qui étoit sans force & sans défense. Peu de temps après on imagina de faire des armes avec le fer; on abandonna l'usage de l'airain; les laboureurs commencèrent à se servir d'un soc de ce métal pour ouvrir les entrailles de la terre, & les hommes se trouvant également armés se disputèrent l'avantage de la victoire; ils apprirent d'abord à dompter les chevaux, à leur mettre un mors, à les monter; ils s'armerent de l'épée pour aller au combat; ensuite ils essayèrent de joindre deux chevaux à

un chariot , car l'usage de n'atteler que deux chevaux a dû précéder celui de quatre & celui des chariots armés de faux tranchantes. Ensuite les Carthaginois domptèrent les éléphants, les dressèrent pour l'usage de la guerre ; ils bâtirent des tours sur leurs dos ; ils les accoutumèrent à garder leur rang dans les armées, à recevoir des blessures & à jeter l'effroi & l'épouvante parmi les ennemis. Ainsi la cruelle discorde invente continuellement des armes de plus en plus meurtrières au genre humain, & augmente de jour en jour la terreur de la guerre.

On essaya aussi d'accoutumer les taureaux aux exercices de la guerre; on tâcha de dompter les sangliers & de les faire servir contre l'ennemi. Les Parthes même mirent à leur avant-garde des lions sous la conduite de gens armés qui avoient l'art de les dompter. Mais toutes ces inventions furent sans succès, car ces animaux dans la chaleur du combat reprennent leur férocité naturelle; ils ne reconnoissent plus leurs maîtres; ils mettent le désordre par-tout, renversant les troupes de leur parti péle-

mêle avec les troupes ennemies , & jettant l'épouvante dans tous les rangs. Les chevaux épouvantés par le rugissement de ces fiers animaux , n'obéissent plus à leur cavalier : les lionnes sur-tout donnoient par-tout des marques de leur rage , tantôt se jettant au visage de ceux qui se présentoyent , tantôt les surprenant par derrière ; rien n'arrêtoit leur fureur , lorsqu'elles se sentoient en liberté ; elles terrassoient les plus forts , & les mettoient en piéces avec leurs ongles & leurs dents. Les taureaux renversoient les sangliers , les fouloyent aux piéds , se jettoient sur les chevaux , leur perçoient les flancs avec leurs cornes , & de leur regard menaçant ils les renversoient sur la poussière. Les sangliers de leur côté faisoient sentir leurs cruelles défenses aux soldats des deux armées ; ils teignoient de leur sang les dards qui se rompoient en leur faisant de larges blessures. La cavalerie mêlée avec l'infanterie étoit en confusion ; c'étoit en vain que les chevaux se mettoient de côté ou s'élevoient en l'air de plusieurs piéds pour éviter leurs blessures ; ces animaux su-

rieux leur coupoient les jarrets avec leurs défenses, & les faisoient retomber sur la terre de toute leur pesanteur. On s'apperçut trop tard que ces animaux qui paroissoient domptés à la maison, reprenoient tout leur naturel dans les combats par les blessures. les cris, le tumulte, la terreur & le désordre : on n'en ramenoit point de la guerre, chacun s'échappoit de différents côtés. Ainsi l'on voit souvent les bœufs de Lucanie étant au pied des autels, & n'ayant reçu qu'un demi-coup du Sacrificateur, s'échapper avec furie des temples où l'on vouloit les immoler, après y avoir causé bien du ravage. Cependant on a peine à se persuader que les hommes de ces siècles connoissant le naturel férocé & indomptable de ces animaux n'eussent pas prévu ces malheurs & ces accidents, qui d'ailleurs ne doivent pas être arrivés seulement dans quelque climat de la terre, mais généralement dans toutes ses parties & dans les autres mondes formés par le concours & la réunion de la matière première. Ce ne fut pas sans doute l'espérance de vaincre qui fit

emprunter le secours de ces fiers animaux ; mais les plus foibles résolurent de périr, pourvu que la victoire coûtât bien des larmes & du sang à leurs ennemis.

Les premiers vêtements dont les hommes se servirent, étoient faits par l'union de plusieurs nœuds, on n'avoit pas encore imaginé l'art de la tisserandrie, le fer dut précéder cette utile découverte ; car la plupart des outils qu'on y employe, comme les fuseaux, les navettes, les lames sont composées en partie de cette matière.

L'homme étant naturellement plus adroit & plus industrieux que la femme, dut d'abord préparer les laines & les travailler, jusqu'à ce que les laboureurs trouvant ce travail indigne d'eux, en chargerent le sexe le plus foible, ils garderent pour eux & préférèrent les travaux durs & pénibles de l'agriculture, & cet exercice servit à les rendre encore plus forts & plus robustes.

La nature, cette maîtresse souveraine des choses, donna elle-même aux hommes la première idée de la manière d'enter & de planter, on s'ap-

perçut que les glands & les graines tombées des arbres, produisoient de jeunes arbrisseaux l'année suivante ; on imagina de joindre & d'enter les plantes les unes sur les autres, d'enfouir en terre dans les champs de jeunes branches, & l'on en vit bientôt naître des plantes nouvelles. Ensuite on fit plusieurs essais pour perfectionner le labourage, on imagina différentes cultures, on parvint ainsi à avoir des fruits beaucoup plus doux que ceux que produisoient la terre naturellement ; de jour en jour en défrichant les terres, les hommes reculèrent les bois, les forêts vers le haut des montagnes & donnerent ainsi plus d'étendue aux terres cultivées. Les campagnes s'étendirent & offrirent de vastes prairies émaillées de toutes sortes de fleurs, des ruisseaux, des lacs, d'abondants pâturages, des collines, des vignobles : les champs furent distingués par de belles rangées d'oliviers qui devinrent l'ornement des terres, des vallons ; c'est ainsi qu'à présent les campagnes sont bordées d'arbres de toute espèce, & sur-tout de pommiers, dont le fruit est si agréable & si tant de douceur.

Les oiseaux par la douceur de leurs concerts donnerent aux hommes l'envie de les imiter, cette mélodie faisoit alors une partie de leurs plaisirs. Ce ne fut que long-temps après qu'ils trouverent le moyen de charmer leurs oreilles en joignant l'art des vers à l'art du chant. Les zéphirs en soufflant dans les chalumeaux champêtres, & faisant entendre leurs douces haleines, donnerent la première idée de la flûte, peu-à-peu les mortels s'accoutumèrent à chanter leurs plaintes amoureuses sur des airs nouveaux, c'est ainsi qu'ils passoient leurs tendres loisirs dans les bocages solitaires & les forêts, au sein des plaisirs les plus innocents. Le temps amène toujours quelque nouvelle découverte, dont la raison & l'industrie apprennent ensuite à faire usage. Ces petits concerts adoucirent peu-à-peu l'esprit des hommes, ils faisoient les délices des festins champêtres, tout plaît dans ces agréables instans, les premiers bergers assis sur l'herbe tendre, au bord d'un ruisseau qui faisoit entendre le murmure de ses eaux, à l'ombre des arbres touffus, étoient contents & sa-

tisfaits du peu qu'ils possédoient. C'étoit sur-tout dans la saison riante du printemps, lorsque les prairies se couvrent d'une agréable verdure, c'étoit alors que les jeux, les ris, le tendre badinage, les contes, les douces railleries étoient en usage, alors dans l'enjouement de leur gaieté ils se couronnoient la tête de fleurs, ils se faisoient des écharpes de feuillages verts. La danse cependant se faisoit sans mesure, on frappoit la terre d'un pas dur & pesant, c'étoit des sauts sans graces ni cadence, d'où s'élevoient des ris & des railleries plaisantes; car plus toutes ces choses paroissoient nouvelles, plus elles faisoient un effet surprenant, les hommes sans s'embarasser du sommeil veilloient agréablement, ils chantoient des chansons sur des airs différents, & promenoient leurs levres crochues sur les trous de leurs chalumeaux; les plaisirs de la nuit devinrent les divertissements du jour: bientôt l'on ajouta la mesure & la cadence aux différentes danses qu'on imagina. Les réjouissances, les fêtes multipliées qu'on donne aujourd'hui, n'ont pas plus d'attraits que celles de

ces premiers enfants de la terre ; car tout ce qui est nouveau a toujours l'art de plaire. Les dernières inventions nous paroissent les meilleures, elles anéantissent les premières, car notre légèreté, notre inconstance nous font bientôt rejeter les choses qui ont d'abord paru nous flatter davantage.

Ce fut pour lors qu'ils cessèrent de se nourrir de glands ; le gazon & le feuillage ne leur servirent plus de lits sur la terre, on cessa de porter les peaux des animaux sauvages, ces vêtements furent méprisés, quoiqu'ils n'eussent pas été découverts sans exciter beaucoup de jalousie, on peut même croire que celui qui les porta le premier en fut la victime, & que son sang répandu sur ces peaux, fut tout le fruit qu'il retira de cette découverte.

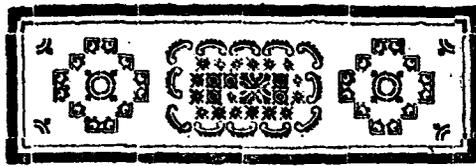
Alors les hommes se dispuoient la dépouille des animaux, mais aujourd'hui c'est pour l'or & le pourpre qu'ils menent une vie agitée, que l'inquiétude & les soucis les dévorant, qu'ils se font la guerre, en quoi nous sommes bien plus coupables que ces premiers enfants de la terre, qui

étant nuds, n'auroient pu se passer de ces vêtements sans être exposés à toute la rigueur du froid, tandis qu'aujourd'hui il devrait nous être indifférent d'être privés de robes de pourpre tissées d'or & d'argent, puisqu'un simple habit pourroit nous couvrir & nous défendre également du froid & de l'intempérie des saisons. C'est donc en vain que les hommes se donnent toujours de la peine, qu'ils s'inquiètent, qu'ils passent leur vie dans des soins inutiles, parce qu'ils ne savent pas quelle est la vraie mesure des biens qu'il suffit de posséder, jusques où s'étendent les vrais plaisirs. Ils livrent ainsi leur vie au torrent des passions, & éprouvent dans leur ame les agitations les plus violentes. Cependant les globes mobiles du soleil & de la lune en parcourant leurs orbites immenses, & répandant leurs lumières sur toute la vaste étendue des cieux, firent connoître aux mortels, comment se renouvellent les différentes saisons de l'année, & que toutes les choses naissent & se conservent suivant des loix fixes & invariables. Ils virent alors que la nature pouvoit être

aidée par l'art ; ils éleverent des tours & bâtirent des forteresses pour se garder contre leurs ennemis , ils se partagerent la terre , la mer fut couverte de vaisseaux , ils se firent des alliés , s'envoyèrent des troupes auxiliaires. Quand les Poëtes commencerent à célébrer dans leurs vers les actions mémorables de ces siècles , il n'y avoit pas long-temps que les lettres avoient été inventées , c'est pourquoi notre siècle ne peut connoître ce qui s'est passé auparavant , les choses présentes peuvent seulement nous donner quelques idées de celles qui sont arrivées dans les âges antérieurs. Ce n'est qu'à force de temps , de travail & d'expérience qu'on est parvenu à se procurer tant de commodités , on n'a point eu d'abord la navigation , l'agriculture , l'architecture , il s'est passé bien des siècles après la naissance du monde , avant qu'on eut créé des loix , établi les peines & les récompenses. L'invention des armes est la suite de la découverte des métaux , les chemins celle de la réunion des hommes , le luxe & la magnificence des habits celle de la vanité ; enfin la poésie , la

peinture, la sculpture, tous les beaux arts sont les suites du développement de l'esprit humain. C'est le temps qui a amené toutes ces découvertes insensiblement. C'est la raison & l'industrie qui les a perfectionné, car les choses tirent leur éclat, leur développement les unes des autres, jusqu'à ce que tout soit arrivé au plus haut degré de perfection.

Fin du cinquieme Livre.



TRADUCTION

LIBRE

DE LUCRECE.

LIVRE SIXIEME.

LA célèbre ville d'Athenes enseigna la premiere aux mortels malheureux l'art de l'agriculture ; elle leur apprit à établir de sages loix, leur fit connoître les malheurs attachés à la vie, & leur procura de bien douces consolations, quand elle donna la naissance à cet homme incomparable * par sa sagesse, qui leur fit connoître la nature véritable de toutes les choses ; & dont la gloire immortelle est encore aujourd'hui portée jusqu'au ciel à cause de ses divines découvertes.

* Epicure.

Ce sage considérant que les hommes avoient en abondance tout ce qui est nécessaire aux agréments de la vie, qu'ils pouvoient couler leurs jours dans le repos & la tranquillité, qu'ils étoient élevés au faite des honneurs & des dignités, que leurs enfants jouissoient d'un rang & d'une réputation distinguée, & que néanmoins malgré tous ces avantages leurs cœurs étoient souvent en proie à de cruelles inquiétudes; qu'ils étoient les esclaves perpétuels de leurs passions; ce sage comprit d'abord que ces maux ne pouvoient venir que d'un vice de leur esprit, qui altéroit tous les biens qui leur venoient du dehors; ce sage commença donc à purger le cœur par la vérité de ses discours; il coupa la racine des passions, il mit des bornes à la crainte; il montra aux hommes quel étoit le souverain bien qui devoit être le but de tous leurs desirs; il indiqua la route la plus certaine & la plus facile pour pouvoir y parvenir; il leur fit connoître les malheurs attachés à la vie humaine; il fit voir que la nature contribuoit à l'événement des uns, que

le hafard faifoit naître les autres , & que quelquefois c'étoit un effet néceffaire du cours des chofes : il prouva enfin que les hommes fe tourmentent fouvent en vain pour des chimeres & des inquiétudes ridicules : femblables à des enfans qui redoutent dans l'obfcurité des fpectres & des phantômes , la plupart craignent fouvent à la lumiere du jour des chofes qui font beaucoup moins à redouter. Pour diffiper ces vaines terreurs , il fuffit de confidérer la nature & de faire ufage de fa raifon ; c'eft ce motif qui me détermine à continuer l'Ouvrage que j'ai entrepris.

Je vous ai enfeigné ci-devant que le monde devoit périr , que les cieux font composés de corps périffables , que toutes les chofes qui font produites dans la vafte étendue & toutes celles qui s'y formeront à l'avenir , feront foumifes aux loix de la deftruction. Maintenant je vais continuer, mon cher Memnius , à vous développer ce qui me refte à vous dire , puifque l'efpérance d'un heureux fuccès m'a engagé à monter fur un char brillant , & que toutes les difficultés qui fe font trou-

vées dans l'effor de ma courfe , ont été heureufement levées & font tournées à mon avantage.

Les différentes productions, les mouvements divers que les mortels voient fe former dans le ciel & fur la terre, frappent leurs efprits confternés par la crainte qu'ils ont des Dieux : cette terreur les anéantit devant leur puiffance redoutable, parce que l'ignorance de tant d'effets naturels les force à regarder ces mêmes Dieux comme les fouverains arbitres de toutes les chofes. Ils attribuent à un effet de leur fuprême puiffance tout ce qu'ils ne peuvent comprendre ; car fi ceux-mêmes qui font perfuadés que les Dieux menent dans le ciel une vie parfaitement heureufe & tranquille, font frappés d'étonnement à la vue de tant de productions différentes, & principalement lorsqu'ils confiderent l'harmonie qui regne dans les corps qui roulent fur leurs têtes, ils retombent de nouveau dans l'efclavage de la religion ; ils fe donnent d'eux-mêmes des tyrans impérieux auxquels ils attribuent une fuprême puiffance, parce qu'ils ignorent jufqu'où s'étend le pouvoir de

la nature pour la production des différents corps, que tous les êtres ont des limites certaines -qu'ils ne peuvent enfreindre, & c'est ce défaut de lumière dans leur raisonnement qui les fait errer de plus en plus. Si vous n'écartez de votre esprit ces sentimens indignes de la grandeur des Dieux, & si fortement opposés au bonheur de leur félicité ; vous deshonorerez la majesté de leur nature sublime par la bassesse de cette façon de penser ; non que vous offensiez leur pouvoir suprême, ni que ce manque de respect puisse exciter leur colere & les porter à la vengeance ; mais parce qu'étant persuadé dans le fond de votre cœur que les Dieux, qui mènent nécessairement par leur nature une vie paisible & tranquille, peuvent s'abandonner aux mouvements tumultueux de la colere, vous ne pouvez avec cette façon de penser visiter leurs temples avec un cœur content, & vous ne pouvez pas recevoir avec une ame paisible leurs divins simulacres qui agissent de différentes manieres sur l'entendement humain.

Jugez par ce trouble des suites mal-

heureuses de la vie. Mais puisque je n'ai point de plus grand desir que d'éloigner de votre cœur les inquiétudes & la crainte, je vais continuer à vous entretenir sur ce sujet, sur lequel je me suis déjà beaucoup étendu. Je veux vous faire connoître les causes des phénomènes qui arrivent dans l'atmosphère & dans le ciel, je vous parlerai du tonnerre, des tempêtes, de leurs effets, afin que vous méprisiez les vaines allarmes que donnent les Augures, lorsqu'ils partagent le ciel en différentes parties, pour voir de quel côté vient la foudre & le tonnerre; s'il se porte à droite ou à gauche, comment il pénètre dans les lieux fermés, & comment il s'en retire après avoir laissé des marques de son ravage. Le vulgaire ignorant qui ne connoit pas la cause de ces effets, ne manque pas de les regarder comme les instruments du courroux des Dieux.

O Muse savante! divine Calliopé, toi qui fais le repos des hommes & le plaisir des Dieux immortels, enseigne-moi la route que je dois tenir pour arriver à la fin de ma course, & permets que sous tes auspices je

puisse atteindre au but de la gloire,
& ceindre mon front d'une couronne
immortelle.

Les campagnes azurées du ciel sont ébranlées par le tonnerre, quand les nues poussées par des vents opposés, se choquent avec violence; mais jamais l'on n'entend la foudre gronder du côté où le ciel est serein. Là où des nuages noirs & épais sont rassemblés en grand nombre; là d'ordinaire le tonnerre se fait entendre avec un murmure plus menaçant. D'ailleurs les nues ne sont pas si serrées, si condensées dans leur assemblage que la pierre ou le bois; elles ne sont non plus si déliées, si légères que le brouillard & la fumée; car si cela étoit, ou il faudroit qu'elles tombassent, comme les pierres, pressées par leur propre pesanteur, ou qu'elles se dissipassent comme la fumée sans pouvoir contenir la grêle ou la neige.

Les nues font le même bruit dans les plaines de l'air que des toiles tendues sur de grands théâtres, lorsque le vent les balance entre les perches & les poutres où elles sont attachées. Souvent aussi elles frémissent quand le

choc des vents contraires agit sur elles avec violence ; on diroit alors que l'on déchire des feuilles de papier. On peut aisément s'assurer de cette vérité quand il tonne. Le bruit des nues ressemble d'autre fois à celui que font les vents, quand par leur souffle impétueux, ils agitent les vêtements suspendus. Il arrive aussi quelquefois que les nues opposées ne pouvant se choquer de front, sont obligées de biaiser par les différents mouvements qu'elles recoivent, & qu'ainsi ne pouvant se frapper que de côté, elles sont la cause d'un son aigu qui vient frapper les oreilles & qui dure jusqu'à ce qu'il puisse s'échapper de l'espace étroit où il est renfermé.

Il semble aussi souvent que toute la nature soit ébranlée par un grand coup de tonnerre ; on diroit que les vastes bornes de l'univers vont s'écrouler dans les abîmes immenses du vuide, quand ces vents irrités se rafferrant, s'enveloppent dans les nues, & qu'augmentant la rapidité du tourbillon où ils sont renfermés, ils rassemblent autour d'eux les nuages épars de tous côtés, de manière que redou-

blant ensuite leurs efforts pour trouver une issue, ils forcent les nuages avec impétuosité & produisent par leur sortie le bruit effrayant qui répand partout la terreur. Ce qui ne doit pas nous surprendre, si nous considérons que souvent une petite velle pleine de vent, éclate avec un très-grand bruit, quand on la presse trop fortement.

Il y a aussi une raison pour laquelle les vents font entendre du bruit, quand dans leurs cours ils poussent les nuages; car ces mêmes nues semblables aux branches des arbres, sont éparées de côté & d'autre dans l'espace de l'air, & les vents font à leur égard la même chose que le vent de bise quand il souffle dans une forêt épaisse; les feuilles des arbres font entendre leurs frémissements; leurs branches en se choquant répandent tout alentour un très-grand bruit, quelquefois aussi le vent, à cause de sa trop grande violence, brise & sépare la nue par le milieu. On peut juger de ses efforts dans les airs par ce qui se passe sur la terre, où son action étant resserrée, il ne laisse pas cependant d'ab-

battre & d'enlever les arbres les plus forts & les plus enracinés.

Les nues forment souvent des especes de vagues, & elles font le même bruit que les eaux d'un grand fleuve ou de la mer qui se haussent par le flux, & dont les flots se brisent avec murmure les uns contre les autres. Il peut arriver aussi que si la foudre, en se précipitant de nuage en nuage, en rencontre qui soient plus humides les uns que les autres, il en résulte incontinent un bruit semblable à celui d'un fer chaud qu'on tireroit d'une fournaise ardente pour le plonger sur le champ dans l'eau froide. Si la foudre au contraire pénètre dans des nues plus seches, elles s'embrasent, brûlent & éclatent aussitôt de toutes parts avec beaucoup de fracas, semblable à la flamme qui étant agitée par le vent, embrase les lauriers qui couvrent les montagnes ; car rien n'approche du son éclatant que rendent les lauriers de Delphes consacrés à Apollon, lorsque le feu les consume.

Enfin, l'on voit souvent que l'orage & la tempête, fortifiés par le froid & par la grêle font un bruit éclatant
parmi

parmi les nuages épais, qui ayant été entaillés par le vent, s'ouvrent enfin & se rompent pour décharger sur la terre des torrents de pluie & de grêle.

De même l'éclair se forme par le choc des nues qui en se heurtant les unes contre les autres, font naître beaucoup de semences de feu; comme un caillou quand il est frappé par un autre caillou ou par de l'acier, car il en sort aussitôt une lumière brillante, & les étincelles de feu réjaillissent de toutes parts, mais le bruit du tonnerre ne se fait entendre qu'après que l'on a vu l'éclair; parce que les objets de l'ouïe agissent toujours avec beaucoup plus de lenteur que ceux de la vue. On peut encore s'assurer de cette vérité, quand de loin on apperçoit un homme qui abbat un arbre avec une coignée; l'action du coup nous est sensible, avant que le bruit ne se fasse entendre à nos oreilles; ainsi l'éclair se fait voir plutôt que le tonnerre ne se fait entendre, quoique la cause de l'un & de l'autre soit semblable, & qu'ils naissent tous deux en même-temps.

Il arrive aussi souvent que ces nua-

ges noirs & épais teignent d'une lumière rapide tous les lieux d'alentour, & que l'orage porte par-tout avec vitesse la flamme ondoyante des éclairs, lorsque le vent s'empare de la nue, & qu'il la rend concave en faisant épaissir les bords. Il l'embrase alors par la vitesse de son mouvement, ainsi que nous voyons que toutes les choses s'enflamment en tournant avec une très-grande rapidité, & que même une balle de plomb se fond dans une longue course, quand elle est poussée avec une extrême vitesse; de même le vent embrasé au milieu de ce nuage épais qui le renferme, s'ouvre tout-à-coup un passage, & répand les semences de feu qu'a fait naître la rapidité de son mouvement, & forme ces éclairs étincelants qui éblouissent la vue; le tonnerre ne se fait entendre qu'après; car le bruit du son est beaucoup moins prompt à se faire sentir que l'éclat de la lumière, & ces effets n'arrivent ordinairement que dans des nuages amoncelés les uns sur les autres avec une vitesse surprenante.

Ne soyez point étonné de ce que les nuages vous paroissent avoir plus

de largeur & d'étendue vers la terre, qu'ils ne semblent avoir de hauteur & d'épaisseur vers le ciel; car si vous les regardez lorsque les vents les poussent de côté & d'autre dans l'espace des airs, ou lorsque semblables à des montagnes, ils sont accumulés les uns sur les autres, les nues les plus hautes pressent les plus basses. Que les vents soient tranquilles, c'est alors que vous pourrez distinguer ces masses énormes & leurs cavités profondes, qui ressemblent à d'horribles cavernes taillées dans le roc, où lorsque la tempête fait entendre son murmure menaçant, les vents déchainés pénètrent les cavités profondes de ces nuages, où étant ensuite renfermés, ils mugissent avec fureur: semblables à des bêtes farouches qui seroient enchainées, ils font sentir leurs frémissements dans le sein des nuages; ils tournent de tous les côtés pour chercher quelque issue, attirent toutes les semences de feu qu'ils rencontrent, les forcent de suivre les mouvements de leur cours, & portent conjointement avec eux la flamme dans les cavités de ces nuages embrasés, jusqu'à

ce que la nue étant forcée de s'ouvrir, les éclairs font briller leur lumière de toutes parts.

La cause qui fait descendre avec une si extrême rapidité les éclairs sur la terre, peut encore venir de ce que les nues renferment dans l'assemblage de leurs parties une grande quantité de semences ignées; de sorte qu'étant alors privées de toute humidité, il n'est pas étonnant qu'elles répandent une lumière vive & éclatante: les nues doivent aussi recevoir beaucoup de particules ignées, par la réflexion de la chaleur & de la lumière du soleil, de sorte qu'elles doivent s'enflammer & faire éclater de toutes parts ces feux brillants que nous voyons, sur-tout lorsque le choc des vents les contraint de se réunir en masse, les resserre dans un même lieu, car alors les semences de feu que ces nues renferment, pressées par l'action du vent, sont obligées de sortir en grande quantité du sein des nuages, & elles forment ces flammes colorées qui brillent & éclatent à nos yeux sur la terre.

On apperçoit aussi des éclairs, lors-

que les nues se raréfient ; car, lorsqu'elles parcourent l'espace des airs & que le vent en les pouffant légèrement de différents côtés, les sépare, il faut que la matiere ignée qui forme l'éclair, tombe & éclate de toute nécessité, parce qu'elle ne peut plus être contenue au-dedans des nuages ; mais les éclairs alors brillent sans faire aucun bruit , & ils ne sont pas suivis de l'effroi du tonnerre.

On peut connoître facilement la nature de la foudre par ses effets : la violence de ses coups , les lieux brûlés par ses vapeurs ardentes , les traces funestes qu'elle laisse après elle , la forte odeur du soufre qu'elle répand , sont des signes certains qu'elle n'est point composée de vent ou de pluie ; mais qu'il n'entre que du feu dans ses éléments. La foudre embrasée dans l'instant par sa propre puissance les combles des palais les plus élevés ; sa flamme rapide exerce son action avec une vitesse incroyable , parce que la matiere du feu qui la compose , est plus active que celle de tout autre feu , & qu'elle est formée d'éléments si déliés , si mobiles que rien ne sau-

roit lui résister. La foudre pénètre au travers les murailles & les lieux fermés, de même que le bruit & la voix; elle traverse les rochers & le bronze; un seul instant lui suffit pour fondre l'airain & liquéfier l'or. Le tonnerre consume & dissipe en entier le vin qui est contenu dans les vaisseaux, sans les endommager en aucune façon, parce que sa chaleur dilatant avec une merveilleuse promptitude les parois du tonneau, à mesure qu'il s'y infuse, il fait évaporer la liqueur avec une vitesse qu'on ne sauroit imaginer : effet que la chaleur du soleil ne pourroit produire, même dans le plus long espace de temps, tant la foudre a d'action & de puissance, & tant ses feux ont d'agilité & de mobilité.

Je veux maintenant vous faire connaître en peu de mots comment la foudre se forme, comment elle peut par l'effort de sa chute s'ouvrir un passage au travers les tours les plus solides, détruire les maisons de fond en comble; arracher les poutres, les solives; abattre les superbes monuments des héros, tuer sans distinction les hommes & les animaux, & faire enfin

une infinité d'autres choses semblables.

La foudre ne prend naissance que dans les nuages les plus épais, amoncelés les uns sur les autres. Jamais elle ne se forme dans un ciel serein, ni même dans les parties du ciel où les nuages sont en petit nombre. L'expérience nous confirme cette vérité, lorsque les nuages se rassemblent de toutes parts dans les airs ; car alors on diroit que toutes les ténèbres de l'Achéron sont sorties en foule pour se répandre dans les vastes cavités des cieux : une obscurité profonde couvre toute son étendue, il ne paroît sur nos têtes que des spectres & des figures épouvantables qui sont les funestes avant-coureurs des foudres que la tempête va faire éclater sur la terre. Souvent d'ailleurs cet amas de nuages noirs & épais qui couvrent la mer, fond dans les ondes avec tant de violence qu'on croiroit qu'un fleuve de poix noire se précipite du ciel ; il s'étend au loin & remplit tous les lieux d'alentour d'épaisses ténèbres, en attirant avec lui sur la terre une tempête furieuse accompagnée d'orage.

de tonnerres, d'éclairs, de vents, de tourbillons qui impriment tant d'effroi & de crainte aux hommes, qu'ils fuyent de toutes parts & cherchent un abri pour se mettre à couvert. L'orage qui se forme sur nos têtes doit avoir beaucoup de profondeur dans le ciel; car les nuages ne pourroient point couvrir le monde d'une obscurité si considérable, s'ils n'étoient accumulés les uns sur les autres, & en assez grande quantité pour nous dérober la lumière du soleil. Ils ne pourroient pas répandre ces pluies abondantes qui font souvent déborder les rivières; grossir les torrents & inonder les campagnes, si le ciel n'étoit rempli à une très-grande profondeur de nuages amoncelés les uns sur les autres. Les vents & les feux sont donc répandus dans tout l'espace de l'air, c'est ce qui fait que le ciel en courroux lance de toutes parts des foudres & des éclairs; car les nues, comme je vous l'ai déjà dit, contiennent dans leur concavité nombre de semences ignées, elles doivent en recevoir beaucoup de la lumière & de la chaleur du soleil; de sorte que si le vent

rassemble en masse ces nuages, dans quelque lieu que ce soit, il contraint par cette condensation la matière ignée qui y est contenue d'en sortir, il se mêle aussi lui-même avec le feu, il s'infinue dans la profondeur de la nue, il roule, tourne, avec rapidité & forme de la nue un tourbillon embrasé où se préparent les foudres & les éclairs; car ce tourbillon s'enflamme promptement, tant à cause de son extrême mobilité qu'à cause de la chaleur & du feu qu'il reçoit continuellement. Alors le vent qu'il contient ayant pris toute la chaleur qui lui est nécessaire, la foudre étant tout-à-fait formée, force la nue dans l'instant, & en sort avec impétuosité. L'air brille alors de toutes parts; les éclairs se succèdent avec vitesse, & le tonnerre gronde avec un bruit si épouvantable que l'on croiroit que les voûtes des cieux vont s'écrouler sur la terre. La frayeur s'empare de l'esprit des mortels; les coups terribles du tonnerre se font entendre dans tout le ciel; le bruit de la tempête semble avoir ébranlé les murs du monde; l'orage est suivi d'une pluie terrible, qui tombe

avec une si grande abondance que tout le ciel semble se convertir en torrents ; on croiroit qu'un déluge universel va couvrir la surface de la terre, tant les nues se brisent avec un murmure effrayant, lorsqu'elles sont déchirées par le vent & par la foudre qui s'y forme.

Quelquefois aussi l'action impétueuse du vent s'exerce extérieurement sur des nuages épais, où la foudre est déjà formée & prête d'éclater ; alors le tourbillon s'entr'ouvre, la matière embrasée tombe sur la terre, & porte son ravage dans tous les lieux qu'elle parcourt. Il peut arriver encore que le vent fendant l'air avec violence, sans être mêlé à aucune particule de feu, ne laisse pas de s'enflammer par la longueur de sa course, parce qu'alors il perd dans sa route plusieurs corps de son assemblage, qui à cause de leur grandeur ne peuvent pénétrer l'air, & qu'il y a en d'autres plus petits qu'il tire de l'air, lesquels se réunissant à lui, font naître la flamme & le feu par la rapidité de leur mouvement ; de même qu'une balle de plomb lancée avec une fronde par un bras nerveux, s'enflamme par l'espace qu'elle par-

court , & perd les éléments de froid qu'elle contenoit dans l'assemblage de ses parties.

Ainsi le vent quoique froid par sa nature , peut exciter de la chaleur ; car lorsqu'il se porte avec impétuosité sur la terre , il sort des principes de chaleur , tant de lui que de la chose qui reçoit son action ; de même que lorsqu'on frappe un caillou avec du fer , il en sort des étincelles de feu , la froideur du métal n'empêche pas que les éléments intérieurs de ces étincelles brillantes ne se présentent incontinent sous les coups. Ainsi donc la foudre doit communiquer sa flamme à tout ce qui est capable de la recevoir , & il ne faut pas croire que le vent soit d'une nature froide ; car si , lorsqu'il descend avec impétuosité des nuages élevés sur la terre , il ne s'embrase pas dans sa course , il doit au moins s'échauffer & se tempérer par quelques semences de feu.

La rapidité du tonnerre , la force de ses coups , sa vitesse étonnante , viennent de ce qu'étant renfermé dans le sein de la nue , toutes ses forces se trouvent ainsi réunies , & que sa chute

précipitée augmente encore son activité; car lorsque la nue ne peut plus le contenir, le tourbillon s'entr'ouvre, la foudre vole avec une rapidité si merveilleuse que la vitesse des traits que lancent les machines de guerre, ne peut être mise en comparaison avec elle. Confidérez d'ailleurs que la foudre est composée d'éléments extrêmement petits & polis, que rien ne peut former obstacle à la vitesse de leur mouvement; ils pénètrent & s'infinuent au travers de tous les corps; les chocs, les résistances ne sauroient les détourner de leur direction; ils volent & pénètrent par-tout avec une vitesse surprenante.

D'ailleurs ne fait-on pas que tous les corps tendent nécessairement en bas par leur propre pesanteur, & que par conséquent si cette pente naturelle est augmentée par une impulsion extérieure, la vitesse du mouvement doit accroître; son action devient plus vive, & ils doivent frapper avec encore plus de force & de violence tout ce qui s'oppose à leur passage: tous les corps enfin qui descendent avec un mouvement rapide, doivent nécessai-

rement accroître leur vitesse, augmenter leurs forces ; leurs chocs doivent être plus violents, plus rapides ; car alors toute la matière qui les compose étant réunie & resserrée, doit se porter dans le même lieu qu'eux, sans s'écarter en aucune façon de leur direction, & son action doit augmenter par l'effort de sa course. Peut-être aussi que l'air que la foudre traverse, lui communique certains corps qui doivent accroître son activité par leur impulsion. La foudre penche & passe au travers de nombre de choses sans les endommager, parce qu'étant formée d'une matière très-déliée, elle peut s'échapper facilement par les pores des corps qui favorisent son effort ; mais il y en a d'autres qu'elle brise, quand la tiffure ferrée de leurs parties s'oppose à son passage. Au reste elle dissoud l'airain, le bronze, le fer ; elle liquéfie l'or, parce que sa force consiste dans les éléments très-petits, dans les principes actifs & déliés qui la composent, lesquels s'infinuant avec une extrême vitesse dans ces métaux, rompent tous les nœuds qui les joignent ensemble, & séparent tous les liens de leur tiffure intérieure.

C'est sur-tout en automne & au printemps, quand les fleurs commencent à s'épanouir, lorsqu'une verdure agréable pare les campagnes, que la terre & le ciel font le plus souvent ébranlés par les coups du tonnerre & de la foudre; car en hiver il y a très-peu de chaleur; en été les vents n'ont qu'un souffle très-moderé, les nues ne font pas accumulées les unes sur les autres en aussi grand nombre pour donner naissance au tonnerre; mais quand les saisons tiennent le milieu entre le froid & le chaud; toutes les causes concourent alors à sa formation, parce que le passage des saisons opposées fait un mélange convenable de froid & de chaud également nécessaire pour produire la foudre, exciter les tempêtes, troubler la douce température de l'air, & faire naître des ouragans furieux accompagnés d'éclairs & de tonnerre.

Lorsque nous sentons les premiers traits de la chaleur & que les rigueurs du froid cessent, c'est alors l'agréable saison du printemps; il est donc nécessaire que ce mélange inévitable de saisons si différentes lutte entre elles

avec violence, & que de leurs efforts il naîsse du trouble & du désordre. Mais quand les dernières chaleurs de l'été se confondent avec les premiers froids de l'hiver, c'est alors la saison de l'automne & le moment où les rigueurs de l'hiver combattent contre les ardeurs de l'été : nous pouvons regarder ces deux saisons comme le tems des guerres de l'année ; il ne faut donc point être étonné si elles sont propres à la production du tonnerre, si le ciel est si souvent troublé par des tempêtes, puisqu'il reçoit l'action de deux causes contraires, le mélange de la chaleur, des vents, de la pluie qui doivent nécessairement faire naître la foudre & les éclairs.

La recherche de tous ces effets donne la connoissance de la nature de la foudre. Elle est beaucoup plus sûre que tout ce qu'on pourroit en apprendre en feuilletant les livres des anciens Toscans, & en y recherchant inutilement des signes de l'obscure volonté des Dieux, comme par exemple, de tirer quelque augure du lieu où se porte le tonnerre, de sa direction à droite ou à gauche, de son ac-

tion lorsqu'il pénètre dans des lieux fermés & qu'il en sort après avoir exercé son ravage, de très terribles effets quand il tombe du ciel sur la terre. Si Jupiter en courroux & les Dieux peuvent ébranler les vents célestes par le bruit du tonnerre, s'ils peuvent lancer la foudre par-tout où il leur plaît; pourquoi ne la font-ils pas toujours tomber sur le scélérat chargé de crimes, que ne percent-ils son sein de ses feux dévorants, pour donner aux mortels un exemple redoutable? On voit souvent au contraire que l'innocent qui n'a jamais souillé sa conscience d'aucune mauvaise action, est percé des traits de la foudre qui l'embrase & le consume dans l'instant au milieu de la rapidité de sa course. Pourquoi d'ailleurs les Dieux permettent-ils que le tonnerre tombe aussi souvent dans les forêts & les lieux solitaires, & rendent-ils ainsi leur colère inutile? Est-ce pour exercer leurs bras à lancer la foudre avec plus de sûreté, ou pour fortifier leurs membres par cet exercice? D'où vient qu'ils permettent que les traits du maître des Dieux s'émoussent inutilement sur la

terre? Pourquoi Jupiter le souffre-t-il lui-même? Que ne réserve-t-il ces armes contre ses ennemis? Enfin pourquoi ne fait-il jamais entendre le tonnerre, quand le ciel est serein? Le maître des Dieux auroit-il besoin du concours des nues pour y placer le tribunal de sa justice, afin qu'étant plus près de la terre, il puisse foudroyer plus sûrement les objets de son courroux? Par quelle raison la foudre se précipite-t-elle souvent dans la mer; les flots sont-ils criminels? les Dieux veulent-ils les punir? Si c'étoit d'ailleurs leur intention que les mortels évitassent les dangereux effets de la foudre, que ne les mettent-ils à portée de s'en garantir quand elle part de leurs mains, & s'ils ont dessein au contraire de frapper tout-à-coup ceux qui ne s'y attendent pas, pourquoi leurs traits sont-ils toujours accompagnés d'éclairs, de tremblements, de ténèbres, & partent-ils toujours des endroits du ciel d'où on les apperçoit? Jupiter seroit-il assez puissant pour lancer ses foudres dans plusieurs lieux en même-temps? car on ne peut s'empêcher de convenir que l'on n'ait souvent

entendu gronder plusieurs tonnerres à la fois, & on ne peut douter que de même que la pluie tombe souvent dans plusieurs lieux à la fois, la foudre peut se faire entendre dans plusieurs endroits en même temps.

D'où vient que les lieux les plus élevés, les montagnes les plus hautes sont le plus souvent exposés à ses coups ? Pourquoi les Dieux n'épargnent-ils pas au moins leurs propres temples, les lieux qui leur sont consacrés, leurs idoles, leurs statues mêmes ? N'est-il pas contraire à la nature divine d'insulter ainsi à ses propres images & simulacres ?

Ces choses au reste nous meneront à la connoissance du Prestere, que les Grecs ont ainsi nommé à cause des effets qu'il produit ; elles nous feront connoître la cause qui le fait tomber du ciel dans les eaux de la mer. On l'a vu plus d'une fois se précipiter du ciel en forme d'une colonne, au tour de laquelle mugissoient les vagues irritées par l'impétuosité des vents. Les vaisseaux qui ne sont pas sur leur garde, éprouvent alors le danger le plus éminent : cela arrive lorsque le vent

qui s'est infinué dans une nue, n'a pas assez de force pour s'ouvrir un passage, de sorte qu'alors il la presse de haut en bas, & la contraint de tomber du ciel dans la mer en forme de colonne. Mais au moment que la nue vient à se rompre, le vent qu'elle contient y exerce son action; il rend la mer orageuse. La nue forme alors un tourbillon qui descend en tournoyant dans les ondes, & qui force les nuages qui l'environnent à faire peu-à-peu le même mouvement; mais aussi-tôt que le tourbillon s'est précipité dans la mer, le vent qui y étoit renfermé en sort avec impétuosité, & se précipitant lui-même dans les flots, il excite, trouble, agite le sein des mers avec un bruit épouvantable. Quelquefois le tourbillon s'enveloppe lui-même dans des nuages, en réunissant la matière qui les compose; il imite alors le Prestere dont nous avons parlé, car dès qu'il fend le nuage & se précipite sur la terre, il se dissipe dans l'instant, après avoir excité l'orage & la tempête. Rarement cet effet a lieu dans les campagnes, parce que les montagnes s'opposent à sa chute.

par la hauteur de leur cime; il arrive beaucoup plus souvent sur la mer, où rien ne lui fait obstacle, & où il peut en liberté troubler le calme des flots par sa chute précipitée.

Les nues se forment sur nos têtes d'une multitude de petits corps qui se rassemblent tout-à-coup dans le vaste espace du ciel, & qui s'accrochent légèrement entre eux, sans s'unir trop étroitement. Ce premier assemblage ne forme encore que des nues fort petites, mais comme il s'en forme un grand nombre de côté & d'autre, elles se joignent ensemble, se ramassent en masse, & grossissant d'une manière sensible, elles obéissent à toutes les directions que le vent leur donne, jusqu'à ce qu'enfin la tempête éclate & se fasse entendre. Plus les montagnes élèvent leurs cimes altières vers le ciel; plus elles nous paroissent couvertes de brouillards & enveloppées de nuages épais; les nues ne sont d'abord formées que de petits corps qui ont entre eux peu de texture & d'union, elles ne deviennent sensibles que lorsque les vents les ont rassemblés & transportés sur la pointe des monta-

gues ; c'est là qu'étant réunies , elles se pressent , s'accroissent en foule , on diroit qu'elles s'élevent du sommet de ces montagnes vers la haute région de l'air ; la raison & la chose même nous le prouvent assez clairement , lorsque nous montons sur le sommet de quelques montagnes , car alors on peut juger que l'espace est toujours libre à l'action des vents.

Les vêtements étendus sur le rivage de la mer attirent beaucoup d'humidité ; preuve nouvelle qu'il s'éleve continuellement de la surface des plages maritimes une grande quantité de corpuscules qui contribuent à étendre & à augmenter les nuages. Il s'éleve aussi de toutes les rivières & descend même de la terre des vapeurs & des exhalaisons qui se portent dans les airs , où se joignant les unes aux autres , elles forment les nuages de la voûte éthérée & les ténèbres qui couvrent la terre , lorsqu'elles sont rassemblées en grand nombre. La chaleur du ciel en passant & en condensant ces vapeurs , leur fait perdre l'éclat ordinaire de leur azur , & ces vapeurs étant sans cesse augmentées par

une grande quantité d'éléments de la nature des nuages , & par les brouillards qui émanent continuellement de toutes parts , contribuent encore à fortifier les ténèbres qui enveloppent la terre ; car il ne faut pas oublier que les éléments de la matière sont innombrables , que l'étendue de l'univers n'a point de bornes , que les premiers corps se meuvent dans le vuide avec une extrême mobilité , qu'ils parcourent dans un instant des espaces incompréhensibles ; il n'est donc point étonnant que les ténèbres & les tempêtes qui se forment dans les airs , couvrent dans un instant les plus hautes montagnes , des espaces de terre & de mer très-considérables , puisque les éléments pénètrent avec une extrême facilité par les cavités & les ouvertures que présentent de toutes parts le ciel & l'univers entier.

Je vais à présent vous apprendre comment les nues se convertissent en pluies , & comment la pluie se précipite sur la terre. Il émane de la plupart des corps des particules aqueuses qui se mêlent avec les nues , qui croif-

sent & augmentent avec elles, à-peu-près de la même manière que le sang, la sueur & tous les autres liquides qui entrent dans la composition des corps, croissent, augmentent & se développent avec lui. Nous ne doutons pas aussi que ces mêmes nues n'attirent beaucoup d'humidité des eaux de la mer, lorsque les vents les portent & les entraînent sur sa surface, comme si c'étoit des flocons de laine qui fussent suspendus çà & là dans les airs. De même les rivières, les lacs, les fleuves leur fournissent une très-grande quantité de particules aqueuses, de sorte que lorsqu'un grand nombre de ces particules humides seront réunies de toutes parts dans les airs par des routes différentes; alors les nuages pressés par l'action des vents répandent sur la terre les eaux dont ils sont surchargés. Car d'un côté l'impétuosité des vents les contraint de se resserrer; de l'autre l'abondance des vapeurs humides les presse d'en haut & les oblige à tomber en gouttes de pluie. En outre si quelque souffle impétueux les force de se raréfier, ou s'ils se divisent par la force de la lu-

miere du soleil, il pleut aussitôt, & les nuages humides se convertissent sur le champ en gouttes de pluie, de même que la cire se fond dans l'instant à l'approche du feu. Mais quand les nuages amoncelés les uns sur les autres, succombent à leur propre poids & à l'impétuosité des vents qui les presse, la pluie tombe alors avec une très-grande abondance; car la quantité d'eau de la pluie, ainsi que sa durée, est proportionnée à la quantité de particules humides qu'il y a dans l'air, à la quantité de nuages qui se succèdent & s'entrelacent les uns sur les autres, & à la quantité de vapeurs & d'exhalaisons que la terre exhale de son sein.

Quand le soleil fait briller sa lumière au travers des nues obscures; quand il répand son éclat sur les nuages épais qui lui sont opposés, alors la nue qui réfléchit sa lumière, paroît peinte de mille couleurs différentes; & il se forme un arc brillant sur la voûte du ciel. Enfin, tout ce qui naît dans les airs, tout ce qui y croît, tout ce qui se forme dans les nues, comme la neige, le vent, la grêle, la bruine,
le

le froid, la gelée qui glace les rivières & les arrête dans leur cours, ont des causes faciles à connoître, quand on les rapporte aux principes d'où elles dépendent.

Pour connoître la cause des tremblements de terre, il faut se former une idée de ses parties intérieures. La terre renferme au dedans des vents, des cavernes profondes, des lacs, des eaux dormantes & croupissantes, des rochers entassés pêle-mêle les uns sur les autres, un grand nombre de fleuves y roulent leurs eaux avec impétuosité, & entraînent dans leur cours les débris des rochers. On ne peut douter que la terre ne soit tant à sa surface que dans son intérieur d'une structure entièrement semblable. Cela étant supposé, la terre doit trembler à sa surface, quand il se fait des ruines au dedans de sa masse, quand le temps détruit les vastes cavernes que la nature y avoit formées; alors des montagnes entières s'écroulent comme dans l'abîme, elles font trembler par leur chute les lieux les plus éloignés, ce qui n'est point étonnant, si nous considérons que souvent un sim-

ple chariot tiré par des chevaux vigoureux, ébranle toutes les maisons des rues par où il passe, par le bruit que fait le fer des roues sur le pavé. On voit aussi que lorsqu'une masse considérable de rochers se détache de la montagne & tombe avec fracas dans la mer ou dans un fleuve; l'eau en jaillit avec impétuosité, & le terrain en tremble tout alentour. C'est ainsi qu'un tonneau ne cesse point ses mouvements que la liqueur qu'il contient ne soit tout-à-fait reposée. D'ailleurs lorsque le vent renfermé dans les cavernes souterraines se porte vers quelque côté, & qu'il presse avec beaucoup de force les voûtes profondes qui lui font obstacle, la terre s'ébranle par la violence de son action, les édifices les plus élevés qui sont à sa surface en tremblent. Plus même ils ont de hauteur, plus leur chute est rapide & précipitée; alors les peuples frémissent, la crainte s'empare de tous les esprits, on se persuade que tout va rentrer dans l'abîme du chaos, & que le moment fatal de la destruction de tous les êtres est arrivé. Peut-on douter après les terribles exemples de tremblements

de terre qui sont arrivés, que la nature n'ait un temps destiné pour sa destruction totale? en effet, si les vents ne cessioient leurs souffles impétueux, rien ne pourroit s'opposer à la ruine entière du monde : mais parce que leurs mouvements sont tantôt foibles, tantôt impétueux, que quelquefois les vents retiennent leur haleine, & que dans d'autres temps ils cèdent aux efforts qu'ils rencontrent ; la terre, par ces mouvements opposés, menace plus souvent d'une ruine prochaine, qu'elle n'est réellement à redouter.

Il y a encore d'autres causes de tremblements de terre. Des vents furieux, soit qu'ils prennent naissance au-dedans de la terre, soit qu'ils s'y insinuent du dehors, peuvent se précipiter tout-à-coup dans les cavernes souterraines qu'ils rencontrent ; c'est là qu'ils font entendre le bruit impétueux de leurs frémissements, & que tournant de tous les côtés avec fureur, ils sont à la fin contraints par la rapidité de leurs mouvements de s'échapper de ces voûtes profondes ; & ils forment dans leur sortie de vastes ouvertures qui font voir les abî-

mes que la terre renferme dans son sein. La ville de Sydon bâtie par les Tyriens, & celle d'Égire dans le Péloponèse, furent autrefois renversées tout-à-coup par de semblables secousses, que les vents renfermés dans la terre leur firent éprouver dans leur fortic. Nombres d'autres villes eurent le même sort; plusieurs ont été englouties dans la mer avec tous leurs citoyens. Mais lorsque les vents n'ont point assez de force pour se faire passage au travers de l'épaisseur des terres, ils se dispersent de différents côtés & s'échappent par toutes les ouvertures qu'ils rencontrent: la terre alors s'ébranle par les efforts qu'ils font de toutes parts pour sortir; elle en reçoit une forte de frémissement, de même que lorsque la fièvre se répand tout-à-coup dans les membres, elle excite un frisson dans tout le corps qui le fait trembler malgré nous. Les habitants des villes ont alors plus d'une allarme: ils craignent d'être écrasés par la chute de leurs maisons ébranlées; ils tremblent que la nature n'entreouvre les cavernes profondes de la terre, pour les engloutir péle-mêle

avec les décombres & les ruines de leurs maisons. La grandeur du péril les allarme tellement, que quoiqu'ils croient que le ciel & la terre soient incorruptibles, qu'ils dureront éternellement, ils frémissent par la crainte que la terre ne se dérobe à l'instant sous leurs pas, & que tous les corps ne se précipitent avec la masse entière de l'univers dans les abîmes du vuide, pour ne plus faire qu'un amas confus de toutes sortes de ruines.

Il faut maintenant rechercher la raison pourquoi la mer ne sort point de ses bornes. On est étonné que la quantité immense d'eau qu'elle reçoit de toutes parts ne l'augmente pas, & ne lui fasse point passer les limites que la nature lui a prescrites. On ne peut comprendre que tant de fleuves qui y ont leurs embouchures; tant d'orages, de tempêtes, de pluies qui se répandent sur sa surface; tant de fontaines qui y portent leurs eaux, ne la fassent point déborder. Si vous faites cependant attention à l'immense étendue des mers, vous ne ferez plus étonné qu'elle ne sorte jamais de ses limites, puisque toutes ces causes ne

peuvent pas plus contribuer à l'augmenter, que ne le pourroit faire une seule goutte d'eau. Le soleil d'ailleurs doit en attirer une grande quantité par sa chaleur, puisque l'on voit qu'il dessèche assez promptement les étoffes mouillées qu'on expose à l'action de ses rayons ; & comme les mers sont d'une étendue immense, la quantité d'eau que le soleil en enleve ne laisse pas d'être fort considérable, quoique l'évaporation soit insensible dans chaque endroit. Les vents en emportent aussi beaucoup, puisque dans une seule nuit ils dessèchent les chemins & enlèvent l'eau qui couvre la surface des campagnes.

D'ailleurs je vous ai fait connoître que les nuages augmentent, grossissent par les vapeurs qui s'élèvent continuellement de la surface des mers ; que ces nuages étant ensuite portés sur les ailes des vents, ils se changent en pluie & retombent sur la terre. Enfin, parce que la terre est d'une substance fort poreuse, & qu'elle forme les côtes de la mer en l'environnant de toutes parts, il faut que de même que l'eau des fleuves se précé-

pite dans l'océan, l'eau des mers à son tour pénètre dans l'intérieur des terres, s'y philtre, y dépose son sel, retourne à la source des rivières, & forme de nouveau à la surface des continents terrestres, des ruisseaux, des sources d'une eau claire & limpide dans les mêmes canaux par où elle avoit déjà passé auparavant.

Je vais vous parler maintenant des feux & des flammes que lance avec une si grande impétuosité la bouche effrayante du mont Etna. Il ne faut pas croire que ces matières embrasées qui portèrent autrefois le désordre & l'effroi dans les champs de la Sicile, aient pris leur origine dans le ciel, quoique l'air fût alors tellement rempli de vapeurs & de flammes étincellantes, que les peuples alarmés craignirent que la nature ne travaillât à la destruction totale du genre humain. Pour bannir ces vaines terreurs, il faut considérer la nature avec courage, porter des regards assurés sur la vaste enceinte du monde, se rappeler que la masse universelle des choses est infiniment étendue; considérer que la terre n'est qu'une très-

petite partie de l'univers, & que l'homme n'est qu'un atôme sur ce globe qu'il habite : c'est en faisant ces réflexions qu'on cesse d'être dans l'admiration d'une infinité de choses.

On n'est point étonné qu'une fièvre ardente se glisse dans les membres, ou que quelque maladie nous surprenne, que les pieds s'engourdissent tout-à-coup, qu'une douleur aiguë attaque les dents ou se jette sur les yeux, qu'un feu secret se répande dans l'intérieur de toutes les parties du corps, parce que l'on est persuadé que l'espace contient les principes de tous ces maux, que le ciel & la terre renferment en abondance les éléments qui peuvent faire naître & développer en nous les maladies. Il faut de même être persuadé que le vuide par sa nature & parce qu'il contient une multitude innombrable d'éléments de toute espèce, fournit à cette même terre & au ciel la matière qui forme les tremblements de terre, celle de ces tourbillons rapides qui parcourent dans un instant les mers & les campagnes, de ces feux qui sortent avec impétuosité des entrailles du mont Etna, de ces

flammes étincelantes qui embrasent les voûtes célestes ; c'est le vuide aussi qui fournit la matiere de ces pluies abondantes qui tombent du ciel avec d'autant plus de violence, qu'il s'est amassé dans les nues une plus grande quantité de particules aqueuses.

Mais on m'objectera sans doute qu'on enfle trop le récit qu'on fait de ces orages & de ces incendies. C'est ainsi qu'un fleuve qui est à peine à quelque distance de sa source, paroît fort grand à celui qui n'en a point vu d'autre plus considérable. Un arbre, un homme ou tout autre objet paroîtroit de même d'une grandeur démesurée à celui qui n'en auroit jamais vu d'autres, quoique néanmoins toutes ces choses, en y comprenant même le ciel, la terre & la mer, ne soient rien à l'égard de la masse de l'univers & de l'étendue du vuide.

C'est maintenant que vous allez apprendre comment la flamme sort tout d'un coup avec fureur des fournaïses brûlantes du mont Etna. Premièrement l'intérieur du volcan n'est rempli que de rochers creux & de ca-

vernes spacieuses : ces cavités profondes sont toujours pleines de vent & d'air ; le vent s'y forme par l'agitation & le mouvement de l'air ; lorsqu'il s'échauffe , s'enflamme , il communique sa chaleur aux rochers & à la terre dont il est environné ; c'est alors qu'il jette avec impétuosité du feu & des flammes qui s'élevent & s'élancent au dehors par les soubiraux de la montagne ; il roule & entraîne avec lui une fumée noire & épaisse ; il fait voler de la cendre tout alentour , & lance dans l'air des pierres & des morceaux de rochers d'un poids souvent très-considérable. Pourriez-vous croire que ces effets peuvent venir d'une autre cause que du souffle impétueux des vents ?

D'ailleurs les vagues de la mer viennent sans cesse se briser contre les racines de ce mont fameux , & lorsqu'elles se retirent , les vents se glissent par les cavités qui se communiquent par dessous la montagne , pénètrent jusques aux soubiraux qui forment l'ouverture de ce volcan ; car on ne peut douter qu'ils ne profitent du reflux des eaux de la mer pour

s'infinuer dans la montagne : alors ils se referrent & se précipitent au dehors en lançant des flammes, des masses de rochers, & en faisant voler dans l'air des nuages de sable brûlant ; parce que le vent qui se précipite d'en haut par les coupes de la montagne, réunissant son action avec celui qui est entré par le pied du volcan, augmente son impétuosité & est la cause de tous les ravages qu'il exerce.

Il y a des phénomènes dans la nature auxquels il faut assigner plusieurs causes pour en rendre raison, quoiqu'il n'y en ait qu'une de vrai. Si de loin, par exemple, vous apercevez le cadavre d'un homme, vous ne pourrez dire le genre de sa mort sans en nommer plusieurs différents, car vous ne savez pas s'il n'a pas péri par le fer ou le froid, par la maladie ou le poison ; quoique de tous ces genres de mort il n'y en ait qu'un de vrai : cet exemple vous sera utile en plusieurs occasions.

Le Nil est le seul fleuve de l'Égypte qui se déborde régulièrement tous les ans : cette inondation fait la fertilité du pays ; elle arrive ordinairement

rement dans le temps des grandes chaleurs , parce que c'est alors que les vents Étéfiens , se précipitant des climats glacés du nord contre l'embouchure de ce fleuve , l'arrêtent dans son cours & font remonter ses eaux vers sa source. On ne peut douter que ces vents qui viennent des froides constellations du pôle du nord , ne s'opposent au cours de ce fleuve qui prend sa source dans les terres australes , dans ces climats brûlants où les hommes deviennent noirs & basannés par la chaleur excessive du soleil. Peut-être aussi que la mer agitée par les vents accumule une grande quantité de sable à l'embouchure du Nil , qui arrête son cours , détourne ses eaux & les fait déborder dans les campagnes. Ne se peut-il pas encore que les vents Étéfiens qui viennent du nord , poussent & rassemblent les nuages vers les sources du Nil , lesquels s'agitant & se pressant sur les hautes montagnes du midi , se convertissent en pluie & sont forcés de descendre sur la terre par leur propre pesanteur. Enfin ne peut-il pas arriver que ce fleuve s'enfle des neiges fondues sur les plus

hautes montagnes des Éthiopiens par la force des rayons du soleil.

Je vais à présent vous parler de la nature des lacs & des lieux de l'Avérne. On les nomme ainsi parce qu'ils sont funestes à tous les oiseaux qui s'exposent à voler sur leurs bords. Ils perdent aussitôt leur agilité ; leurs ailes ne peuvent plus les soutenir dans les airs, & ils vont tête baissée se précipiter sur la terre ou dans l'eau, suivant la nature du lieu. C'est ce qu'on voit proche de Cumès & du Mont Vésuve, où il y a des fontaines qui fument continuellement & qui répandent au loin leur vapeur meurtrière. De même on trouve sur l'endroit le plus élevé de la forteresse d'Athènes, proche le temple de Pallas, un lieu où les corneilles n'osent jamais approcher. La fumée qui s'élève des autels de la Déesse n'est pas même capable de les attirer ; ce n'est pas qu'elles appréhendent sa vengeance, comme l'ont faussement avancé quelques Poètes, mais c'est que la nature de ce lieu est telle qu'il contient des principes qui leur sont nuisibles & mortels. On dit pareillement qu'il y a dans la Syrie

un endroit où les animaux quadrupèdes ne font pas plutôt entrés qu'ils tombent aussitôt par terre, comme s'ils venoient d'être immolés aux Dieux du Tartare. Ces effets merveilleux n'ont cependant rien de surnaturel, & puisque nous pouvons connoître leurs causes, pourquoi donc s'imaginer que l'entrée du Tartare soit plutôt en ces lieux que toute autre part, & que c'est de là que les Dieux du sombre empire contraignent les ames des morts à descendre sur les rives de l'Achéron, de même que l'on dit que les cerfs attirent par le souffle de leurs narines les serpents de leurs retraites obscures. Mais vous allez juger par l'explication que je vais vous donner de toutes ces choses, combien tout ce qu'on en dit est contraire à la vérité & à la saine raison.

La terre, comme je vous l'ai déjà dit, renferme dans son sein des éléments & des corps de différentes figures, propres à former toutes les choses. Les uns conviennent à la vie & à la conservation de l'homme; d'autres contribuent à lui donner des maladies & avancent le temps de sa destruc-

tion. Beaucoup de choses sont plus convenables à de certains animaux qu'à d'autres à cause de leur nature, de leur composition différente, & parce que les formes des principes sont aussi très-différentes. De ces principes les uns sont contraires à l'ouïe, d'autres à l'odorat : il y a aussi nombre de corps qu'il faut éviter de toucher, de voir, de sentir, parce qu'ils causent des impressions désagréables sur les sens. La nature a donné à certains arbres une ombre si dangereuse, qu'ils donnent, à ce qu'on assure, de puissants maux de tête à ceux qui ont l'imprudence de se reposer sous leurs feuillages. Il croît un arbre sur le mont Parnasse dont la fleur est si pernicieuse, qu'elle est capable de faire mourir celui qui en respire l'odeur. C'est des entrailles de la terre que naissent ces funestes effets par le mélange des éléments différents qu'elle contient. Une chandelle allumée qu'on éteint sur le champ, répand une odeur très-insupportable ; celle de la castorée fait évanouir les femmes dans leur temps critique ; cette odeur est si forte qu'elle les fait tomber en foiblesse, & on

voit tomber de leurs mains délicates leurs fuseaux & leurs navettes sans qu'elles s'en apperçoivent. Il y a encore beaucoup d'autres principes qui, en s'insinuant dans les différentes parties du corps, les rendent foibles & languissants, & attaquent jusques aux éléments de l'ame & de l'esprit.

Lorsque l'on est dans le bain, si l'eau est plus chaude & plus abondante qu'il ne faut, l'on est exposé à tomber en foiblesse, le charbon allumé exhale des particules meurtrières qui se portent au cerveau, si l'on n'a pris auparavant la précaution de boire beaucoup d'eau, la fièvre s'est à peine insinuée dans les membres que l'odeur même du vin nous devient insupportable. L'on voit aussi que le soufre se forme dans la même terre où s'engendre la mauvaise odeur du bitume : ceux enfin qui sont condamnés au travail des mines, qui recherchent avec le fer les veines d'or & d'argent que la terre renferme, ne sont-ils pas exposés à respirer les plus dangereuses exhalaisons ? Ces métaux précieux exhalent des vapeurs meurtrières qui leur causent beaucoup de

mal, la plupart ont des visages pâles & blêmes, leurs forces s'affoiblissent en peu de temps, & les malheureux condamnés à ces pénibles travaux périssent au bout de quelques années, ces vapeurs meurtrières naissent dans la profondeur de la terre, elles s'exhalent au dehors & se répandent ensuite dans les airs.

C'est ainsi que les lieux de l'Averne répandent dans l'air les vapeurs mortelles qu'ils tirent de la terre, les oiseaux qui s'exposent à voler sur leurs bords, sont saisis par la malignité de ce poison actif, ils sont contraints de se laisser aller vers le lieu d'où naissent ces exhalaisons, & ils n'y sont pas plutôt tombés qu'ils perdent aussitôt la vie par la force de ce poison. D'abord ils n'en sont qu'étourdis, mais lorsqu'ils sont tombés dans ces fontaines empoisonnées, ils sont obligés de rendre l'ame avec la vie, par la quantité du poison qu'ils avalent & qu'ils respirent.

Il se peut encore que les vapeurs de l'Averne chassent l'air qui est entre les oiseaux & la terre, de sorte que cet espace reste presque vuide, & que

dès l'instant que les oiseaux y ont pris leur vol, leurs ailes leur deviennent inutiles, parce qu'elles ne peuvent les soutenir dans un espace vuide d'air, & qu'étant contraints de tomber sur la terre par leur propre pesanteur, leur ame s'échappe & se disperse dans le vuide en pénétrant tous les pores de leur corps.

L'eau des puits devient froide en été, parce que toutes les parties de la terre se raréfient par la chaleur, & qu'en se dilatant, elles laissent un libre passage à tous les éléments de chaleur qu'elle contient. Ainsi plus la terre est pénétrée par la chaleur à sa surface, plus l'eau qu'elle renferme dans son intérieur, doit être froide; au contraire, quand elle est reserrée par le froid, cette condensation empêche la chaleur de se dissiper, & l'eau des puits doit être alors plus chaude.

Il y a une fontaine auprès du temple de Jupiter Ammon, qui fait l'admiration de tous les hommes; on dit qu'elle est froide le jour & chaude la nuit. Le peuple en donne pour raison que, lorsque les voiles de la nuit se sont répandus sur l'horizon & que le

soleil parcourt l'autre hémisphère, il passe sous cette fontaine, & qu'il l'échauffe alors par la force de ses rayons. Cette explication est assurément bien contraire à la vérité; car comment se pourroit-il que le soleil qui n'a pas la force de l'échauffer, lorsqu'il darde à plomb ses rayons sur la surface découverte, pût lui communiquer de la chaleur au travers de l'épaisseur de la terre, lui qui peut à peine pénétrer & échauffer les lieux qui sont fermés.

La cause de cet effet surprenant vient de ce que la terre qui environne la fontaine, est beaucoup plus dilatée dans cet endroit que par-tout ailleurs, & qu'elle contient beaucoup de particules ignées qui sont voisines de l'eau; ainsi lorsque la nuit enveloppe la terre de ses ombres humides, que cette même terre se refroidit à sa surface, que ses parties se condensent, elle exprime alors & répand dans l'eau toutes les semences de feu qu'elle contient, comme si on la pressoit avec la main; & ce sont ces particules de feu qui communiquent de la chaleur à la fontaine. Mais dès l'instant que

le soleil reparoit sur l'horizon, il dilate la terre de nouveau par l'impression de ses rayons ; les principes de feu reprennent leur premiere situation, & toute la chaleur de l'eau rentre dans la terre ; & c'est pourquoi cette fontaine devient froide pendant le jour. Ajoutez encore que l'eau étant dilatée & raréfiée par l'ardeur du soleil, toutes les particules de feu qu'elle contenoit doivent se dissiper, de même que nous voyons dans d'autres temps que la glace se fond & se résoud en eau par la chaleur du soleil.

On trouve encore une autre fontaine qui fait jetter sur le champ des étincelles & des flammes aux étoupes qu'on y plonge. Les flambeaux s'y allument quelque soit la direction du vent qui les entraîne sur les eaux. La raison en est que l'eau de cette fontaine coulant beaucoup d'éléments de chaleur qui s'élevent sans cesse du fonds à la surface, & cherchent des issues pour se dissiper dans les airs ; ces éléments n'ont point assez de force par eux-mêmes pour échauffer l'eau, ils la traversent avec rapidité ; ils se réunissent à sa surface, de la même

maniere, qu'une fontaine d'eau douce qui jaillit au milieu de la mer, conserve la pureté & la douceur de ses eaux, en réunissant ses parties & en ne se mêlant point avec celles qui l'environnent. Les matelots altérés trouvent de ces fontaines salutaires dans plusieurs endroits de la mer. C'est ainsi que ces atômes de feu qui s'élancent au travers de la fontaine, embrasent les étoupes, & lorsqu'ils s'y sont rassemblés ou qu'ils se sont attachés à la mèche d'un flambeau, ces corps brûlent avec d'autant plus de facilité que la matiere qui les compose, est elle-même en grande partie formée d'éléments de chaleur. Ne voit-on pas aussi que lorsqu'une lumière vient de s'éteindre, elle se rallume dans l'instant si on l'approche d'une autre lumière, quoiqu'elle ne la touche pas? Il en est de même du flambeau & de beaucoup d'autres corps qui s'allument & s'enflamment lorsqu'on les approche du feu, sans qu'ils le touchent immédiatement. On peut aisément se persuader la même chose de la fontaine dont nous venons de parler.

Je vais maintenant vous parler de

la pierre d'aimant que les Grecs appellent Magnétique, parce qu'elle est produite sur les confins de la Magnésie ; je vous expliquerai la propriété singulière qu'elle a d'attirer le fer. Cette pierre est bien digne de notre admiration, puisqu'on la voit quelquefois former une chaîne de plusieurs anneaux suspendus les uns aux autres par sa seule vertu ; il y en a quelquefois jusqu'à cinq de suite & même davantage, on les voit flotter dans l'air unis ensemble par la vertu invisible de cette pierre, qui se communique du premier au second, & ainsi de suite. Mais avant que de vous rendre raison d'un effet aussi singulier, il faut établir beaucoup d'autres choses & nous écarter pour un moment de notre objet. Premièrement il faut que vous conveniez qu'il se fait une émanation continuelle de tous les corps ; l'impression que la plupart font sur la vue nous en rendent témoignage, les odeurs s'écoulent sans cesse de certains corps, la chaleur vient du soleil, le froid des rivières, la mer par son mouvement de flux & de reflux, & par la qualité de ses eaux mine peu à peu

les bâtimens qui sont sur ses bords , des sons différens se portent sans cesse dans l'air ; enfin quand nous nous promenons sur le rivage de la mer , nous sommes affectés par des particules ameres & piquantes qui en émanent sans cesse , & lorsqu'on broye de l'absinthe devant nous , elle nous fait part de son amertume , tant il est vrai qu'il se fait une émanation continuelle de tous les corps , ce dont nous ne pouvons douter , puisqu'en tout temps nous pouvons exercer nos sens , & que nous avons toujours la liberté de voir les objets , d'entendre des sons , & de respirer les odeurs qui nous plaisent.

Il faut encore que je vous rappelle ici qu'il entre du vuide dans la composition de tous les corps. La connoissance de cette vérité est fort importante pour l'objet que je me propose de vous expliquer. Nous sommes assurés que les cavernes , les pierres , les rochers contiennent des particules humides qui distillent en gouttes d'eau. On voit sortir de la sueur de toutes les parties du corps ; la barbe croît au menton ; de petits poils

couvrent tous nos membres; l'aliment qui se distribue dans nos veines se porte jusques aux ongles & aux autres extrémités du corps, qu'il nourrit & développe. Le chaud, le froid pénètrent l'airain, les vases d'or & d'argent, nous nous en appercevons lorsque nous touchons quelque vase rempli d'une liqueur froide ou chaude avec la main.

La voix perce les murailles; l'odeur, le froid, les chaleurs les pénètrent de même; souvent la cuirasse la plus épaisse n'est point impénétrable aux coups qu'on nous porte du dehors; elle ne sauroit nous garantir de la mort; la tempête qui s'est formée dans le ciel ou sur la terre, retourne aux lieux où elle a pris naissance; tant il est vrai que tous les corps sont composés de parties plus ou moins unies qui peuvent aisément les pénétrer. Ajoutez encore à cela que toutes les particules qui émanent des corps, ne sont pas douées des mêmes qualités & ne produisent pas les mêmes effets, par la disposition qu'ils ont avec beaucoup de choses. Le soleil seche & resserre les parties de la terre

terre des mêmes rayons avec lesquels il rompt la glace & fond la neige des montagnes ainsi que la cire qu'on expose à sa chaleur. Le feu fait couler l'airain, dissoud l'or, mais il raccourcit le cuir & resserre les parties qui composent la chair. L'eau durcit le fer qu'on vient de tirer du feu & par un effet contraire, elle amollit les chairs & le cuir que la chaleur a ressermé. L'olivier est un aliment délicieux pour les chevres, c'est pour elles le nectar & l'ambroisie, cependant il n'y a point au goût de l'homme d'arbre dont les feuilles soient plus ameres. Les cochons fuyent la marjolaine, ils craignent toutes les fortes d'odeurs, les parfums qui nous sont les plus agréables, sont pour eux des poisons pernicieux; la fange, la boue au contraire sont leurs délices, & ils se plaisent à s'y vautrer continuellement.

Continuons encore à développer ce qui peut contribuer à nous faire connoître la cause de l'aimant. Les divers corps étant composés d'une multitude de pores différents, doivent être dissemblables entre eux; ils doivent

chaqun avoir leur nature & leur structure particuliere ; tous les animaux sont doués de sens différents avec lesquels chacun d'eux reçoit & apprehende les choses qui leur conviennent. Nous voyons aussi que certaines parties sont destinées à recevoir le son ; d'autres les odeurs ; d'autres les saveurs : la pierre, le bois, l'or, l'argent, le verre sont pénétrés par des corps d'une nature différente ; la lumière, les images passent au travers du verre ; la chaleur pénètre les pierres, & enfin les corps se pénétrant les uns les autres avec plus ou moins de facilité ; la nature différente des pores & des vuides dans chaque corps, forme, comme je vous l'ai dit ci-devant, toutes ces différences, suivant que leurs parties, leurs éléments sont plus ou moins rapprochés. Si vous comprenez bien toutes ces choses il vous sera très-facile de connaître la cause de l'attraction du fer par l'aimant.

Premièrement il est nécessaire qu'il émane de la pierre d'aimant une quantité d'éléments ou de corpuscules qui par leur impression continuelle doi-

vent chasser l'air qui se rencontre entre elle & le fer : aussitôt qu'il s'est formé un espace vuide, les particules élémentaires du fer s'y précipitent aussitôt, l'anneau les suit dans le même instant ; car vous remarquerez qu'il n'y a point de corps dont les parties aient plus d'affinité entr'elles que celles du fer. Il n'est donc point étonnant que lorsqu'il s'échappe quantité d'éléments de l'assemblage du fer, ils ne puissent se porter dans le vuide, sans que l'anneau dont ils font partie, ne les suive aussitôt, & c'est en effet ce qui arrive : l'anneau parcourt ce petit espace vuide avec une extrême vitesse, jusqu'à ce qu'il ait atteint la pierre d'aimant auquel il s'attache par des liens invisibles. Cet effet a toujours lieu, soit à droite, soit à gauche, pourvu qu'il y ait un espace vuide ; toutes les particules de fer qui sont voisines de l'aimant, en sont attirées d'autant plus facilement, qu'elles reçoivent sans cesse l'impulsion du corps qui les environne. Sans cela elles n'auroient point assez de force pour s'élever d'elles-mêmes dans l'air : peut-être aussi que ce qui y contribue da-

vantage, (car ce mouvement peut fa-
 ciliter cet effet) vient de ce que l'air
 s'est raréfié au sommet de l'anneau,
 & que le vuide étant augmenté par
 cette raréfaction, il arrive alors que
 l'air qui est derrière le fer, le fait
 aller en avant par la force de ses im-
 pulsions; car on fait que le propre
 de la nature de l'air est de pousser tout
 ce qui l'environne; & le mouvement
 du fer est d'autant plus prompt qu'il
 trouve un espace vuide qui le reçoit,
 & que le même air dont je viens de
 parler, s'infinuant par ses pores, le
 pousse en avant, comme le vent feroit
 aller un vaisseau, lorsqu'il souffle dans
 ses voiles. Enfin tous les corps étant
 composés d'éléments plus ou moins
 ferrés, doivent contenir quelques mo-
 lécules d'air, puisque l'air environne
 les corps de toutes parts; de sorte que
 l'air qui est renfermé dans l'intérieur
 du fer, est toujours dans une sorte
 de mouvement: il fait sentir à l'an-
 neau ses impressions réitérées, & il le
 pousse vers l'endroit où il s'est déjà
 dirigé en lui faisant parcourir ce petit
 espace vuide.

Quelquefois le fer se retire de l'ai-

mant, comme dans d'autres instants il s'en approche. J'ai vu moi-même des anneaux apportés de Samothrace & de la limaille de fer s'agiter & s'élever dans un bassin d'airain, sous lequel on avoit mis de l'aimant : il semble alors que le fer prenne plaisir à s'éloigner de cette pierre, Le bassin détruit leur attraction, parce que l'air s'étant emparé de tous les pores de l'airain, pénètre ensuite dans le fer, & que les corpuscules qui émanent de l'aimant, ne pouvant alors le traverser comme auparavant, lui font sentir les forces de leur impulsion; ils l'agitent au travers du bassin; ils le repoussent, quoique par leur nature & leur affinité l'aimant voudroit s'unir avec le fer.

Ne soyez point étonné que les corpuscules qui émanent de l'aimant, n'aient d'action que sur le fer; la raison en est que la plupart des corps se soutiennent par leur propre poids comme l'or, & que d'autres sont composés d'éléments si peu ferrés que les particules magnétiques peuvent les pénétrer, passer au travers sans les toucher, comme le bois, par exem-

ple. Quand donc le fer est placé au milieu de l'airain & de l'aimant, & qu'il a reçu les émanations de ce premier corps, ceux qui s'exhalent ensuite de la pierre magnétique, l'agitent d'une façon merveilleuse. L'affinité du fer & de l'aimant, n'est point si extraordinaire qu'on ne puisse faire voir beaucoup d'autres choses de cette nature. La chaux lie les pierres, la colle de bœuf serre si étroitement les parties des bois, qu'une table se rompra plutôt dans tout autre endroit que dans celui où elle a été collée; le vin se mêle avec l'eau, & ne s'unit point avec l'huile ni la poix, parce que l'une est trop légère & l'autre trop pesante. La couleur pourpre s'imprime si fortement dans la laine que rien ne peut jamais l'effacer, quand même on y employeroit toute l'eau de la mer; on peut aussi allier l'or avec l'argent, & l'étain avec le plomb. Je pourrois citer mille autres exemples semblables, mais à quoi bon tant de détails, ne perdons point de temps en paroles inutiles, il faut apprendre à connoître beaucoup de choses en peu de mots. Sachez donc que certains

corps s'unissent, parce que leurs parties concaves s'adaptent avec les parties convexes, & que d'autres corps ne finissent que par un écoulement de corpuscules qui font l'effet de petits anneaux ou de petits crochets, comme cela arrive plus particulièrement à l'aimant & au fer.

Je vais vous parler à présent de la cause de ces maladies affreuses & de l'origine de ces fléaux épidémiques qui exercent un si cruel ravage sur tout le genre humain & les animaux. Je vous ai fait connoître ci-dessus qu'il y a nombre de principes qui servent au soutien & à la conservation de la vie, & qu'il y en a une quantité d'autres qui sont la cause des maladies & de la mort. Ces derniers, lorsqu'ils se dispersent dans les airs en troublent la température, en consomment la masse & lui impriment des qualités mortelles. Ces semences meurtrières se répandent ensuite de toutes parts, soit qu'elles soient entraînées dans les airs par les nues, soit qu'elles s'élèvent du sein de la terre putréfiée par l'action des pluies trop abondantes & par la chaleur du soleil. Nous voyons aussi

que le changement de climat, d'air ou de nourriture rend malades ceux qui sont accoutumés à vivre longtemps sous un même ciel, parce que le nouvel air qu'on respire est fort différent de l'air natal. Quelle différence n'y a-t-il pas entre le climat de la Grande-Bretagne & celui de l'Égypte, si éloigné des pôles du monde? Quelle différence encore du pays qu'habitent les peuples du Pont-Euxin, à ceux des peuples de Gadès & à ces Ethiopiens qui vivent sous un ciel brûlant. Non-seulement ces climats diffèrent par les quatre vents principaux dont ils ressentent les agitations & les quatre points opposés du ciel, mais les hommes sont encore différents par la couleur & la forme de leur visage. En général tous les peuples sont sujets à des maladies & à des infirmités qui sont particulières à leur climats.

La lepre ne vient que dans l'Égypte, le long des bords du Nil; elle n'est point connue dans d'autres contrées: les peuples de l'Attique sont sujets aux maux de la goutte, les maladies des yeux sont assez ordinaires sur les frontières de l'Achaïe; chaque pays

est contraire à de certaines parties, à de certains membres du corps humain, la différence des climats en est la cause.

D'ailleurs, lorsqu'un ciel qui nous est étranger vient à se troubler, & qu'un air chargé de vapeurs malignes s'y glisse, il le pénètre peu-à-peu comme la nue ou le brouillard; & dans tous les lieux où il passe, il agite, il trouble, il altère l'air qu'il rencontre, & pénétrant enfin jusqu'à celui que nous respirons, il le corrompt & en s'y mêlant, il le rend entièrement semblable à lui. Alors la contagion devient universelle; ces vapeurs pestilentielles tombent dans les eaux, se jettent sur les moissons; corrompent les aliments qui sont nécessaires à la nourriture des hommes & des animaux; quelquefois encore elles demeurent suspendues dans l'air sans en être moins dangereuses, parce qu'étant obligés de le respirer avec celui qui nous est naturel, nous attirons au-dedans de nos corps le poison dangereux de ces vapeurs malignes. C'est par cette raison que la peste attaque souvent les bœufs & les brebis; mais il est indifférent pour le temps de no-

tre destruction que nous allions dans des climats qui nous sont contraires, ou que nous changions de ciel, ou qu'un air corrompu vienne tout-à-coup se mêler au nôtre, ou qu'elle arrive par quelque atteinte imprévue & extraordinaire.

Une cause semblable de maladies, une peste meurtrière répandit autrefois toutes les horreurs de la mort la plus cruelle sur le peuple d'Athènes. La ville fut dépeuplée de citoyens, les chemins, les campagnes furent déserts; & l'on ne vit de toutes parts que les marques de la plus affreuse solitude. Ce fléau contagieux s'étant élevé vers les frontières de l'Égypte, où il avoit d'abord pris naissance, répandit son poison dans les airs; & après avoir parcouru de vastes espaces & traversé des mers considérables, il se fixa sur le pays des Athéniens: tous ceux qui eurent le malheur d'en être atteints, moururent en foule. D'abord la tête se trouvoit embrasée d'une ardeur brûlante, les yeux étoient rouges & enflammés, un sang noirâtre remplissoit le dedans de la gorge, des ulcères putrides bouchoient tous les passages

de la voix; la langue, cette interprète de l'ame & de la pensée, chargée d'un sang corrompu, affoiblie par la douleur, étoit très-rude au toucher, & ne s'exprimoit qu'avec beaucoup de pesanteur : mais dès que ce funeste poison étoit descendu de la gorge dans la poitrine; dès qu'il avoit attaqué le cœur, tous les liens, tous les mouvements de la vie, menaçoient d'une ruine prochaine. Le malade exhaloit par la bouche une puanteur horrible, semblable à celle qui sort des cadavres les plus infects. Toutes les facultés de l'ame & de l'esprit étoient affoiblies, & n'avoient plus aucune action; le corps étoit dans un tel état de langueur, qu'il regardoit la mort comme un bien desirable; une douleur inquiète, des plaintes continuelles, mêlées à de tristes gémissements, accompagnoient ces maux insupportables; des sanglots redoublés pendant le jour & la nuit sans aucune interruption, imprimoient à la fin à leurs membres des mouvements convulsifs, épuisoient leurs forces & ajoutoient tous les jours à leurs maux de nouvelles douleurs. Les extrémités de

leur corps ne faisoient point voir au dehors l'ardeur excessive dont étoient consumées les parties du dedans, elles ne donnoient qu'une chaleur tempérée en les touchant avec la main ; mais l'intérieur de ces parties étoit consumé par des ulcères brûlants, comme quand le feu qu'on appelle sacré, se répand dans toutes les parties du corps ; une flamme brûlante, passant des viscères dans la poitrine, pénétroit jusques aux os ; l'estomac de ces malheureux étoit comme une fournaise ardente, & la chaleur qu'ils ressentoient dans leurs entrailles, étoit si cuisante que les vêtements même les plus légers leur étoient insupportables. C'étoit en vain que pour calmer leur ardeur, ils s'exposoient au vent, au froid : plusieurs d'entr'eux se plongeient nuds dans l'eau des rivières ; d'autres trop pressés par les excès de leur soif, se précipitoient dans les puits où ils venoient pour se rafraichir : la soif dont leurs corps desséchés étoient consumés, étoit si excessive que toute l'eau des fleuves n'auroit pas plus servi à l'étancher qu'une seule goutte d'eau. Jamais il n'y avoit à leurs douleurs un instant

de relâche ; ils se jettoient par terre accablés par la lassitude : tout l'art des médecins leur étoit inutile. La nouveauté de cette maladie les avoit confternés à un tel point, qu'ils étoient dans une crainte muette. Ces malheureux passioient les nuits entières sans pouvoir goûter un seul instant les douceurs du sommeil. Leurs yeux jettoient des regards étincelants ; ils donnoient encore beaucoup d'autres signes d'une mort cruelle & prochaine. Leur esprit étoit plongé dans les craintes, & les allarmes ; ils avoient le sourcil froncé ; sur leur visage se peignoient tout-à-la-fois la tristesse & la fureur ; des tintemens, des bourdonnemens perpétuels se faisoient sans cesse entendre à leurs oreilles ; leur respiration tantôt étoit forte, d'autres fois foible ou fréquente ; une certaine sueur froide se remarquoit autour de leur cou ; des crachats âcres, purulents, de couleur de safran, ne sortoient qu'avec effort de leur gorge desséchée par une toux continuelle ; les nerfs de leurs mains paroissoient se roidir & se retirer ; tous leurs membres frissonnoient ; un froid glacé, avant-coureur de la

mort, gaignoit insensiblement depuis les pieds jusques aux autres parties du corps. Enfin la dernière heure du malade étant arrivée, ses narines se referroient, son nez en s'allongeant devenoit plus pointu, ses yeux s'enfonçoient dans la tête, ses tempes se creusoient, la peau se referroit & devenoit froide & dure; sa bouche s'ouvroit d'une manière horrible; son front s'étendoit, & bientôt une mort triste & cruelle en s'emparant de tous ses membres, le laissoit étendu de son long sur la terre.

La plus grande partie périssoit le huitième jour, l'autre ne mouroit que le neuvième; si quelques-uns d'eux, comme cela arrivoit quelquefois, échappoient à la fureur de cette cruelle maladie, leurs corps restoient tout couverts d'ulcères virulents, ils conservoient un flux de ventre continuel d'une matière noire & corrompue, des douleurs de tête violentes les tourmentoient & un sang noirâtre & pourri découlant avec abondance de leurs narines, épuisoit leurs forces & les forçoit bientôt après à succomber à leur foiblesse. Ceux qui pouvoient

se garantir de répandre un sang noirâtre, ne pouvoient empêcher néanmoins que le venin de la maladie n'attaquât leurs nerfs & ne pénétrât jusqu'aux parties de la génération ; d'autres qui avoient la mort en horreur, cherchoient à prolonger leurs jours en se retranchant avec le fer les parties gangrenées de leur sexe : les uns ne conservoient la vie qu'en se privant de leurs mains ou de leurs pieds ; ceux-ci que par la perte de leurs yeux & de la douce lumière du jour : tant la crainte redoutable de la mort faisoit une impression terrible sur leurs esprits. Plusieurs avoient tellement perdu la mémoire des choses passées qu'ils ne pouvoient se reconnoître eux-mêmes.

On voyoit de côté & d'autre des monceaux de corps morts entassés pêle-mêle les uns sur les autres sans sépulture ; les corbeaux, les oiseaux de proie, les animaux les plus carnassiers fuyoient bien loin, pour éviter la puanteur de ces cadavres infectés, ou si par malheur une faim pressante les forçoit d'en approcher, une mort cruelle étoit la suite infail-

libre de leur avidité. Aucun oiseau n'osoit paroître durant le jour, aucune bête sauvage n'osoit quitter les forêts pendant le silence de la nuit. Obligée de respirer un air empesté, la plus grande partie des animaux menoit une vie triste & languissante qui bientôt étoit suivie de la mort. Les chiens sur-tout n'avoient plus ni force ni vigueur, on les voyoit étendus dans le milieu des rues, expirants de l'exès des maux que ce poison mortel leur faisoit souffrir. L'on voyoit aussi par-tout sans suite & sans pompe de tristes funérailles. On n'avoit point encore trouvé aucun remède assuré & qui pût convenir à tout le monde. Ce qui étoit salutaire aux uns, étoit mortel aux autres. Mais ce qu'il y avoit encore de plus cruel & de plus affreux parmi tant de maux, c'est qu'aussitôt qu'on étoit frappé de cette maladie, on se prononçoit soi-même l'arrêt de sa mort, on n'avoit plus aucune espérance, on étoit plongé dans la tristesse & l'abattement & en regardant avec un œil de compassion les funérailles des autres, on voyoit bien qu'on n'étoit pas éloigné des siennes, souvent on perdoit

la vie dans le même lieu où l'on avoit respiré le poison de la mort.

La contagion en se multipliant devenoit de jour en jour plus considérable, une mort étoit toujours suivie d'une autre mort. Ce poison meurtrier ne cessoit d'exercer son action. Ceux qui par amour pour la vie & par l'horreur de la mort craignoient de s'approcher des malades, & négligeoient leurs propres parents, leurs meilleurs amis en étoient bientôt punis par une mort honteuse & misérable; on avoit pour eux la même dureté, on les abandonnoit à leur tour & ils périssoient sans aucun secours, comme s'ils n'eussent été que de simples animaux, ceux même que la compassion portoit à secourir les pestiférés, périssoient ou de la même maladie, ou des excès de fatigue qu'ils se donnoient, soit que la honte les y contraignît, soit qu'ils y fussent portés par les cris plaintifs des mourants & par leurs gémissements mêlés de reproches: tous les gens de bien étoient donc exposés à périr de ce genre de mort; en s'empresant de rendre à leurs amis les derniers devoirs, ils ne rapportoient que

des plaintes & des pleurs; aussi la plus part de ces vertueux citoyens, quand ils étoient de retour chez eux, se jetoient dans leur lit, tant ils étoient accablés par la douleur & la fatigue; l'on ne trouvoit dans ce temps de désolation générale aucun homme qui ne fût ou malade, ou dans la tristesse, ou dans les bras de la mort.

Ce fléau ne regnoit pas moins dans les campagnes que dans les villes; les bergers, les gardiens des troupeaux, les laboureurs robustes périssoient de langueur dans leurs tristes cabanes, & comme si la peste n'eut pas été un mal assez redoutable, ils souffroient encore toutes les rigueurs de la misère & de la pauvreté. Tout n'offroit que le plus triste spectacle, on voyoit les pères, privés de la vie, étendus sur le corps de leurs enfants expirants, & quelquefois les enfants rendoient leurs derniers soupirs sur les corps morts de leurs père & mère.

La contagion augmentoit dans la ville par l'affluence des pestiférés de la campagne qui s'y rendoient de toutes parts; tous les lieux, toutes les maisons en étoient remplies jusqu'au

comble, & plus ces malheureux étoient en grand nombre dans un même endroit ; plus la mort en faisoit un cruel ravage. Plusieurs épuisés par une soif cuisante se trainoient avec peine dans les chemins, où ils périffoient ne pouvant aller plus avant. Ceux qui parvenoient jusqu'aux bords des fontaines, y puisoient la mort avec la fraîcheur de l'eau, & l'on voyoit tout auprès leurs corps étendus. Toutes les places publiques, toutes les rues de la ville ne présentoient que des malheureux épars dont les corps à demi morts n'étoient que la misère la plus dégoûtante, ils exhaloient une puanteur extrême par les ulcères purulents & les haillons pourris dont leurs corps étoient couverts, leur peau brûlée & desséchée jusqu'aux os par l'ardeur dont ils étoient consumés, paroissoit à peine par la quantité de plaies & de pus dont elle étoit chargée. Enfin, les temples des Dieux étoient remplis de corps morts & de cadavres ; en vain la piété avoit regardé ces lieux sacrés comme un refuge assuré pour les pestiférés ; car on s'embarrassoit peu alors du raff-

pect qu'on doit aux Dieux & à la religion, la douleur présente l'avoit emporté sur la crainte. La coutume où étoient les Athéniens d'ensevelir leurs morts avec pompe, n'étoit plus observée; tout étoit dans la confusion & le désordre, tout se faisoit à la hâte & sans soin, on donnoit la sépulture à ses parents du mieux qu'on pouvoit: plusieurs même contraints par la nécessité & la misere commirent des actions indignes, car ils jettoient en poussant de grands cris, leurs parents sur des bûchers qui étoient dressés pour d'autres, ensuite ils y mettoient le feu, non sans avoir esuyé de vives querelles à cette occasion; mais souvent ils aimoient mieux s'exposer à répandre leur sang, que d'abandonner les corps morts de leurs peres ou de leurs amis, avant de leur avoir rendu les derniers devoirs.

Fin du sixieme & dernier Livre.

